LOUISIANE-MEXIQUE, CANADA.

P. M. SAUVALLE.

LOUISIANE-MEXIQUE-CANADA.

AVENTURES COSMOPOLITES.

MONTRÉAL:
DESAULNIERS et LEBLANC, Imprimeurs.

1891.

DU MEME AUTEUR

Manuel des Assemblées Délibérantes..........1 vol.

EN VENTE CHEZ

PERIARD & CIE, MONTREAL.

274

.....*1 vol.*

AUX AMIS.

A vous je dédie ce livre, à tous ceux que j'ai rencontrés sur ma route et qui m'ont aidé à franchir ces longues étapes.

Ce n'est pas une œuvre littéraire que je vous offre, ce sont quelques feuillets, quelques souvenirs dont le seul mérite est d'être vrais.

Je les abandonne à votre indulgente sollicitude en vous promettant de ne pas recommencer . . . . . . trop souvent.

P. M. SAUVALLE.

Montréal, 15 Août, 1891.

A PIED DE HOUSTON, Tx.

A LA

NOUVELLE-ORLEANS, La.

I

Houston n'est pas une ville absolument folichonne ; le voyageur qui n'aime pas l'Allemand a peu de chance d'en trouver le séjour agréable et jamais je n'en conseillerai le choix aux amateurs d'une paisible villégiature. Tout s'y ressent encore de la violente poussée vers l'Ouest, qui a prodi-

gieusement enrichi le grand domaine du Texas ; là surtout, règne en maître ce splendide égoïsme que nos cousins américains ont élevé à la hauteur d'une institution nationale ; chacun doit se débrouiller sans compter sur son voisin. Quand on y est fait, cela va bien, mais au premier abord c'est peu encourageant.

Par une chaude matinée de juin 1881, j'errais dans les longues rues inachevées de Houston, à la recherche d'une adresse que l'on m'avait donnée à San Antonio ; j'avais quitté cette dernière ville la veille, après le fiasco monumental d'un essai de *ranche* tenté en compagnie d'un ancien camarade de régiment, mort depuis à Panama.

Nos modestes capitaux avaient été engloutis avec une vitesse vertigineuse et j'avais abandonné le champ de bataille en emportant pour toute fortune des lettres

de recommandation chaleureuses de mes amis de San Antonio, pour un riche commerçant de Houston. On m'avait assuré à mon départ que ce monsieur se ferait un plaisir de m'utiliser pour les relations commerciales qu'il entretenait en France avec les acheteurs de coton, commerce nouveau et tout prospère au Texas.

Ces recommandations étaient ma dernière planche de salut dans le naufrage qui venait de tout engloutir.

Malheureusement, à Houston, je l'ai dit, le *chacun pour soi* est un principe dont j'ignorais l'application par trop exclusive.

En dépit de toutes mes lettres, je fus promptement, mais poliment mis en demeure de faire étalage de mes connaissances cotonnières. Ma foi, dans le trajet j'avais bien aperçu quelques champs de cette précieuse plante, j'en connaissais l'emploi pour

la fabrication des mouchoirs et des bonnets du même nom ; là se bornait mon éducation en telle matière. C'était notoirement insuffisant, on me le fit bien voir.

Je dus me retirer avec une promesse banale dont je compris toute la frivolité.

Le cas était grave, très grave ; j'étais à bout de ressources, toujours confiant dans les beautés de l'avenir, mais dangereusement embêté des réalités du présent. Il fallait prendre un parti, car Houston était impraticable pour moi, je ne parlais pas anglais. C'eût été une imprudence de rester acculé dans une impasse dont la seule issue était une famine épouvantable sinon fatale.

Le petit amour-propre idiot qui nous défend si souvent de reconnaître les folies commises, lorsque nous en avons été détournés par de sages mentors, me retenait encore et m'empêchait d'avouer ma situa-

tion à notre brave consul de France, M. d'Abzac, qui était pourtant en relations avec ma famille, et je conçus le projet de revenir sans l'aide de personne à la Nouvelle-Orléans. Je voulais me présenter à son bureau fier de mon petit tour de force et digne d'un bon coup d'épaule de sa part.

Le trajet à accomplir était de près de cinq cents milles ; la seule voie de communication était la voie ferrée et le seul mode de locomotion que mes moyens me permissent était d'entreprendre pédestrement ce long pèlerinage.

A première vue, la chose a l'air facile : trois individus sont bien venus pendant l'exposition de Vienne à Paris en brouette ; mais au Texas, c'est autre chose ; cette fameuse ligne du Louisiana & Texas R. R., que je devais suivre, comporte, comme bien d'autres, une foule de stations—sur le pa-

pier. Mais un poteau indicateur est jusqu'à présent le seul indice d'une cité future et de la civilisation subséquente et je courais bien risque, en m'embarquant ainsi de m'exposer à une famine beaucoup plus inéluctable que celle dont j'étais menacé.

C'est du moins ce que j'appris chez certain boucher gascon, (ils le sont tous dans le Sud) que j'avais fini par dénicher à Houston. Ce brave homme me prit en pitié, me réconforta de quelques bons conseils, et finalement m'indiqua deux Français échoués comme moi à Houston et qui brûlaient du désir de revenir en Louisiane.

C'étaient deux ouvriers parisiens, des épaves de la Commune, mais je n'avais pas à faire le difficile et ne pouvais espérer trouver comme compagnons de route la fine fleur du faubourg St-Germain. Je leur fis part de mes projets de voyage et l'on tomba

vite d'accord sur le plan à suivre : voyager à pied le moins possible, tâcher d'escamoter des passages gratuits en trains de marchandises quand faire se pourrait, enfin s'arrêter aux centres ouvriers pour gagner quelques piastres, refaire les provisions de bouche et s'avancer ensuite de quelques milles dans les trains, en payant.

Mes compagnons possédaient les notions les plus étendues sur ce genre de pérégrination qui leur avait utilement servi depuis 1871, à faire tout le tour des Etats-Unis ; ils m'épatèrent immédiatement de la profondeur de leur science. Je me mis entre leurs mains et le lendemain matin, nous quittions Houston à destination d'Orange City, sur la rivière Sabine, frontière du Texas et de la Louisiane.

C'est le centre de l'industrie du bois dans cette région, c'est là que fonctionnent tou-

tes les scieries qui reçoivent les billots du Nord du Texas et de la Louisiane.

Nous espérions y trouver quelqu'ouvrage qui nous permît de continuer la route.

Cette première étape devait se faire en deux fois. D'abord nous devions gagner, avant la nuit, Beaumont, où s'arrêtent tous les trains de marchandises pour prendre du bois ou de l'eau, et nous pensions à la faveur de l'obscurité pouvoir trouver place dans un wagon vide à destination d'Orange City.

Le terrible chemin de Damas commençait. J'en pris bien vaillamment mon parti. Le baluchon sur l'épaule, nous nous mîmes en route. Les milles succédaient aux milles, tous aussi insignifiants et monotones. La prairie roussie était sans fin de chaque côté, l'horizon était bordé par une ligne d'une rectitude désespérante, et nous allions tou-

jours,à la queue leu leu sur la voie,enjambant les traverses, sans mot dire, ne nous arrêtant que pour allumer la cigarette de la désolation.

Vers le soir, nous étions à Beaumont: une maison, une seule, un magasin, bureau de poste, banque, cantine, etc., c'était là la concentration de la civilisation texienne.

Il nous fallut nous tenir à l'écart de cet oasis, où venaient se réconforter les employés du chemin de fer et où notre présence eût pu être signalée, ce qui aurait considérablement dérangé nos plans. Nous nous installâmes derrière une immense rangée de cordes de bois, attendant le train bienfaiteur. Le soleil était tombé, et dans la belle clarté des nuits du Sud, nous cherchions à percer le lointain, pour apercevoir la fumée de la locomotive qui nous apporterait le salut.

Enfin, l'immense disque flamboyant qui précédait le train apparut d'abord comme une étoile insignifiante, puis grossit et grossit encore. Tout s'arrêta à côté de l'immense réservoir qui nous protégeait ; les mécaniciens, chauffeurs et hommes d'équipe descendirent, installèrent en place le tuyau de pompe et laissant de service le personnel nécessaire pour l'empilage du bois dans le tender, s'en allèrent à l'unique magasin étancher la soif causée par le trajet qu'ils venaient de faire.

Le moment était propice et tous trois, passant du côté opposé à la station, nous sautâmes de suite dans un wagon vide. Se blottir chacun dans un coin et s'accroupir sans souffler mot fut l'affaire d'un instant. On eût entendu courir une souris. Après bien des minutes d'angoisse, le train se mit en marche. Nous étions sauvés.

Ce que dura ce trajet, je l'ignore. La nuit était fraîche ; le train marchait toujours. Que faire dans un char à moins que l'on ne songe ! Je pensais aux bons petits soupers parisiens envolés, aux moelleux fauteuils de l'Opéra, aux boulevards à minuit, à bien de choses dont la jouissance et la dépense aussi exagérée que répétée m'avaient voué à ces pérégrinations exotiques.

Lorsque le matin fut venu, nous approchions d'Orange City, et il fallait redoubler de précautions. Le train s'engagea sur l'immense pont qui couvre la rivière Sabine, et, en arrivant de l'autre côté, tous trois, profitant d'un temps d'arrêt, nous touchâmes terre, heureux d'être délivrés de cette prison.

Nous voilà donc à Orange City : curieuse ville, ville nouvelle ; sur la rivière, rien que

des scieries, rien que des goëlettes en chargement; dans la ville, rien que des saloons et des boarding-houses. La population est mêlée, du moins, c'est un euphémisme. Là se tiennent les bandits des deux Etats limitrophes, toujours prêts à passer le pont et à se protéger en mettant la rivière entre eux et les autorités. En plein midi, sur la terrasse d'un hôtel, j'ai vu deux de ces gaillards sortir froidement leurs pistolets, tirer sur un pauvre tramp qui s'était engagé à pied sur le pont et l'abattre raide. Ils avaient parié entre eux, l'un qu'il tomberait sur le nez, l'autre sur le dos.

Notre premier soin fut de trouver de l'ouvrage. Ce n'était pas facile, mais je fus assez fûté pour en dénicher. En vertu du principe de protection personnelle, je croyais que la fabrication du bardeau devait être une industrie beaucoup moins éreintante

que la fabrication de ces immenses madriers que je voyais hisser à grand renfort de chevalets sur des piles de 40 à 50 pieds.

J'avisai donc un de ces établissements, où l'on m'accepta avec empressement : la main d'œuvre était rare. Le salaire était de une piastre et demie, dont cinquante cents pour la pension. On couchait à la manufacture. J'abandonnai mes amis à leurs recherches et transportai mon bagage à la cabane qui devait me fournir une hospitalité très écossaise, car le patron appartenait à cette race patriarcale.

Mes deux compagnons de route n'avaient pas eu la chance de trouver du travail, mais ils vinrent me rejoindre et moyennant une modique somme de vingt-cinq cents furent admis à partager la susdite hospitalité. Nous étions éreintés et dès que la nuit fut venue, nous nous étendîmes dans les nom-

breux lits qui garnissaient les parois de la cabane.

Vers huit heures, les hôtes de la place commencèrent à rentrer, plus ou moins éméchés et plus ou moins braillards. Ils s'assirent autour de l'unique table qui ornait notre appartement et commencèrent à discuter les mérites relatifs de leurs revolvers ; ils se les passaient de main en main, et nous autres, pauvres victimes, couchés en face d'eux dans nos lits, nous étions destinés à servir fatalement de cible à leurs imprudences. Pour moi, je me cachai la tête sous mon oreiller et restai là, m'attendant toujours à attraper à travers ce bouclier quelque balle égarée. Crac ! cela ne manqua pas. Au bout de dix minutes, un coup partait et la balle allait se loger dans la cloison, à deux pieds au-dessus de la tête de mon voisin qui tremblait comme une feuille moi aussi d'ailleurs.

Cet incident mit fin à la discussion de ces messieurs et tout rentra dans un calme relatif qui nous permit de nous assoupir profondément.

Le lendemain je me mettais à l'œuvre.

C'était la première journée de travail manuel de ma vie ! Je fus installé dans un couloir large de trois pieds environ, où s'entassaient, une fois découpés, les billots de cypre destinés à la confection des bardeaux. Mon rôle consistait à recevoir de l'étage supérieur, aussitôt qu'ils étaient débités, les blocs de cypre et à les empiler dans le couloir. La difficulté était que je devais veiller à ne pas laisser tomber les blocs par terre, d'abord pour protéger mes pieds, puis afin d'éviter, en me baissant pour les ramasser, d'en recevoir d'autres sur la tête. Il me fallait donc les rattrapper au vol et les empiler de suite. Pour qui a vu ces blocs

énormes de cypre luisant, il est facile de comprendre dans quel état se trouvaient mes mains au bout d'une heure de ce travail. Un bloc m'échappa, tandis que je me baissais, deux autres me tombèrent sur le dos et les reins. C'était trop dangereux et j'y renonçai. Je pris mes jambes à mon cou et me sauvai bien vite sans dire un mot. Les blocs doivent s'empiler encore si on ne les a pas arrêtés.

Pour un premier essai de regénération par le travail personnel, c'était certainement peu réussi et, la mort dans l'âme, je retournai à la pension chercher mes bagages et raconter ma mauvaise fortune à mes compagnons. Eux aussi étaient bien tristes. Toute la matinée ils avaient cherché vainement du travail.

Notre parti fut vite pris et le soir même nous quittions ce sol inhospitalier pour re-

prendre la route vers l'Est. Il nous fallut user du même subterfuge que précédemment pour obtenir un passage gratuit, mais cette fois il nous survint un incident comique. Nous guettions le train de marchandises, et aussitôt qu'il fut arrivé près de la gare nous escaladâmes un wagon vide. En un instant la porte fut refermée et nous étions installés tous les trois chacun dans notre coin, scrupuleusement muets et assis les genoux relevés à hauteur du nez, pour tenir moins de place. Il faisait nuit noire dans le wagon. Tout à coup, une des portes du petit côté s'entrouve et dans l'obscure clarté que produit cette ouverture nous voyons un individu se glisser avec précaution. Nous retenons tous notre souffle, et le pauvre gaillard marche sur la pointe des pieds pour ne pas être entendu des hommes d'équipe. Il s'avance à tâtons, les mains en avant vers

le coin occupé par un de nos compagnons de route qui ne bronche pas. Tout à coup, il pose sa main sur une tignasse crépue, pousse un cri, allume une allumette et inspecte le char : trois figures grimaçantes décorent les trois angles. C'en est trop, le pauvre nègre, car c'en était un, crut à une évocation diabolique, d'ailleurs notre accoutrement devait faciliter cette erreur, et sans mot dire il repassa par le même chemin qui l'avait amené, en ayant bien soin de fermer la porte derrière lui. Le train se mit en marche et bientôt nous éprouvions l'agréable sensation du mouvement qui indiquait nos progrès vers l'Est tant convoité. J'avouerai que je m'endormis avec délices, quoique la position prêtât peu à la béatitude et que j'eusse encore de temps en temps la désagréable sensation d'une

pluie de blocs sur les parties les plus sensibles de mon individu.

Le réveil fut très pénible. De grand matin une voix rude nous fit tressailir en agrémentant ses avis d'une pluie de jurons bien conditionnés. Nous apprîmes alors, qu'il nous fallait déguerpir pour plusieurs raisons : d'abord parceque les trains de marchandises ne transportent pas de voyageurs ; ensuite, parceque, en eussent-ils transportés, nous n'avions pas le sou pour payer notre quote-part.

Nous étions au lac Charles, sur le Bayou Calcasieu, (prononcez calcachou,) et la compagnie que nous avions ainsi frustrée de trois passages avait eu l'obligeance de nous faire déguerpir à la tête du pont de trois milles de long qui couvre la baie Charles et le marais avoisinant.

Trois milles à faire sur un pont à claire-

voix, ce n'est pas une petite affaire ; j'en appelle aux chasseurs canadiens qui ont pu traverser quelques-uns des diminutifs de ces ponts immenses. Enfin, nous nous engageâmes sur cet échafaudage interminable et nous eûmes tout à coup la surprise de voir une machine de manœuvre, un passe-partout, desservant les scieries de la rive droite arriver sur nous à toute vitesse ; nous étions trop avancés pour battre en retraite et il fallut prendre une décision : la voie est trop étroite pour nous permettre de rester debout, instinctivement nous eûmes tous les trois la même idée, nous nous laissâmes glisser chacun le long d'un des poteaux qui soutiennent les rails et nous nous cramponnâmes là, laissant passer le train au dessus de notre tête. Pour qui s'est jamais trouvé ainsi suspendu au-dessus de 50 pieds d'eau lorsqu'un train de dix wagons

chargés de madriers passe au-dessus de sa tête, je laisserai le soin de se décrire l'impression produite.

Toujours est-il que nous sortîmes sains et saufs de cette épreuve, et une seconde au plus après le passage du train nous risquions un œil hors de notre cachette et nous nous regardions tous trois en comptant nos os miraculeusement protégés contre cet incident imprévu.

Au lac Charles, même histoire qu'à Orange City, même arrivée, mêmes essais pour trouver de l'ouvrage.

Heureusement qu'au Calcasieu on parle français et il devient plus facile de trouver gîte et travail. Nous nous employions à charger des goëlettes et nous gagnions là le salaire régulier de $1.80 par jour lorsque l'ambition, celle qui perdit l'homme, nous fit abandonner la proie pour l'ombre.

Une quinzaine de journées nous eût permis de gagner notre passage jusqu'à la Nouvelle, mais l'esprit tentateur se présenta sous la forme d'un contracteur yankee qui nous engagea à $2 par jour pour construire un embranchement de chemin de fer destiné à une scierie voisine.

Naturellement, il nous embaucha, tous les trois inséparables. Cette fois, il fallait aller camper dans le bois et le soir, à l'heure dite nous partions pour le bivouac. Les premiers arrivés nous attendaient.

Vous dire la bande de racailles, de coupe-jarrets, d'étrangleurs qui composaient le noyau principal de l'équipe ! Déclassés anglais, irlandais, allemands, polonais, mexicains, gibiers de potence, échappés de pénitenciers, repris de justice, forbans, convicts, la galerie était complète. Ils étaient assis en rond autour d'un feu brillant, en pleine

forêt, les nuances sombres des grands arbres tropicaux, s'éclairaient des flammes rougeâtres du cèdre roussi ; leur fond obscur était coupé par la blancheur des tentes dressées à l'entour ; au milieu de cette belle nature les équipements informes des hôtes de cette forêt, leurs chapeaux invraisemblables, leurs bottes indescriptibles, leurs faces balafrées et défigurées par la chique et les jurons obscènes qui émaillaient la conversation, la boucane insupportable de l'immonde tabac qui brûlait dans les pipes, tout faisait de ce tableau nocturne une scène digne d'un Callot; pour moi, j'étais terrifié.

Il fallait pourtant faire bonne contenance, j'allumai une bouffarde et me fis enseigner ma tente et celle de mes compagnons ; eux, qui pourtant en avaient vu de bien dures, étaient encore moins rassurés

que moi ; peut-être avaient-ils plus conscience des dangers qu'offrait ce milieu.

Il est bon de dire que ces messieurs, nos futures collègues nous avaient traités avec la plus sublime indifférence et n'avaient pas même daigné prendre note de notre présence.

Nous n'en demandions pas davantage.

Le lendemain le travail commença, il s'agissait d'abord de faire le jour dans la forêt pour ébaucher le tracé de la voie. On nous divisa par équipes, armées de haches et de scies, et nous voilà à attaquer de notre mieux arbres et arbrisseaux. Pour le Canadien, bûcheron d'instinct, cela semble peu de chose de manier ces interminables haches, mais pour moi j'avoue que mon expérience fut soumise à une rude épreuve, je suais sang et eau et n'arrivais à rien ; mes copains français n'étaient, d'ailleurs, pas

plus forts que moi. Nous étions la plus pitoyable équipe du lot.

Ce fut encore bien pis lorsqu'on nous mit à chacun entre les mains une mule et un scraper, pour aplanir l'emplacement de la voie. Une mule, c'est déjà bien dur à mener mais si l'on y ajoute un scraper à manœuvrer, mieux vaut y renoncer.

Après une semaine d'essai, nous nous réunîmes sous notre tente découragés et résolus à lâcher le métier, mais nous n'avions pas le sou pour filer et il nous fallait toucher l'argent gagné pendant ces huit jours d'épreuves.

Le lendemain matin, j'abordai carrément l'exploiteur de chair humaine qui nous avait engagés, et lui réclamai pour moi et mes compagnons notre dû. Il fit la sourde oreille et prétendit ne pas être obligé de nous payer avant l'achèvement des travaux,

disant que nous étions libres de ne plus travailler, mais que nous ne toucherions pas un sou plus tôt.

Nous étions harassés, éreintés, rendus ; il fut convenu de ne pas travailler cette journée-là et de voir venir.

Pendant que nous faisions ainsi la grasse après-midi, un complot se tramait contre nous. L'entrepreneur avait réuni ses *roughs* et leur avait raconté que nous refusions de travailler pour entraver l'entreprise, et qu'il allait être obligé de congédier tout le monde. Tout la journée ces bruits coururent sur le chantier et les innommables canailles qui travaillaient là s'excitaient n.utuellement contre ces *damnés* Français.

Le soir, suivant notre habitude, nous nous étions retirés sous notre tente à l'écart ; nous avions bien remarqué qu'on nous épiait, que la mine de nos associés était

encore plus patibulaire que de coutume mais nous étions loin de prévoir ce qui allait se passer.

Tout à coup, un tison enflammé lancé d'une main sûre s'abat sur notre tente, et faisant au milieu de la toile un trou noir tombe sur nos couvertures; un des nôtres met aussitôt le nez à la fente de la tente pour voir ce qui se passe, un coup de pistolet retentit et une balle lui passe à deux pouces de la tête.

Plus de doute, on a attendu l'heure du sommeil pour nous régler notre compte et toute la bande est là, autour du feu, prête soit à nous terroriser, soit à faire plus en cas de besoin.

Je n'en demandai pas davantage ; prenant mon couteau, je me frayai un passage dans la toile de tente du côté opposé à ce cercle vicieux, et me sauvai à toutes jambes

dans la forêt, en suivant la voie en construction. Mes deux fidèles m'avaient imité et tapis sous un buisson nous attendîmes patiemment l'aurore pour prendre une décision et une direction.

L'une et l'autre furent promptement prises ; notre seule ressource était de tendre toujours vers la Nouvelle-Orléans, vers la Terre Promise.

Nos aventures précédentes nous avaient mis au fait des difficultés que l'on éprouve à voyager gratuitement dans les chemins de fer américains, et, de la meilleure foi du monde, il fut décidé entre nous que nous allions nous arrêter à la première section d'ouvriers que nous rencontrerions sur la voie, et que nous resterions là, jusqu'à ce que nous eussions gagné un montant suffisant pour nous rendre à la Nouvelle.

Nous nous mîmes en route au petit jour

courageusement, reprenant encore une fois cette fameuse file indienne, sautillant de traverse en traverse jusqu'à complet épuisement.

Vers le soir, nous abordâmes un de ces postes de travailleurs disséminés de loin en loin sur la ligne. Ce sont les seuls indices de la présence de l'être humain dans ces immenses solitudes, où la monotonie de la plaine n'est brisée de loin en loin que par l'effrayante sauvagerie de la cyprière repaire du crocodile et du serpent.

Ceux qui ont voyagé dans le Sud connaissent ces cabanes où s'empilent les ouvriers de section dans des compartiments superposés comme ceux des émigrants à bord des steamers. Au centre de la pièce, une table sert à tous les usages, et au plafond, une lampe fumeuse éclaire ce cara-

vansérial, où se mêlent toutes les races et tous les idiômes.

Le chef de section était un brave homme, un irlandais au bon cœur qui accepta notre offre de travail, et pendant une semaine, voulut bien nous employer à quelques travaux pas trop au-dessus de nos forces en nous donnant le salaire régulier des hommes sous ses ordres. Ce fut un bon moment de repos dans toutes nos infortunes ; le soir nous fumions, sur le banc planté devant la cabane, de longues pipes, en devisant sur nos aventures et en songeant à ce que nous pensions devoir être bientôt leur dénouement.

Le huitième jour, nous fûmes congédiés, mais, là encore, une cruelle désillusion nous attendait ; la coupe d'amertume n'était pas encore vidée.

Nous pensions que l'argent gagné pen-

dant ces quelques jours allait nous être payé en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, aussi, quelle ne fut pas notre déconvenue de recevoir seulement en paiement, un bon payable à la Nouvelle-Orléans, à la direction des travaux et qui ne pouvait être échangé dans aucun autre bureau.

La guigne nous poursuivait ; il nous fallait en prendre notre parti.

Cette fois j'étais bien décidé, coûte que coûte, à me rendre directement, sans autre arrêt, au bout du voyage, à pied, *pedibus cum jambis,* suivant l'argot du collège. Mon avis fut partagé par mes compagnons et après nous être encore une fois lesté l'estomac avec nos camarades improvisés, nous disions un adieu à la section de Mermenteau et repartions pour la dernière longue, interminable étape.

Ce qu'elle fut triste et pénible je le laisse à juger à ceux qui ont parcouru cette contrée jusqu'à Morgan City, en plein mois de juillet, sous un soleil torride, sans eau potable, sans abri, sans secours. Comment nous n'y sommes pas restés tous trois, quelle force nous a soutenus, je me le demande encore et bien des fois j'ai vu en rêve mes os dépouillés par les *carencros* louisianais, blanchir paisiblement sur le talus du Tx. & La. R. R. Nous sommes ainsi passés à Lafayette, Cypremort, la Nouvelle Ibérie, nous avons arpenté toute cette route, sac au dos, marchant autant que possible la nuit, nous reposant le jour lorsque nous trouvions un peu d'ombre.

Dans ces marches de nuit, j'ai constaté plus d'une fois cet hypnotisme épouvantable, accablant, causé par l'immense lanterne flamboyante qui se trouve à l'avant des

locomotives américaines. Lorsqu'au sein de la nuit, dans l'obscure clarté des étoiles, au milieu d'un calme sinistre que ne troublent que les beuglements du *bullfrog* ou les clapotements des caïmans dans les fossés, on entend au loin le tremblement des rails, il n'y a pas à s'y tromper, le formidable engin s'avance : tout-à-coup apparaît un globe de feu rutilant, un bolide, qui marche droit sur vous, vous enveloppe de sa clarté, vous cloue sur place.

Plus il s'avance, moins vous pouvez bouger. Cette flamme vous attire, vous magnétise ; il faut un effort de volonté incroyable, il faut une énergie brusque pour se détacher de cette épouvantable fascination et encore n'est-ce qu'à la dernière minute que l'instinct de la conservation triomphe de la domination absolument hypnotique produite par la lumière. Si l'on ajoute pour ma part

l'état de faiblesse inhérent à la fatigue du voyage et aux privations, on comprendra sans peine que j'en étais arrivé à ne pas oser regarder en face un train venant sur moi et à m'asseoir sur le côté de la voie, le dos tourné à la lumière, jusqu'à ce que le train fût passé ; je crois que sans cela je me serais jeté sous les roues.

Et pourtant, nous avons eu la note gaie dans nos malheurs, nous avons ri dans nos infortunes !

A la Nouvelle Ibérie, où nous étions arrivés un matin, nous avions résolu d'améliorer notre ordinaire, composé généralement de galette de maïs et de lait caillé. J'avais conservé, dans la débâcle, un foulard de soie à grands carreaux qui fut mis aux enchères et adjugé au prix fabuleux d'une piastre et demie ; une fortune, quoi !

Cette fortune fut vite consacrée à l'achat

d'une foule de boîtes de conserves qui constituèrent le plus succulent repas que je crois avoir jamais goûté de ma vie. Je me revois encore devant la porte d'un magasin dégustant avec mes compagnons notre festin, sous les yeux d'une vingtaine de négrillons épatés et sablant une bouteille de bière, la première qui eût touché nos lèvres depuis deux mois, à la santé de l'acheteur du foulard réparateur.

Un autre jour, nous approchions de la baie de Morgan, et là, nous pateaugions en plein marais ; c'est la partie basse de la Lousiane, celle qui longe le golfe du Mexique. Nous étions encore à une dizaine de milles de Morgan City, lorsque la nuit nous prit, une nuit bien claire.

Nous avions le cœur plus léger, nous touchions au but, quatre vingt milles seulement nous sépareraient bientôt du point

final, nous chantions et sifflions pour tromper les jambes et l'estomac.

Autour de nous fourmillaient les hôtes du marécage ; les serpents, inoffensifs il est vrai, levaient au-dessus de l'eau des fossés, leurs têtes pointues, et dans les herbes somnolaient les crocodiles à la tête plate et aux yeux ronds couchés sur le revers du talus.

Tout ce monde était parfaitement indifférent à notre passage, et nous avions maintenant l'habitude de ces compagnons qui chaque nuit assistaient impassibles au défilé de notre caravane, sur la haute voie ferrée d'où nous les dominions.

J'étais en tête de la marche ; tout à coup, une de ces idées d'espiègle de collège, de mauvais farceur, me passe par la tête et, sans mot dire, je saisis une grosse pierre et l'envoie raide sur le nez d'un gros poussif

de crocodile, dont la tête massive nous faisait face de l'autre côté du fossé.

Aussitôt, l'animal atteint plonge dans l'eau avec le fracas d'un bœuf tombé dans une mare, et de tous les côtés, un même tapage se fait entendre ; presque sous nos pieds, plus de dix crocodiles avaient sauté à l'eau, en vraies grenouilles effarées.

Quelle peur fut la nôtre, la mienne d'abord, puis celle des autres ! Nous avons bien couru plus d'un mille sans arrêter, sans souffler, sans regarder en arrière.

Si les crocodiles nous observaient, ils ont dû se payer une rude partie de rire ; mais enfin, ils n'ont pas bougé.

Sur les dix heures, nous arrivâmes à l'immense pont qui couvre la baie de Morgan sur une largeur d'au moins deux milles, un pont à clairevoie naturellement, et nous commençâmes cette périlleure traversée,

Vers le milieu du pont, je me sentis exténué ; cette eau qui miroite sous les pieds, m'éblouissait, me tournait la tête. Je fus obligé de m'asseoir sur une traverse pour me remettre ; enfin, nous repartîmes pour atteindre l'autre extrémité du pont, mais là, un brutal gardien nous empêcha de passer et nous prévint qu'il est défendu de traverser le pont à pied, et que nous allions être obligés de nous en retourner.

Cette fois c'en est trop ; j'oppose une force d'inertie triomphante, je suis disposé à tout, même à être jeté aux fers, plutôt que de tenter encore une fois la traversée ; j'obtins gain de cause et on nous laissa passer.

La chance revint ; dans la nuit passa un train de marchandise qui nous offrit un abri salutaire dans un de ses compartiments vides et le lendemain matin nous étions à

la Nouvelle-Orléans, à Alger du moins, en face de la ville.

Voilà donc le salut !

Je courus de suite au bureau de la compagnie toucher mon fameux bon qui me mit cinq piastres en mains ; j'allai prendre un bain, me faire raser, acheter une chemise, faire cirer mes souliers et me présentai à dix heures au Consulat aussi propre que possible, mais en tenue bizarre, pantalon et veston de toile bleue, chemise de flanelle et vastes souliers de travail.

M. d'Abzac me reconnut à peine, il me croyait mort, ma famille me recherchait et mes neveux croyaient que l'oncle d'Amérique avait trouvé la mine d'or.

Je les rassurai bien vite et après un repos de quelques semaines je me mettais à l'étude du classement du coton, auquel je n'ai guère trouvé d'attrait puisque je le

délaissai ensuite pour le journalisme qui m'a mieux réussi que les autres essais.

Chaque histoire a sa moralité. Je ne conseillerai à personne de faire ce que j'ai fait, mais, quand à trente ans, un homme a mangé une tranche de vache enragée de cette dimension, son caractère se trouve rudement assoupli et ses caprices sont calmés.



LE

MEXIQUE A TOUTE VAPEUR

Viâ

VERA CRUZ, MEXICO, EL PASO

I

DE VERACRUZ A MEXICO.

Les steamers qui arrivent, soit de New-York, soit d'Europe, entrent généralement à la Veracruz dans la matinée, quelquefois même d'assez bonne heure et la ville présente alors un aspect vraiment féérique.

Longtemps avant qu'on aperçoive la

ville, une masse noire surgit du fond de l'eau et masque entièrement la grande cité qu'elle doit défendre.

Cette masse à laquelle tant de souvenirs sombres sont attachés est le fort de Saint Jean de Uloa, fameux dans l'histoire par les brillants faits d'armes dont il a été témoin.

Successivement pris et repris par les Espagnols, les Américains, les Français et les Mexicains, il est devenu aujourd'hui plus paisible et sert de prison politique en même temps que de postes de signaux.

Ce double emploi me rappelle même une méprise dont je ris de bon cœur aujourd'hui, mais qui, sur le moment, m'avait fait frissonner.

A la suite de certaine polémique que javais eue, comme journaliste, avec le gouvernement mexicain, j'avais, après bien des

vicissitudes, été transporté au Fort Saint Jean de Uloa.

Mes aventures et mes transbordements successifs m'avaient un peu troublé les idées, je l'avoue et je me trouvais dans un coin de ma casemate, faisant des réflexions amères et songeant aux revers de la politique.

Tout à coup j'aperçus au milieu de la cour un mât immense autour duquel se faisait un mouvement inaccoutumé et je vis hisser au haut de ce mât un immense drapeau rouge.

Je ne suis pas fort poltron de mon naturel, mais j'avais tellement entendu autrefois parler de drapeaux noirs pour les évasions drapeaux rouges pour les exécutions, que, l'avouerai-je à ma honte, je fus pris d'un certain frisson dans le dos croyant que l'on

me rendait réellement les honneurs du drapeau.

De là à me voir aligné le long d'un mur il n'y avait qu'un pas.

C'était bête évidemment, mais dans certaines situations ce sont toujours les idées bêtes qui viennent les premières à l'esprit et j'étais justement dans ce cas.

J'appelai l'officier de service et lui demandai en affectant un air dégagé quelle était la signification de ce drapeau.

Il me répondit que c'était un signal pour un navire en rade.

Cette réponse m'enleva un rude poids de dessus la poitrine.

Revenons à l'entrée de Veracruz :

A droite donc, le fort et à gauche une île déserte, l'île de Sacrificio, que les Français ne peuvent citer sans se rappeler de tristes souvenirs.

C'est là qu'ont été enterrés les milliers de soldats morts à Veracruz du vomito pendant la terrible Intervention Française.

Aujourd'hui elle sert de Lazaret pour les navires qui sont en quarantaine.

Après avoir dépassé ces deux sentinelles, le navire ent:e dans la rade d'où l'on découvre la ville entière.

Le coup d'œil est grandiose.

Un long mur noir, ancien vestige de fortifications, aujourd'hui bien mutilées, forme le premier plan.

En arrière, dépassent les toits plats de maisons peintes en rose, en jaune, en bleu pâle, en vert tendre, dans des nuances insensées qui feraient rêver un pâtissier parisien.

Au-dessus, dominent les dômes des églises, tout en briques émaillées, aux dessins multicolores, réflétant aux quatre coins de la

ville les rayons d'un soleil de cent vingts degrés.

Enfin, à l'arrière plan, perce la cime étincelante du pic d'Orizaba qui découpe, au milieu de l'air pur, son sommet couvert d'une neige marmoréenne.

La première visite que l'on reçoit à bord est celle de la Santé.

Cette visite de la Santé est peut-être un peu hors de saison.

Craindre d'apporter une épidemie dans une ville aussi sujette à caution que Veracruz, semble en effet un comble.

Enfin, lorsque cette digne institution a jugé bon de permettre le débarquement, le voyageur se trouve aux prises avec une cinquantaine de forbans qui se disputeront l'honneur de transporter à terre sa précieuse personne.

Ce n'est sûrement pas le moment le plus

agréable du voyage surtout pour celui qui ne possède pas à fond la langue du Cid.

L'un s'emparera de son chapeau, l'autre de son parapluie, un troisième de sa personne et il se trouvera ainsi transporté par morceaux au quai de la douane.

Bien heureux s'il y arrive entier. En tous cas, il aura à payer pour chacune de ces parties de lui-même, le même prix que pour son entier, sous peine de destruction partielle.

Après avoir tout rassemblé, on passe à la douane, hargneuse et désagréable comme toutes les douanes du monde.

Reste maintenant à se faire indiquer l'hôtel des Diligences, de las Diligencias, dont le vieux nom n'est plus qu'un souvenir depuis que le progrès a tué ces instruments de torture, et l'on peut enfin se dire, les

deux mains dans ses poches, qu'on est au Mexique.

Le train ne part que le lendemain matin, et l'on a ainsi toute une journée pour voir la ville et les environs même, et faire une première connaissance avec le pays.

Après un déjeuner tout à la française, il est d'usage d'aller faire un tour au Paseo ou promenade publique. On prend pour cela la grande rue qui passe devant l'hôtel et l'on se dirige du côté qu'indique complaisamment un petit marchand de billets de loterie, toujours aux aguets des étrangers.

La vente des billets de loterie est, on s'en aperçoit vite, un des principaux commerces de Veracruz.

Du bateau à l'hôtel, le touriste s'en voit offrir cinquante fois au moins, et il en prend généralement quarante-neuf, sinon cinquante.

Les rues de Veracruz sont très propres, le pavé est blanc et brûlé. Toutes les fenêtres des maisons sont garanties du soleil par des stores en toile grise brodée de rouge, qui retombent pardessus le balcon et derrière lesquels les belles Veracruzaines se bercent en fumant des cigarettes et en attendant le fiancé ou le *novio*.

Dans la rue, beaucoup de monde ; tous les magasins grands ouverts, chacun entre et sort. Le mouvement y est fiévreux. On dirait que cette fourmilière humaine a hâte de terminer ses affaires pour aller respirer librement ailleurs. Costume national des hommes : la chemise et un pantalon de toile ! Plusieurs enfants circulent dans un état de nudité absolue, mais comme leur peau est tannée par le soleil, leur nudité paraît moins inconvenante. Les yeux se reposent sur de jolies veracruzaines habillées à la dernière

mode parisienne—sauf la mantille, qu'elles portent à ravir.

Il est en outre un mérite que nous serions honteux de ne pas signaler en parlant des veracruzaines, c'est celui d'avoir les plus jolis pieds du monde, quant aux yeux, inutile d'en parler, sans cela elles ne seraient pas digne de vivre sous les tropiques.

Le Paseo où l'on arrive bientôt est une belle promenade bordée de cocotiers et entourée de bancs de pierre.

Elle n'a qu'un défaut c'est qu'il n'y va personne, que les étrangers.

A côté se trouve la *plaza de toros,* spectacle dont les Veracruzains sont fort friands.

Pour rentrer à l'hôtel on prend un tramway.

Pour six sous, c'est pas plus cher, on est admis à monter dans un immense tombereau découvert et peint en jaune qui constitue

le *tranvia* et vous dépose, sans encombre généralement, à votre hôtel.

Il n'est pas rare que pendant le trajet on aperçoive sur un tas d'ordures, un gros oiseau noir au cou déplumé qui regarde les passants d'un œil stupide en dépeçant une carcasse.

Ces intéressants bipèdes dont les attributions varient de celles du chiffonnier à celles de l'équarisseur sont en nombre incroyable.

Leur nom dans le pays est *zopilote* ; en Louisiane on les appelle *carencros*.

Les ruisseaux, les terrasses des maisons, le toit des églises en fourmillent. Leur physionomie est repoussante, leur plumage lugubre, leur office dégoûtant. Ils dévorent les immondices et les cadavres des autres animaux avec une voracité inouïe. La municipalité protège leur existence par une

amende de $25 infligée à quiconque tue un zopilote.

Les zopilotes mènent une existence très heureuse ; à l'époque seulement où l'on badigeonne les monuments, on les écarte en tirant des pétards, pour protéger de leurs souillures la peinture encore fraîche ; choyés et gâtés, ils se multiplient tellement que l'alcade décida un jour des hécatombes, on en tua des milliers, mais ils me paraissaient avoir comblé déjà les vides faits dans leur république.

Cet oiseau est d'ailleurs commun à peu près à toutes les villes de l'Amérique méridionale.

Au retour de cette promenade, le mieux qu'un voyageur ait à faire est de s'installer sous les arcades de l'hôtel dans un bon fauteuil, ayant devant lui une limonade compliquée dont les Mexicains ont seuls le se-

cret, et en fumant un cigare ou une cigarette suivant ses goûts, d'attendre l'heure du souper.

Après cette utile opération, reste à passer la soirée. Le moyen est facile, d'autant plus qu'il y en a qu'un qui est : d'allumer un autre cigare et d'aller entendre la musique à l'Alameda qui est juste en face de l'hôtel.

L'Alameda est la promenade fashionable.

La soirée est délicieuse. Une excellente musique joue avec maestria des airs classiques et la danse chérie des mexicains, la *habanera*. Sous le ciel tropical, merveilleusement étoilé, les mouches phosphorescentes voltigent comme des émeraudes électriques, de iolies femmes en fraîches toilettes blanches et cerises se promènent avec de jeunes gandins en costumes clairs, autour de la place ; les gros bonnets de la canne à

sucre et du tabac, étendus, dans de larges fauteuils, causent des affaires de la journée. Tout le monde fume, et la fumée bleue monte lentement vers la voie lactée intense, pendant que la brise de la mer caresse doucement les fronts découverts.

Après le dernier morceau, on sirote une dernière limonade et l'on rejoint son logis, car le train part pour Mexico à 6 heures du matin. Au moment de se coucher une première stupeur attend invariablement le voyageur novice.

Une moustiquaire est placée sur le lit et ce mot seul doit faire trembler les plus braves.

La plus belle vengeance que Dieu ait pu trouver contre l'homme qui avait falli est certainement d'avoir créé le moustique. J'en appelle à ceux qui ont eu maille à parler avec lui.

Le vomito negro, les scorpions, les serpents à sonnette ne sont rien comparés à ce fléau.

Cent millions de point d'exclamation, les interjections les plus véhémentes, tous les oh ! les ah ! les ouf ' le aïe ! et les hélas ! des langues humaines, réunis, combinés, élevés à la centième puissance, ne donnerait jamais qu'une idée imparfaite de l'horrible supplice, de l'atroce torture, de la rage incessante que vous font éprouver ces misérables insectes qui sont partout et ne sont nulle part, qui vous assaillent sans pitié, vous frappent sans relâche, trompent tous vos efforts, déjouent tous vos calculs, se rient de votre fureur comme de votre souffrance, et vous tenant haletant sous leur aiguillon, insultent encore à votre défaite par une ironique fanfare. Au seul souvenir de ce tourbillon d'aiguilles volantes, de ce si-

moun de flèches acérées et trempées dans un suc caustique, vous sentez un frisson courir le long de votre moelle épinière et vos cheveux se hérisser sur votre front. Si l'Amérique eût été découverte au temps de Dante Alighieri, et que le grand poête eût pu expérimenter sur lui-même l'effet de la piqûre des moustiques, on aurait vu dans son enfer quelque misérable damné, écumant et grinçant des dents sous l'attaque de ces insectes.

La moustiquaire est le seul salut et ce n'est que là qu'il sera possible au voyageur de reposer en paix.

Qu'il la maudisse donc d'abord comme j'ai fait moi-même, il la bénira ensuite.

Tout le monde se lève de grand matin au Mexique et à Veracruz en particulier, c'est d'ailleurs le seul moment de la journée où il soit possible de vaquer aux affaires.

A cinq heures et demie, un fiacre primitif

vient à l'hôtel chercher le voyageur pour le conduire à la station.

Là, peu de frais, une petite station en bois, des employés qui fument des cigarettes et des hommes d'équipe qui se mettre à 7 pour porter une valise de 25 livres.

Sur le quai un détachement d'infanterie sac au dos est formé en bataille devant un long wagon jaune où est écrit *Escolta*.

Tous les hommes ont d'honnêtes têtes de brigands et les officiers des binettes de Fra Diavolo.

Si vous vous informez on vous répondra que c'est l'escorte chargés de vous protéger en cas d'attaque du train.

Brrr ! ! ! cela fait froid dans le dos.

Enfin à 6 heures, la locomotive part et l'on dit adieu à la cité héroïque, la *Ciudad heroica* comme les mexicains appellent Veracruz.

On ne peut quitter Veracruz sans parler d'un petit coin bien français de l'Etat de Veracruz.

Il y a longtemps que l'on se plaît à crier sur tous les toits que les Français ne sont pas colonisateurs.

A force de l'entendre dire, les Français finissent par le croire.

Mais là, comme au Canada, la brave race française donne justement un démenti formel à cette vieille rengaine et prouve ce que sait faire le vieux sang gaulois.

Il existe auprès de Veracruz deux splendides colonies françaises qui font l'orgueil des populations mexicaines et que l'on doit citer à coup sûr comme un des plus brillants exemples de ce que peuvent la volonté, le courage et l'intelligence du Français transporté à l'étranger.

Ce sont les colonies de Jicaltepec et San Rafael.

En 1833, quelques familles françaises, presque toutes franc-comtoises, partirent de Dijon et vinrent s'établir à Jicaltepec, sous la direction d'un français, M. E. Guenot.

Là, elles commencèrent à cultiver le maïs, le tabac et la vanille.

Peu de temps après, l'organisateur de la colonie rentra en France où il mourut. Tous les titres de propriété disparurent. Les colons furent abandonnés à leur triste sort. Personne ne s'occupa d'eux.

Pendant 50 ans, ils ont eu à lutter sans protection contre les inondations fréquentes dans cette contrée, la jalousie de leurs voisins mexicains, contre tout, sans avoir même un mot d'encouragement de la mère patrie.

Qu'est-il résulté : ils ont lutté, ils ont travaillé et aujourd'hui la colonie compte huit

cents familles toutes françaises, toutes riches et leur contrée est la plus prospère de l'Etat !

J'ai eu le plaisir d'y faire une fois une visite avec M. le ministre de France, c'était merveille de voir, lorsque nous arrivâmes à quelques milles de la colonie, la superbe troupe de cavaliers qui vint à notre rencontre en criant : Vive la France !

Il est inutile de décrire les hurrahs, l'enthousiasme patriotique de tous ces jeunes gens, les vivats de nos braves Français. Les chapeaux volaient en l'air, les coups de pistolets retentissaient de tous côtés et tout le cortège au nombre de 200 cavaliers partit au galop vers la colonie.

Après avoir traversé la rivière sur des pirogues reliées entre elles et recouvertes d'un plancher, nous abordâmes sur la rive de Jicaltepec.

Nous étions surtout frappés par la belle

tournure, la grâce robuste et la superbe santé de toute la jeunesse de la colonie.

Les jeunes filles sont jolies, bien campées, aux traits fins et énergiques, admirablement bien taillées pour faire de vaillantes mères de familles et d'intrépides ménagères. L'exemple d'ailleurs le prouve ; les familles sont nombreuses et il fut présenté au Ministre un couple robuste encore, qui ne compte pas moins de 22 fils et filles, et pourtant la loi de l'honorable M. Mercier n'existe pas là-bas

Les garçons sont tous des gaillards solides, de vrais Francs-comtois parmi lesquels pourrait se recruter un régiment de splendides carabiniers.

D'ailleurs le plus bel éloge que l'on puisse en faire c'est qu'ils sont bien français.

Quoique nés au Mexique, n'ayant jamais vu la France, il part de la colonie tous les

ans, de 20 à 25 beaux gars de 20 ans, qui vont en France faire leur service, payer la dette à la patrie et reviennent ensuite à la colonie.

C'est bien la plus belle preuve d'attachement qu'un homme puisse donner à son pays.

Mais je suis un peu loin de mon voyage et je ferai bien, je crois, de le reprendre où je l'ai laissé, c'est-à-dire au départ de Veracruz.

La montée de Veracruz à Mexico est une vraie course folle, vertigineuse, insensée, De quels mots encore qualifier cette partie du voyage ! Il faudrait de bien longues phrases pour le décrire.

Il faudrait aussi la brosse habile d'un de ces grands peintres de panoramas pour donner une idée vraie du paysage enchanteur qui s'est déroulé sous mes yeux. Tout

le Mexique tient dans cette promenade échevelée et abracadabrante du niveau de la mer au plateau de la capitale, laquelle est située à deux mille sept cents mètres plus haut.

Une double machine a mugi comme un taureau pour demander la voie et, un instant après, vous fendez l'air à raison de soixante-dix kilomètres à l'heure. La chaleur est accablante, soixante-cinq degrés à l'ombre ! L'herbe des champs est roussie, la végétation est à peu près nulle, des mares stagnantes, des bêtes mortes, des vautours, par-ci par-là quelques huttes indiennes. Cela continue ainsi pendant près d'une heure. On monte à cinq cents mètres. Couvert de poussière, aveuglé par le soleil et étranglé par la soif, il est défendu au voyageur prudent de boire et même de respirer à pleins poumons, il est toujours dans le

pays de la fièvre jaune où la plus légère imprudence peut être fatale. Pour se rafraîchir un peu et prendre patience, il peut regarder la cime neigeuse du pic d'Orizaba vers lequel vole le train. A partir du moment où le train quitte Cameron, village illustré par la résistance héroïque d'un détachement de la Légion étrangère au temps de la guerre d'Intervention, le panorama se modifie radicalement et la chaleur devient moins féroce.

D'énormes cactus se dressent de chaque côté de la voie, comme des monstres rageurs à mille bras, puis des palmiers balançant de grandes feuilles élégantes et verdoyantes, des bananiers laissant tomber leurs fiers panaches sur des fruits parfumés et des cocotiers épanouis laissant voir de grosses noix réjouies ; des champs entiers de produits tropicaux, les forêts vierges voilées

pudiquement de grandes herbes blanches, et des montagnes bleues, le tout inondé d'une lumière transparente dans laquelle chaque objet se détache avec netteté. Ces forêts escaladant les flancs des montagnes où aucun homme n'a jamais pénétré, rappellent les forêts fantastiques de Gustave Doré.

Après avoir laissé la station de Paso del Macho, la végétation devient phénoménale. Le train court pendant des heures à travers une vaste serre de plantes tropicales. C'est une longue débauche, dans un merveilleux fouillis de cannes à sucre, d'agaves, de tabac, de maïs, de coton, de vanille, d'ananas, séparés de la voie unique par des haies de caféiers, qui vous éblouissent et vous grisent.

Dans la vallée du Chiquite, semée de cascades, de ravins et de bocages touffus, on passe sur un pont au-dessous duquel

roule un torrent. Ce pont n'inspire qu'une confiance médiocre. D'abord c'est à peine si on le voit. Autant que l'on peut s'en rendre compte, il est composé de deux minces piles de pierres de cinquante pieds de hauteur sur lesquelles sont placées de maigres tiges de fer ayant la même élévation. Les traverses jetées sur ces tiges sont à jour et placées de façon à ce que les voyageurs puissent avoir une vue complète de ce qui se passe sous leurs pieds ; suspendu dans ce vide, on éprouve malgré la chaleur, une légère sensation de froid dans la région de l'épine dorsale ! Mais comme l'on passe sur une vingtaine de ponts encore plus élevés et plus longs, on finit par se familiariser avec ces constructions aériennes, qui n'ont rien de commun avec Archimède.

A Orizaba, on est dans la zone tempérée. Après les plaines brûlantes de l'Afrique, on

jouit du climat de Nice au mois de mars. En plus d'une végétation toujours luxuriante, on trouve une belle quantité de fleurs, de fruits et d'oiseaux mouches. Les roses embaument, les ananas et les oranges parfument le quai de leurs senteurs capiteuses. Pour la première fois, depuis le débarquement à Veracruz, on a un peu d'air frais et—ce qui n'est pas un petit détail—on est hors d'atteinte de la fièvre jaune. Ici, l'on peut absorber des boissons glacées et manger les fruits fondants, sans crainte de rendre l'âme vingt-quatre heures après, sous l'influence de l'impitoyable vomito.

Chargés de mameyes, de grenades, de mangos, de goayabas, de zapotes, de chirimoyas, de bananes et d'autres fruits savoureux, les voyageurs se remettent en route. La locomotive grimpe toujours comme un chamois dans la montagne. Elle contourne à

mille mètres de hauteur, le petit village de Maltrata, situé au milieu d'un vaste cirque, formé par des chaînes de montagnes superposées et enchevêtrées : les Cumbres. Pendant une heure elle frôle les bords des ravins, serpente dans les lacets, descend et remonte en franchissant torrents, précipices et monticules. Cent vues différentes d'un cirque sans rival se présentent aux yeux fascinés. Je renonce à décrire un pareil enchantement.

Quel dommage qu'une ligne aussi belle pour le touriste soit si peu pratique pour le trafic entre la Veracruz et Mexico ! Elle a une montée de cinq pour cent et elle est jetée avec une audace incroyable, sur le chemin le plus périlleux. La nouvelle ligne de Veracruz à Mexico doit bientôt s'achever. Elle fonctionne déjà dans la plus importante partie, avec une montée de deux

pour cent ; elle brûlera la moitié moins de charbon et il lui sera facile de transporter, en grande quantité et à bas prix, voyageurs et marchandises.

A Esperenza, on entre dans les terres froides et, de fait, on grelotte. Il faut mettre les pardessus et déployer les couvertures de voyage. De 100 degrés de chaleur à l'ombre, il ne reste plus que 13 degrés ! et cela après huit heures de route.

A partir de maintenant on ne quitte plus le haut plateau jusqu'à Mexico, en voyageant au milieu de prosaïques champs de navets et de pommes de terre. Les arbres eux-mêmes sont changés. Les palmiers et les bananiers sont maintenant des chênes et des sapins. Peu ou pas de verdure. Celle-ci est remplacée par de grandes plaines pierreuses et poussièreuses, avec des montagnes gigantesques à l'horizon.

Enfin à huit heures du soir le train entre en gare à Mexico à la gare de *Buenavista*, belle vue: que le nom soit de bonne augure!

Nous entrons enfin dans la Ville des Palais.

II

MEXICO.

Une fois à la gare, le mieux que puisse faire un nouveau débarqué est de hêler de suite un cocher car la gare est au moins à deux milles de l'hôtel où descendent en général les étrangers, je veux dire de l'Hôtel Iturbide.

A votre appel, vous voyez arriver avec une majesté lente, un citoyen couvert d'oripeaux et flanqué d'un valet de pied tout chamarré de métal précieux. Vous montez

dans son carrosse. Comme les rues sont pavées avec des cailloux de toutes dimensions, vous exécutez aussitôt une série de cabrioles d'autant plus douloureuses que les huit ressorts brillent par leur absence. Au bout de cinq minutes de cet exercice involontaire, vous renoncez à jamais au cocher et à ses pompes, en bénissant le ciel qui vous a donné des jambes pour marcher.

L'instrument de torture que vous venez de quitter vous a déposé devant la porte immense d'une grande bâtisse rose couverte des moulures les plus invraisemblables.

Vous êtes devant l'ancienne résidence de l'empereur Iturbide qui, par suite des revers de fortune de l'ex-dictateur et après sa fusillade à Padilla, a été modestement convertie en caravansérail à l'usage des voyageurs.

Là, vous trouvez tout le confortable désirable pour vous remettre de vos émotions

de voyage et le lendemain si vous êtes matinal et curieux je vous conseille fort de sortir sur les neuf heures pour faire un tour et nouer un peu connaissance avec la ville.

Une fois dehors la rue attire par mille côtés étranges. Sous la lumière éclatante d'un soleil tropical, vous coudoyez des myriades de promeneurs aux teints basanés, aux accoutrements bizarres. Les hommes et les enfants ont des *sombreros* si larges qu'ils peuvent se dispenser de parapluie ;—les femmes, par contre, n'ont rien sur la tête—et leur peau a les reflets modorés et les craquelures d'une vieille toile de maître.

Entre deux rangées de maisonnettes à deux étages et à trois plats, vous êtes arrêté par un Indien à moitié nu et très barbu qui veut vous vendre des fleurs. Vous évitez cette Isabelle mâle pour tomber sur une fillette noiraude, ornée d'une forte tignasse

de cheveux crépus, de lèvres épaisses et de grands yeux intelligents. Cette ingénue vous offre des billets de loterie. Vous lui avouez humblement que vous vous en êtes bourré les poches à Veracruz, mais elle ne lâche pas sa proie et après avoir dépensé quelques sous pour reconquérir votre liberté vous lui cédez le trottoir pour aller vous jeter dans les jambes du cheval d'un beau monsieur en jaquette de cuir et en culotte collante, tout enguirlandé de bandelettes et cousu de boutons d'argent.

Aux flancs du cheval—une jolie petite bête toute frétillante—pend une longue épée et le cavalier porte un grand revolver dans le dos. Ce beau monsieur tout en argent est un gommeux mexicain—il va faire son tour de Bois avant déjeuner.

Enfin vous arrivez à une grande place au milieu de laquelle se trouve un jardin dont

les eucalyptus abritent toute une population grouillante, piaillante et glapissante.

Au centre, sous un kiosque en fer blanc, une musique militaire régale la population d'airs offembachiques plus ou moins variés. Des flâneurs tournent autour du kioque, et la musique militaire lutte avec un orgue de barbarie, lequel fait également tourner des Indiens résignés et des petits enfants réjouis sur des chevaux de bois.

Si vous jetez un coup d'œil autour de vous, l'aspect n'est guère moins bizarre. A gauche, une belle cathédrale grise et rose ; à droite, un palais ; en face, un jardin avec des fontaines jaillissantes ; puis un peu partout, des tramways se croisant, des baraques ressemblant à des guignols. où l'on débite des boissons ; des bonnes femmes accroupies sur le pavé, en train de faire cuire des haricots noirs dans une graisse bruy-

ante ; des enfants gesticulant ; des fruits aux formes étranges, rouges, verts et dorés, des vrais feux de bengale, sur les blancs cailloux de la place ensoleillée. Sous les arcades, les Indiens vendent des objets disparates ; oiseaux-mouches aux brillants plumages, figures de cire, cigarettes, nougats, savons, canne à sucre, idoles aztèques, étoffes de soie, herbes médicinales, que sais-je encore ? Le tout étalé sur les dalles luisantes et offert au chaland d'un air morne, sans gestes ni cris.

Devant le jardin qui est décoré du nom peu harmonieux de Zocalo, une immense bâtisse longue ressemblant à une écurie ou à une caserne.

Si vous adressez la parole à un indigène afin d'être renseigné sur l'usage de cet établissement, vous apprendrez que c'est le Palais National, siège du gouvernement.

Devant, des soldats en uniforme sombre, aux visages bronzés enfouis à moitié sous des képis blancs, font l'exercice en soulevant une poussière fine dont on perçoit chaque grain à travers l'atmosphère limpide.

Le jour où vous passez devant le palais, vous avez quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'entendre tout à coup les canons qui sont sur la place déchirer l'air d'explosions étourdissantes tandis qu'une épaisse fumée vous aveugle.

Etonné, vous demandez la cause de cette démonstration.

—Ce n'est rien, vous répondra sans doute un passant. Ici, il ne se passe guère de jours où l'on ne brûle de la poudre. Cela n'a pas plus de signification qu'une volée de cloches. Quelque fête religieuse ou quelque date politique à commémorer sans doute !

Du reste, vous voyez, personne n'y fait attention.

Vous vous mettez alors en route pour rentrer à l'hôtel et vous dépassez un porteur d'eau, cruche devant et cruche derrière, supendues toutes deux par des courroies fixées au front. La femme—une robuste gaillarde—le suit de près. A travers les plis de la large écharpe bleue qui recouvre son buste, émerge une tête d'enfant et, dans ses bras, elle porte une énorme charge de *tortillas,* ces crêpes de maïs dont le peuple mexicain raffole.

Quelle variété de chapeaux ! Il n'y en a pas deux qui se ressemblent ! Des pains de sucre, avec d'énormes bords, des feutres à la d'Artagnan, des casques en paille, des cônes de cinquante centimètres, des coiffures en cuir, comme on en voit aux porteurs de plâtre en France..... tous sont agrémentés de

torsades, de glands, de bandelettes, de dentelles en argent massif. De rares couvre-chefs en soie, beaucoup de petits melons : oncques ne vit pareille collection de chapeaux.

Après cela, ce qui frappe le plus, c'est de ne pas apercevoir une femme du monde sur la place ou dans les rues, soit à pied soit en voiture.

A quoi attribuer cette timidité de la femme mexicaine, timidité qui fait le désespoir de l'étranger et dont j'ai vu tant de nouveaux débarqués se plaindre amèrement.

Je crois qu'il faut voir dans cette retenue une simple intention de se faire désirer, car telle que je l'ai entrevue, la femme mexicaine mérite l'enthousiasme du critique le plus revêche.

La mexicaine est généralement brune, de stature moyenne, plutôt petite que grande,

sa taille est flexible et mince comme un roseau, ses yeux de feux sont ombragés par des cils superbes, ses cheveux sont noirs comme l'ébène et ses lèvres rouges comme le corail.

Le peintre qui désirerait représenter la personnification de l'Amérique tropicale ne pourrait mieux choisir qu'une mexicaine.

Où trouverait-il mieux l'idéal de sa langueur voluptueuse, de son soleil de feu, de sa nature exhubérante et délicate en même temps ?

Qui pourrait mieux personnifier le désir, la passion, la fantaisie, l'abandon, toutes les qualités de ce beau pays, qu'une de ces belles filles qui le soir au Paseo reçoivent comme des déesses les hommages de leurs cavaliers servants.

La mexicaine, disais-je, sort peu et la raison en est, que les maisons sont délicieuse-

ment disposées pour le repos et la farniente cher aux filles des tropiques

Voyez leurs palais, vestiges d'une autre époque. Malgré leur simplicité d'apparence, motivée dans le principe par la crainte des *tremblores,* ils remplissent parfaitement leur destination de servir de bureaux et aussi d'habitations. Ce système, d'un rez-de-chaussée, encadrant une vaste cour à galeries n'empêche ni l'ornementation des fenêtres et des frises, ni le luxe de l'ameublement, et il se prête à un genre de beauté très approprié au climat, celui des bassins entourés de jasmins, de magnolias et d'orangers qui rappellent les résidences mauresques. Aussi les rues ne manquent-elles ni d'élégance ni de confort. On sent qu'il y a là une population riche de vieille date, habituée à la vie complète, également soucieuse de plaisirs et d'affaires, et accessible à toutes

les préoccupations intellectuelles, bien que vouée en général au commerce. Peu de villes comptent un aussi grand nombre de voitures particulières. On les aperçoit remisées sous la porte cochère, et leur possession ne suppose que l'aisance.

Le cheval d'ailleurs est le complément indispensable du mexieain.

Il n'est pas un *caballero*, un gentleman et notez qu'à Mexico tout le monde est *caballero* depuis le commissionnaire du coin jusqu'au président de la République qui n'aille le matin faire à cheval son tour de Bois.

Le Bois à Mexico est le parc de Chapultepec.

On s'y dirige par une magnifique chaussée macadamisée, large de 300 pieds environ et bordée de magnifiques eucalyptus qui conduit jusqu'à la grille du parc.

Ce parc est une promenade absolument

unique au monde, on y trouve les plus beaux arbres peut-être qui existent et qui peuvent lutter avec les grands arbres de Californie.

Ce sont en général de magnifiques cyprès dont quelques-uns ont des troncs énormes que dix hommes ne pourraient embrasser.

Leurs branches immenses sont recouvertes d'une mousse blanche qui ajoute à leur air vénérable et donne un cachet étrange à cette belle promenade.

Au centre du parc, s'élève sur une hauteur le château, ancienne résidence du Maxmilien, aujourd'hui, demeure d'été du président de la République et dont les annexes renferment l'Ecole militaire.

C'est là que se fait le persil du matin.

Des centaines de cavaliers galopent en tous sens dans les belles allées.

Tous montent le cheval du pays, belle

petite bête fine, intelligente et presque toujours sortant du ranche et des mains du dompteur.

Très peu marchent le trot, presque tous ont un délicieux petit galop qui permet à l'européen nouveau débarqué de faire, dès le lendemain même de son arrivée des étapes énormes sans fatigue.

Après cette promenade du matin, le Mexicain rentre chez lui et sort peu.

Le soir il va au théâtre ou au concert et laisse ainsi s'écouler l'existence dans une douce indolence.

Je ne voudrais pas quitter Mexico sans dire quelques mots de la situation de la colonie française de cette ville, une des plus florissantes colonies françaises du monde entier.

Le nombre de français établis à Mexico et dans la banlieue est d'environ 2,500.

Leurs principales branches d'industrie et de commerce sont les nouveautés, les vins et les comestibles.

Le chiffre des affaires traitées par les Français est de vingt-cinq millions de dollars environ.

Les Français ont fondé une Société de bienfaisance avec Société de secours mutuels et Caisse d'épargne. Ils ont en outre un hôpital et un cimetière français entretenus par eux. En plus de cela il existe un Cercle français, une Société philharmonique française et une Société hippique française.

Ce sont là, je crois, les indices d'une saine population française et un violent démenti donné aux fâcheux qui vont répétant sur les toits que partout où il y a deux français, il y en a un de trop.

J'arrive maintenant à un fait bien per-

sonnel, celui de mon expulsion *manu militari* par le gouvernement mexicain.

J'ai rarement eu occasion de faire connaître les détails de cet intéressant événement qui a fourni longtemps à mes adversaires politiques un thème facile pour une foule d'attaques, mais je profite de l'occasion qui se présente ici pour moi de donner, pièces à l'appui, la vérité et toute la vérité sur ce curieux incident.

A la suite d'un inique décret dont on comprendra la teneur par ce qui suit et qui a été révoqué plus tard par le président P. Diaz, j'écrivis le 18 juin 1884 dans le *Trait d'Union* dont j'étais rédacteur en chef les quelques lignes suivantes :

" Après avoir inutilement torturé les commerçants, après avoir renouvelé les pratiques inquisitoriales les plus pénibles, après avoir obligé nombre de commerçants

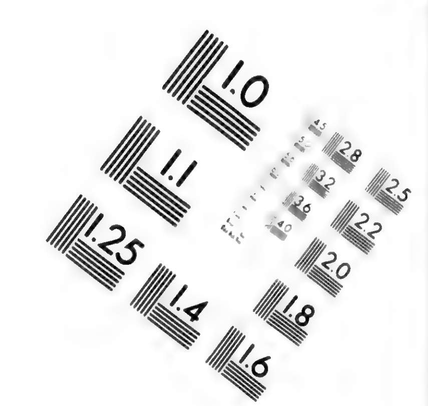
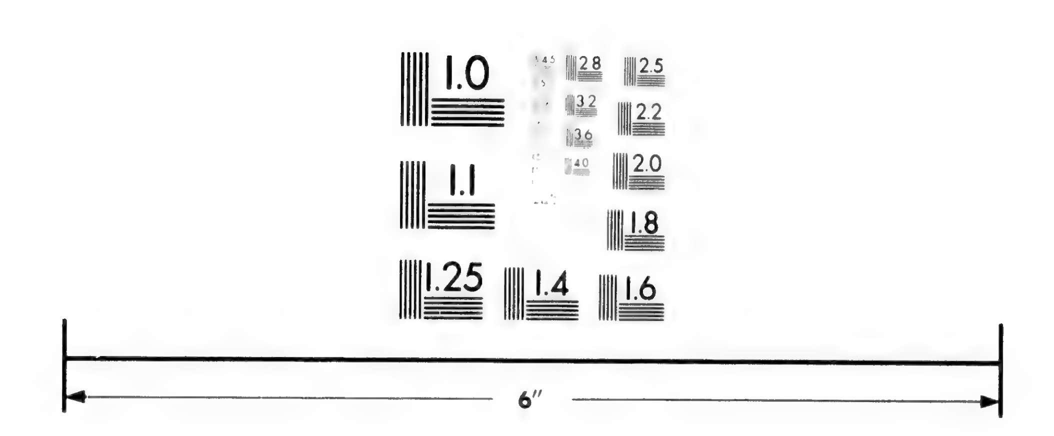
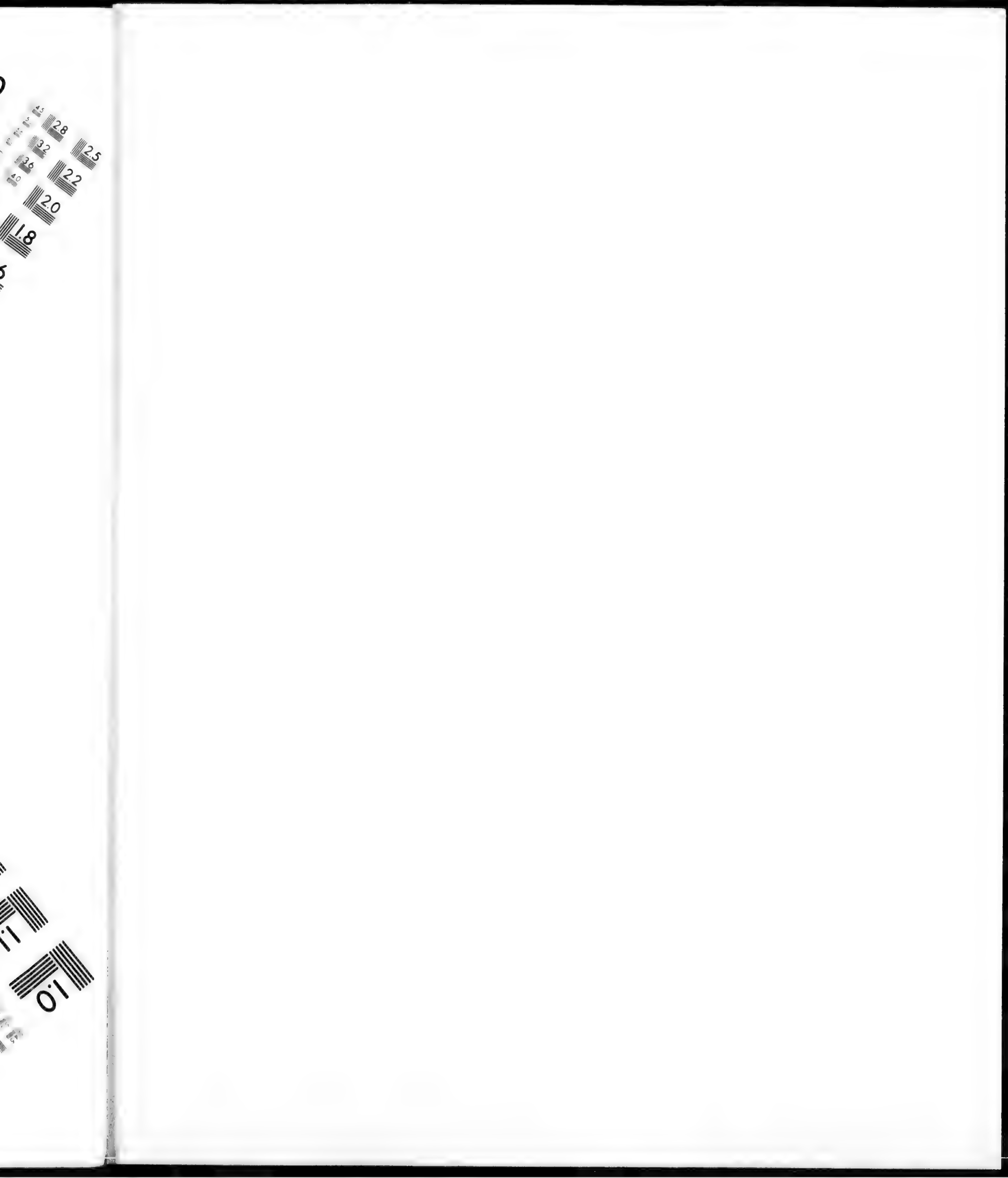


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





à liquider leurs maisons ou à restreindre leurs affaires, M. Pena dont le nom sera inscrit un jour au pilori de l'histoire a mis le comble à toute ses inventions financières en frappant du même coup les draps, les étoffes, les tissus, les meubles, jusqu'aux *polizones*."

"Tout le monde sait qu'à Mexico cette branche de commerce dite de la *ropa* est presque uniquement entre les mains de nos compatriotes, c'est donc eux que le décret a visés et c'est eux qu'il atteint spécialement. Au lendemain même du jour où des Français se sont réunis pour venir en aide au Mexique, pour l'aider à sortir du gâchis financier où il végète depuis deux ans, au lendemain même de ce jour, une loi vient de frapper à mort tout le commerce français de ce pays; c'est ainsi qu'au lieu de nous créer des débouchés, cet argent que

nous prêtons bénévolement au gouvernement mexicain ne nous vaut pas même de lui, une fois qu'il a l'argent en poche, la simple reconnaissance de l'estomac."

Il est bon de dire ici qu'une maison de banque française venait de faire l'émission d'un emprunt mexicain de $20,000,000 sur lequel elle avait versé déjà $3,000,000.

Le *Journal Officiel* parut, indigné, le lendemain et m'accusa personnellement de provocation ; d'ailleurs tous les articles paraissaient sous ma signature.

Un autre journal extra-officiel, la *Prensa*, m'ayant attaqué à son tour, je lui répondis dans les termes suivants :

" La *Prensa* nous a dédié hier quelques mots dont le manque d'apropos et la violence méritent une réponse.

" La *Prensa* dit que, sous prétexte de

défendre le commerce français, nous avons insulté le Mexique.

" Nous mettons la *Prensa* au défi de trouver, dans aucun de nos articles, un mot qui puisse être une insulte.

" Nous aimons trop la République Mexicaine pour avoir eu un instant l'idée de dire un mot de nature à froisser en rien le juste orgueil mexicain ; nous avons pu blâmer le gouvernement, nous avons pu censurer ses actes, nous avons pu, dans notre juste indignation, nous élever violemment contre un ministre des finances qui a proposé des décrets du genre de ceux du timbre, mais jamais, au grand jamais, nous n'avons écrit une ligne qui puisse être interprétée contre la Nation Mexicaine.

" On a dit que les peuples avaient les gouvernements qu'ils méritaient ; pour nous, nous croyons que le Mexique est actuelle-

ment en train de faire mentir ces paroles et de prouver une fois de plus que toutes les règles ont des exceptions.

" Quant à croire que les Français ne sont pas avec nous, la *Prensa* se trompe. Les Français, comme elle le dit elle-même, ne sont pas assez aveugles pour défigurer les faits et ils savent à qui profitent toutes ces mesures financières, dont le Mexique supporte le poids sans en récolter les fruits.

" A notre tour nous dirons à la *Prensa* : nos amis les Mexicains ne seront pas assez aveugles pour écouter vos provocations, ils savent où est le droit, ils savent où est la justice et dans leur loyauté c'est toujours pour les victimes que seront leurs sympathies et non pour les exécuteurs."

L'affaire commençait à se gâter et je voulus faire cesser le débat. A cet effet

j'écrivis sous le titre : " La situation économique" un article final que voici :

" Discuter cette loi serait inutile, tout a été dit, tout a été écrit, tout a été tenté, tout a été proposé pour en empêcher l'application. Dans la tenace obstination du gouvernement à maintenir des lois aussi malfaisantes, il n'y a pas seulement une erreur, il y a le parti pris de ruiner un commerce étranger qui fait la richesse du pays. Ce sont pourtant les commerçants étrangers, ce sont les voyageurs étrangers qui, depuis cinquante ans, alimentent la douane de Veracruz, et par suite le Mexique, qui trouve là plus des deux tiers de ses revenns.

" Quelle confiance pouvons-nous avoir dans le gouvernement. Chacun sait et voit les faits qui se passent chaque jour ; personne n'ignore que le gouvernement qui, depuis trois semaines, reçoit chaque jour

$18,000 à compte de l'emprunt, n'a encore rien pu payer, que les malheureux employés touchent des huitièmes de quinzaine pendant que les piastres vont s'accumuler dans des caisses secrètes déjà trop bien garnies.

"Devant une telle conduite, aggravée encore par d'indignes vexations, les nations civilisées pourront juger."

Je restais toutefois, il me semble dans le limites d'une politesse assez courtoise et n'avais aucune raison pour rien soupçonner, lorsque, le samedi, 21 juin, un individu passa dans la journée à la rédaction du *Trait d'Union* et demanda avec beaucoup d'insistance à me parler ; il avait, disait-il, des papiers et des documents à me remettre, et, comme il partait le soir même, désirait absolument me voir personnellement.

J'étais alors absent du bureau, et mes

collègues de la rédaction le prièrent de repasser.

Il revint deux fois dans la journée sans me trouver et finalement donna l'adresse d'un hôtel où je devais le rencontrer. A mon retour j'envoyai un mot à ce visiteur empressé, lui fixant rendez-vous pour le soir à 7 heures au café Mesner.

A 7 heures, j'étais au café, avec quelques amis, lorsqu'un homme de mauvaise mine entra et se dirigeant droit sur moi me demanda si j'étais bien M. Sauvalle. Je lui répondis affirmativement et sur ce, il m'emmena à l'écart dans un coin du café où nous nous assîmes.

Il prit aussitôt un air mystérieux et m'annonça que, bien qu'il ne fût pas connu de moi, il était un de mes bons amis et venait me rendre un service très précieux Sans m'arrêter à l'étrangeté d'une aussi subite

amitié, je le laissai parler, il me déclara savoir d'une façon certaine que le gouvernement mexicain voulait me faire arrêter, et me donna le bon conseil de fuir en toute hâte. Pendant cette conversation, j'avais remarqué à la fenêtre du café deux individus qui ne nous perdaient pas de vue une minute.

A ce moment, un de ces individus entra et vint s'asseoir à côté de moi, quelques minutes après, le second entrait, et, venait droit à moi, me demander mon nom. Je déclinai mes noms et qualités, après quoi il me donna l'ordre de le suivre, et m'exhiba sa carte d'agent de la sûreté. La résistance dans ces conditions était impossible et je dus me résigner à l'accompagner. Ses deux acolytes sortirent derrière moi, et c'est à peine si les

personnes présentes purent soupçonner la scène qui venait de se passer.

Une voiture attendait devant la porte ; j'y montai et les agents me conduisirent à la *Diputacion* qui est le poste central de police. Je fus alors amené devant l'inspecteur général de police, M. Lagarde qui me dit simplement qu'il avait un ordre particulier du président de la République de m'arrêter et de me mettre à la disposition du ministre de la guerre.

On me fit monter dans une autre voiture et l'on me conduisit à la Caserne des Sapeurs, où je fus emfermé au corps de garde avec force sentinelles et livré à mes tristes réflexions. J'avouerai sans peine qu'à ce moment elles n'étaient pas toutes couleur de rose et que, certainement, j'avais une peur terrible d'être fusillé *illico ;* avec

gens de la trempe du général Gonzalez on pouvait s'attendre à tout.

Il n'en fut rien heureusement, et vers les dix heures du soir, M. Lagarde, accompagné d'un colonel de l'état major du président, venait de nouveau me chercher pour me conduire à la Gendarmerie de l'armée où je passai la nuit.

Le dimanche, 22 juin, à quatre heures du matin, une escorte spéciale de sapeurs venait me prendre et j'étais mis dans le train de Veracruz avec une garde de vingt hommes et deux officiers. J'avais une sentinelle de chaque côté de mon siège, toutes les fenêtres du wagon étaient fermées et il m'était défendu de communiquer avec âme qui vive.

Raconter les atroces tortures de ce voyage qui a duré jusqu'à huit heures du soir serait vraiment trop long. La chaleur, l'odeur

exhalée par la maréchaussée mexicaine répugnerait à la plume la plus naturaliste. Enfin, une partie de ce supplice cessa en arrivant à Veracruz où je fus conduit au Quartier du 18e d'infanterie.

Après une nuit passée sur la paille humide des cachots, le lundi matin, à huit heures, le major de la place de Veracruz, M. le colonel Camacho, un charmant homme, soit dit entre parenthèses, vint me chercher pour m'emmener au fort de San Juan de Uloa où je passai la journée; le soir il vint encore me chercher pour me conduire en rade à bord du bateau de guerre mexicain *Libertad* qui, par une singulière ironie, devait être ma prison définitive jusqu'à mon départ.

Enfin, le vendredi 27, la chaloupe de la Place de Veracruz venait me prendre et me déposait à bord du *City of Washington* sur

lequel je quittai le Mexique, en lui disant un adieu passablement mêlé d'amertume.

Nous ferons de même, mais pour dire adieu à Mexico, nous nous dirigerons maintenant vers la frontière Nord et ce trajet formera la dernière partie de ce voyage à toute vapeur.

III

DE MEXICO A LA FRONTIÈRE AMÉRICAINE

Pour partir de Mexico et se diriger vers la frontière américaine il y a maintenant deux lignes de chemins de fer : l'une, le *Central*, sortant du Mexique par El Paso, l'autre le *National*, sortant par Laredo.

C'est la première qui est de beaucoup la plus ancienne et la plus intéressante, c'est celle que nous prendrons pour sortir de la République Mexicaine. Cette ligne, construite par des Américains, a été inaugurée

au mois d'avril 1883 dans des circonstances assez bizarres pour être racontées.

Afin de faire un certain éclat au sujet de cette inauguration, la compagnie avait invité de nombreux excursionnistes à prendre place dans des wagons luxueux. On peut dire que ces malheureux touristes ont lavé la ligne nouvelle de leur sang. Les magnifiques *palace-cars*, avec restaurant somptueux, bourré de champagne, de truffes et de toasts internationaux, ont été violemment couchés sur le flanc et les inaugurateurs trop pressés ont pour tout festin mordu la poussière !... Ce premier accident a été suivi de plusieurs autres.

Une autre fois, les Indiens enlevèrent les éclisses et les boulons reliant les rails jetés sur un pont. Ils attachèrent ensuite des cordes à ces rails et attendirent sur leurs chevaux l'arrivée du train. Dès que celui-ci

fut en vue du pont, ils enroulèrent le bout des cordes autour du pommeau de leurs selles et partirent au triple galop, en retournant la tête pour jouir du spectacle inédit d'un train express roulant dans une rivière. Cela devenait un vrai sport que de faire dérailler ces excursionnistes entêtés.

Le gouvernement mexicain autorisa les agents de la Compagnie américaine à faire pendre ou fusiller, sans aucune forme de procès, tout dérailleur pris sur le fait. Quoique le "flagrant délit" ne fût pas d'une constatation facile, la Compagnie s'empressa de profiter de l'occasion pour faire un exemple, et elle fit fusiller dix-huit individus de mauvaise mine.

Quelques jours après, on pendit quatre gaillards, haut et court, dans l'espoir que leurs corps, se balançant dans le vide à

proximité de la voie, serviraient d'épouvantails aux amateurs de déraillements.

Enfin le gouvernement a remis l'ordre en insérant à l'officiel la motion suivante :

" Par décision du ministre de la guerre, les trains du Chemins de fer Central seront pourvus d'une escorte de cinquante hommes à partir du premier juin prochain."

Cinquante soldats dans chaque train ! Si les excursionnistes ne sont pas rassurés, c'est qu'ils ont un fichu caractère !

Enfin, maintenant, tout commence à s'arranger et la ligne est aussi sûre qu'aucune autre, au Mexique.

En partant de Mexico, le train longe d'immenses plaines sablonneuses et monotones, peu ou point cultivées et où la seule plante productive est le maguey, la vigne du pays.

Le maguey est appelé la vigne du pays

parce que l'on en extrait la boisson habituelle des mexicains le *pulque*.

Le pulque est une boisson fermentée, blanchâtre très alcoolique et au goût de laquelle les palais européens sont absolument rebelles.

On retire le pulque du maguey qui est un énorme cactus, en faisant une incision au cœur de ce dernier.

Le suc de la plante jaillit en abondance, est recueilli dans des outres, mis à fermenter et ensuite envoyé à Mexico où il fait les délices de la population.

Le premier site intéressant que l'on aperçoit est le *Tajo de Nochistongo*, considéré comme un des plus dangereux passages de la ligne.

Qu'on se figure un immense ravin à pic, profond de 800 pieds et large de 50, tout formé de sable.

Sur le sommet de l'un des côtés, le chemin de fer, circule sur une voie taillée dans le vif et dominant tout le précipice.

Le sable est quelquefois çreusé en dessous de la voie par le lavage des torrents et en certains endroits la ligne semble presque suspendue dans le vide.

Le spectacle est vraiment effrayant.

En approchant de Querétaro, la première grande ville que l'on rencontre, le spectacle change et devient moins sauvage. A quatre milles environ de la ville, se trouve la vallée fertile de la Canada, qui est toute entourée de montagnes et forme un véritable Eden ; les sources thermales, les bois d'orangers et de citronniers, les jardins de toute sorte qui occupent toute la vallée, en font un séjour délicieux ; c'est du reste la villégiature à la mode parmi les habitants de Querétaro.

On arrive ensuite après quelques minutes de trajet à Querétaro, la ville où s'est dénouée la sinistre tragédie de l'Empire Mexicain.

Quérétaro est remarquable surtout par sa propreté, par sa situation élevée, sur le haut d'une montagne et par le nombre incalculable d'églises, de couvents et de chapelles que l'on voit dans tous les coins de la ville. Un de ces édifices en particulier, nommé Las Claustras, est converti actuellement en maison d'habitation et mérite d'être visité. La cour intérieure est entourée de cariatides grotesques dans des positions bizarres et dont les contorsions fantastiques semblent menacer les personnes qui se hasardent auprès d'elles. Il est impossible d'imaginer quelle fut l'intention du sculpteur qui a exécuté dans un séjour religieux ces statues purement diaboliques.

Le Cerro de las Campanas ou furent fusillés Maximilien, Mejia et Miramon, est l'une des excursions favorites des visiteurs. On y voit maintenant un monument composé de trois colonnes en pierre rose du pays et entouré d'une grille en fer.

Ces trois colonnes sont semblables et placées à l'endroit même qu'occupaient les trois victimes.

L'Etat de Quérétaro a élevé ce monument, non à la mémoire des malheureux qui ont été fusillés, mais pour perpétuer le souvenir de la résistance de la République Mexicaine aux tentatives monarchiques.

Quérétaro est approvisionnée d'eau par un aqueduc qui suit la même vallée que le chemin de fer Central. Cet aqueduc, œuvre des Espagnols, est un splendide monument et un merveilleux échantillon des travaux qu'ont accomplis les vice-rois du Mexique ;

sa solidité, sa masse et sa simplicité lui donnent un cachet vraiment imposant.

Si l'on quitte Querétaro pour continuer au Nord, on passe successivement à Celaya, renommée pour ses confitures et située au croisement de la ligne du Central et de la ligne du chemin de fer National, la seconde ligne internationale qui va à la frontière américaine par Laredo ; à Salamança, renommée par ses porcs, sans rivaux ; à Irapuato, la patrie des fraises : on en trouve là toute l'année et les touristes y font leur provision avant de rentrer aux Etats-Unis.

Enfin on se trouve à Silao, l'un des points importants de la ligne. Silao est nommée aussi Victoria à cause d'une bataille livrée en cet endroit pendant la Révolution et dans laquelle les forces du parti conservateur ont été mises en déroute.

Silao est le point de jonction de l'embranchement de Guanajuato et c'est à cette situation surtout qu'est dû son accroissement et sa prospérité. Merveilleusement située au pied de la montagne, la ville est entourée de toute part d'une végétation luxuriante, qui s'étale par teintes échelonnées tout le long du versant.

Au milieu de ces montagnes et à une heure de chemin environ, on rencontre une multitude de sources sulfureuses qui ont été utilisées pour un établissement de bains. Ces sources ont acquis dans le pays une certaine réputation d'efficacité, mais jusqu'à présent elles sont peu connues ; il est à espérer que les touristes qui les visitent chaque jour feront apprécier promptement à l'étranger et au Mexique cette charmante station balnéaire.

Etant donnée la grande salubrité de Silao,

salubrité qui fait absolument défaut à Guanajuato, les riches mineurs et commerçants de cette dernière ville viennent successivement s'établir à Silao, qui prend chaque jour plus d'importance, dont les terrains augmentent de valeur et qui devient un faubourg de la capitale de l'Etat.

On peut se rendre en chemin de fer, par un embranchement local, à Guanajuato; après quarante minutes de route environ, le train arrive dans une espèce de gorge où se trouve située la ville de Marfil.

Les difficultés que les ingénieurs ont rencontrées dans la portion de ligne comprise entre Marfil et Guanajuato étaient si grandes, qu'ils ont renoncé à les surmonter et que la route s'achève dans des wagons à traction animale jusqu'à Guanajuato.

Les courbes sont tellement brusques qu'à chaque instant il semble que le wagon va

sortir des rails et se précipiter dans la rivière qui coule dans le bas. Cette rivière est d'ailleurs à peu près à sec et, sauf dans la saison des pluies, elle suffit à peine à alimenter les réservoirs des innombrables usines qui couvrent la route de Marfil à Guanajuato. De toute part on aperçoit les mineurs travaillant à extraire l'argent ; les dimensions de ces établissements et les constructions massives qui les composent donnent tout de suite l'idée des sommes énormes et des capitaux qu'ils représentent.

Il règne à Guanajuato une grande activité commerciale. Tous les objets de consommation ordinaire se vendent avec une grande rapidité, et il est certain que cette place est appelée à un brillant avenir commercial.

En général, on peut dire que Guanajuato est la ville minière par excellence, les énor-

mes quantités d'argent que l'on en a déjà extraites et la perspective brillante qu'assurent les progrès modernes, en font un des centres les plus riches et les plus actifs du Mexique.

Lorsque l'on rejoint la ligne principale du chemin de fer Central, la vallée qui se présente à la sortie de la montagne est admirablement belle et merveilleusement fertile, aussi tous les voyageurs s'accordent-ils à dire que l'embranchement de Guanajuato est une une des plus pittoresques parties du voyage.

De Silao, la ligne gagne au travers d'une contrée peu intéressante la ville de Leon, un des grands centres mexicains.

La station est à une certaine distance de la ville et un tramway y conduit rapidement, en passant par le bourg de San Miguelito, dont les habitants ne jouissent pas

d'une réputation d'honnêteté bien irréprochable et qu'il est prudent de ne pas traverser seul et sans un bon revolver.

Lorsqu'on arrive sur l'inévitable place centrale, Léon présente de suite l'aspect d'une ville pauvre, non pas que les édifices publics fassent défaut dans tous les coins, non pas que les passants bien vêtus et d'apparence aisée manquent dans les rues, mais à cause de la foule innombrable de purs indiens qui encombrent tous les endroits publics. Sur une population de près de 100,000 habitants, le nombre des indiens est incalculable ; ils courent les rues à pied, remplissant de vermines et infectant de puanteur les visiteurs, qui se voient obligés de leur céder le pas sur les trottoirs et de marcher dans le milieu de la rue, le nez en l'air, pour tâcher de humer un peu d'air pur.

La place principale est bien construite et

entourée d'édifices élégants, parmi lesquels il est juste de signaler le palais municipal qui est vraiment remarquable. La cathédrale de Léon est une des plus belles du Mexique. Il y a également dans cette ville un magnifique théâtre, fort spacieux et très bien aménagé.

Le commerce est malheureusement peu actif et le chemin de fer Central y a jusqu'à présent fait peu d'affaires.

La principale industrie est la fabrication des rebozos et des articles de sellerie.

Comme c'est là une industrie nationale, à peu près la seule du Mexique ; je me permettrai de m'y arrêter un peu.

La ville de Léon fournit aux Etats de la frontière toutes ou à peu près toutes les selles que l'on y emploie, depuis la selle la plus commune qui sert aux *vaqueros*, jusqu'à la selle bordée et plaquée d'argent, sur

laquelle le jeune propriétaire déploie son adresse à l'Alameda ou aux courses de taureaux.

La première de ces selles consiste en un simple arçon avec les courroies nécessaires pour la maintenir sur le dos du cheval, tandis que la seconde est magnifiquement ornée et arrive à coûter de 200 à 500 piastres. Pour ces dernières, le pommeau est recouvert de plaques d'argent repoussé, les étrivières et le tapis de selle sont bordés de galons d'or et d'argent, et la selle est ajustée avec des clous du même métal.

Dans un grand nombre de selles les panneaux en cuir sont admirablement décorés, et il est curieux de voir comment l'ouvrier s'y prend pour graver ainsi sur le cuir les desseins les plus compliqués comme des fleurs, des paysages, etc.

L'ouvrier prend le morceau de cuir, le

mouille bien et l'étend sur une pierre dure qui lui sert de table ; il dessine ensuite *grosso modo* les contours des fleurs, des feuilles, les branchages qu'il veut représenter et immédiatement en exécute les détails avec des poinçons émoussés.

Prenant dans la main gauche un poinçon et dans la main droite un morceau de bois dur, il repasse rapidement les lignes du dessin en frappant légèrement avec son morceau de bois et ensuite il gradue la force des coups suivant qu'il veut accentuer plus ou moins les lignes ; en inclinant un peu de côté son poinçon, il dessine des contours biseautés qui donnent les ombres du dessin avec une remarquable exactitude.

Peu à peu on voit se dessiner sur le cuir une fleur ou un paysage qu'on croirait tracés avec un crayon sur le papier.

Un autre commerce très productif consiste

dans la vente de vêtements qui ont l'air d'être faits en peau de chamois, mais qui sont faits avec de la peau de chèvre.

Ce genre de vêtements est très bon pour porter dans la campagne, à cause du long usage qu'ils peuvent fournir, et un grand nombre d'étrangers l'adoptent très vite pour leur costume habituel.

Les chaparreras, espèces de guêtres énormes, composées de jambières en cuir souple, réunies par une courroie devant et une derrière, constituent encore un des articles fort employés par les mexicains qui s'en servent pour protéger les jambes du cavalier contre les broussailles et ses vêtements contre le frottement des parties saillantes de la selle.

Tous ces objets en cuir sont vendus le dimanche au marché.

Les mors sont fabriqués à Léon avec du

fer de Comanja; la bride est en crin de cheval pour les brides communes, et en laine pour les autres.

Les étriers, les éperons et les innombrables boucles qui font partie du harnachement sont fabriqués là et l'on peut dire que sauf la chemise et les chaussettes les cavaliers mexicains ne portent rien qui vienne de l'étranger.

Les prix de tous ces objets sont excessivement bas par suite du bon marché de la main d'œuvre. Le salaire des employés qui les exécutent ne dépasse pas 25 sous par jour.

En dehors de cela, il y a beaucoup d'étrangers établis à Léon qui est d'une certaine importance comme centre agricole, et il est probable que l'introduction des machines agricole perfectionnées y produira d'excellents résultats, d'autant plus que

l'étendue des terres cultivables est très grande et se prolonge jusqu'à Quérétaro, à 150 milles.

Plus au nord de Léon, se trouvent de riches et belles vallées, fertiles et bien cultivées, qui reposent l'œil des sables que l'on a rencontrés jusqu'alors.

On arrive ainsi à une petite ville nommée San-Juan de las Lagos, dans laquelle ont lieu tous les ans des foires immenses qui, pour cette partie du Mexique, remplissent le même but que les grandes foires de Nijni Novogorod en Russie.

Marchands, rancheros, joueurs, élégants et mendiants se donnent rendez-vous à cette fête où le commerce et les plaisirs sont mélangés agréablement, et dont le coup d'œil est fort pittoresque.

Mais aujourd'hui les relations entre les centres principaux sont beaucoup plus fré-

quentes, les communications sont beaucoup plus faciles et ces grandes réunions tendront certainement à disparaître ou à diminuer de beaucoup d'importance.

Lagos, située dans l'Etat de Jalisco est une petite ville très intéressante ; son église paroissiale est une des plus belles du pays, elle est de pur style roman, parfaitement conservée et entourée d'une magnifique grille en fer ouvragé construite au moyen des dons de milliers d'indigènes qui chaque jour visitent l'église.

L'intérieur en est également digne d'examen, il est orné avec beaucoup de goût et d'élégance et n'est pas surchargé de bibelots et d'ex-votos fantastiques comme le sont généralement les églises mexicaines.

Lagos est une ville assez manufacturière. Malgré cela la ville est peu active et après que le touriste à fait une sieste dans le

jardin public, sous les orangers et les citronniers et qu'il s'est arrêté sur le pont pour voir la rivière se perdre dans le lointain, il ne lui reste plus qu'à plier bagage et à continuer sa route.

Au nord de Lagos commence une immense plaine stérile présentant peu d'attrait. Pas un seul arbre au milieu de ces solitudes, pas une seule plante, pas un brin d'herbe.

Seul, le cierge de Pâques rompt la monotonie de ce lugubre paysage.

Le cierge de Pâques, ou grand cierge, est le cactus des solitudes mexicaines ; plante étrange et colossale, ainsi nommée probablement par des naïfs matelots, en souvenir de ces cierges gigantesques qui, le jour de Pâques, brûlent comme des phares dans la chapelle des rivages bretons.

C'est un colosse qui s'élève droit et nu

comme le mât d'un navire, à une hauteur de cinquante ou soixante pieds. Arrivé près de la cime, ce cactus émet horizontalement d'énormes tiges, égales et régulières qui, se relevant tout à coup à angle droit, remontent parallèlement au tronc vertical.

De la base au sommet, ce chandelier colosse est tout hérissé d'épines terribles. Nul animal n'approche de cette plante aussi inhospitalière qu'étrange, et, à sa vue, les vautours et les corbeaux du désert s'enfuient à tire d'aile.

Seul, au milieu des cavernes muettes et des rocs bouleversés, ce cierge sinistre, sans flamme, sans éclat, sans espoir, a l'air d'avoir été posé là par la main de la Mort sur quelque nécropole oubliée. Il semble, inébranlable et gigantesque, se dresser sur des ruines invisibles, sur quelque cité en-

gloutie dans les sables, dont jadis il éclaira peut être la grandeur et la civilisation.

Mort et desséché, ce géant superbe résiste encore à la furie des vents et présente aux regards stupéfaits du voyageur l'énorme silhouette de son cadavre toujours debout.

Le grand cierge du désert s'est éteint.

Pour qu'il tombe, il faut l'abattre, le saper, comme pour détacher les vampires des branches où pourrissent leurs cadavres, on est obligé de couper leurs griffes.

Quand la vie s'est retirée de cette plante mystérieuse, une nuée d'insectes envahit son corps, pénètre dans ses crevasses, se loge dans ses rides. Ce fut un épouvantail, c'est un abri. Le géant hautain et farouche armé de dards, que l'on fuyait, devient un perchoir pour les oiseaux, une cité pour les fourmis, une ruche pour les abeilles.

Et la nuit, des essaims d'éblouissantes

lucioles, flammes vivantes et pressées, viennent décrire des cercles lumineux autour du Cierge de Pâques qui paraît alors lancer des milliers d'étincelles, comme s'il voulait éclairer une résurrection.

La première étape dans cette plaine immense est Encarnacion petite ville sans importance qui servait autrefois de point d'arrêt aux diligences allant de Zacatecas à Lagos.

Au nord d'Encarnacion, à cinquante milles d'Aguascalientes, se trouve le pont d'Encarnacion dont l'achèvement a été l'objet de très grandes difficultés. La construction est maintenant assez solide et la majesté naturelle de la brèche, jointe à la hardiesse des travaux, forme un spectacle réellement grandiose.

Vers l'est, se trouve un immense réservoir naturel qui a été utilisé, par la suite

pour fournir l'eau à la petite ville d'Encarnacion située en bas de la rivière.

La ligne atteint ensuite Aguascalientes *Eaux-Chaudes,* qui est un des plus agréables séjour du Mexique.

Un des charmes principaux de cette ville est la douceur du climat et surtout sa régularité. Jamais on n'y éprouve ces brusques changements pernicieux à la santé: toujours un soleil brillant et uniforme pendant le jour et des nuits tranquilles et tièdes qui font de l'existence un vrai plaisir. Il paraît impossible que l'on puisse mourir à Aguascalientes.

Pour le chemin de fer, Aguascalientes est un point de haute importance, surtout comme centre d'une riche région agricole.

Les eaux thermales qui y abondent et le charme de son climat y attirent en foule les étrangers.

L'embranchement qui va à Tampico aboutira auprès de cette ville et les ateliers du chemin de fer Central qui y ont été établis amèneront certainement dans la classe ouvrière un bien être dont profitera le commerce.

La propreté et l'élégance de la ville la rendent digne de cet avenir. Les églises y sont fort belles et les édifices publiques y sont remarquables. Plusieurs places et promenades égayent la vue et reposent le voyageur de la constante admiration des merveilles architecturales.

La Plaza Mayor en particulier, est digne par ses dimensions et ses dispositions d'attirer l'attention. Au centre, s'élève une magnifique colonne élevée en commémoration des pages glorieuses de l'histoire de la République et de l'Etat ; à la base plusieurs fontaines donnent une agréable fraîcheur

tout autour, des corbeilles de fleurs et des bouquets d'arbres complètent le coup d'œil.

Les quatre façades de la place sont occupées par l'église paroissiale, le palais municipal, les bureaux du gouvernement et plusieurs belles maisons particulières, entre autres, l'Hôtel de la Plaza, fondé il y a quelque temps par un entrepreneur californien qui y a réuni toutes les conditions de confort qui ajoutent un charme nouveau au séjour dans cette ville.

Il faut également citer le jardin de San Marcos dont les arbres et les fleurs magnifiques ont un cachet particulier et qui est le lieu de promenade favori de tous les visiteurs.

Les sources thermales sont divisées entre deux établissements, les Grands Bains et les Petits Bains, auquel on peut se rendre par deux lignes distinctes de tramways.

L'établissement des Grands Bains est très primitif.

Les piscines sont en pierre et construites directement sur le sable, audessus duquel bouillonne continuellement l'eau à une température qui varie de 90 et 150o Fahrenheit.

Ces bains sont très spacieux et d'une remarquable propreté ; l'eau contient un peu de soufre et de fer et on la dit efficace contre les rhumatismes et les affections scrofuleuses.

Un conduit souterrain amène l'eau d'une autre source aux Petits Bains qui sont mieux installés que les précédents. Un élégant établissement avec un beau jardin a été construit tout autour et les rend beaucoup plus commodes pour les étrangers.

Telles sont les principales curiosités d'Aguascalientes.

En remontant vers le nord, le pays

est fertile et bien cultivé ; c'est au milieu de champs magnifiques que l'on arrive à Zacatecas, le vrai paradis du Mexique, la ville à la mode et la plus riche de toute la République.

Zacatecas est en ce moment une des villes les plus prospères du Mexique. Des capitalistes de toutes nations s'y sont donné rendez-vous et ont apporté à l'indolence naturelle de la race hispano-américaine le contingent de l'activité et de la dureté au travail des races anglo-saxonnes. Le commerce et l'industrie commencent déjà à ressentir le bon effet de cette entente des deux forces et, le Mexique, aussi bien que ceux qui y apportent leurs capitaux commencent à en recueillir les fruits.

En arrivant à Zacatecas, l'observateur s'aperçoit vite qu'il est dans un vieux centre mexicain, foncièrement natio-

nal et beaucoup plus caractérisé que nulle part ailleurs. Indépendamment de la différence d'idiome, il est entouré de toute part des traits caractéristiques de ce changement. Les habitations mauresques, les anciens couvents, les édifices ecclésiastiques d'une architecture tourmentée et élégante, d'un style particulier aux races latines, indiquent une existence et une tournure d'esprit absolument différentes.

L'Hôtel Zacatecano en particulier, où descendent presque tous les touristes américains et qui est un ancien couvent, produit un sigulier effet sur le voyageur.

En arrivant dans l'immense cour de l'hôtel, le calme qui règne partout fait oublier complètement le XIXe siècle et ses chemins de fer ; il semble que bientôt une longue file de moines va traverser la cour pour se rendre à la chapelle et poursuivre de ses

malédictions le profane qui a osé dépasser le seuil de la maison de Dieu.

A part ces réflexions qui rappellent beaucoup plus la *Favorite* et *Robert le Diable,* que la vieille Inquisition, le voyageur n'a plus rien à craindre au Mexique de l'intolérance religieuse des races espagnoles.

Ces pensées, qui inquiètent le voyageur en arrivant à Zacatecas sont promptement dissipées à la vue des magnifiques travaux modernes de mines dont l'activité contraste singulièrement avec le calme qui règne dans le centre.

En continuant la route, on passe à Fresnillo.

Fresnillo, un des points principaux du chemin de fer Central, était autrefois un centre minier d'une merveilleuse richesse, d'où sont sorties des quantités énormes d'argent, mais où les travaux ont dû être

interrompus faute de machines d'une force suffisante et faute de moyens de transport. Aujourd'hui, le chemin de fer permettra d'amener à meilleur marché des pompes et des outils perfectionnés, et on peut prédire sans doute que Fresnillo sera bientôt appelé à revoir ses anciens jours de splendeur.

De Fresnillo, nous atteignons Villa Lerdo, ville sans importance, puis Chihuahua, capitale de l'Etat du même nom.

Chihuahua est, à proprement parler, la première ville d'une certaine importance, qu'atteint le chemin de fer en venant des Etats-Unis. Le peu de temps depuis lequel elle est reliée aux Etats ne lui a pas encore permis de prendre tout le développement que l'on est en droit d'espérer mais déjà ses mines et entre autre celles de Santa Eulalia

font prévoir les progrès auxquels elle peut prétendre.

En partant de Chihuahua, une ligne de montagnes immenses, derniers contreforts de la Sara Madre repose la vue et l'arrête sur un arrière-plan vraiment grandiose.

Peu à peu cette belle vue fait place à un paysage plus triste.

Un sable fin d'une blancheur éclatante fatigue l'œil en réflétant les rayons d'un soleil ardent, seuls quelques cactus interrompent la monotonie de ce paysage que le train traverse à toute vitesse en soulevant des tourbillons de poussière.

C'est ainsi que le voyageur arrive à Paso del Norte.

Paso del Norte est la ville mexicaine sur le Rio Bravo et en face est El Paso la ville américaine.

Les deux villes sont reliées l'une à l'autre

par un immense pont international qui assure les communications et laisse passer les trains des Etats-Unis.

La population d'El Paso s'est élevée en trois années de 500 à 5,000 âmes.

Le désordre, le crime, le jeu qui y régnaient en maîtres en ont été promptement expulsés et depuis, la ville s'est rapidement développée. Des rues et des maisons ont été construites, l'eau est distribuée maintenant à haute pression dans toute la ville, les rues sont éclairées à la lumière électrique.

Un tramway qui unit aujourd'hui El Paso et Paso del Norte a donné l'année dernière 30% de dividende.

Enfin, chaque jour, d'immenses magasins s'établissent pour le trafic avec le Mexique et la ville d'El Paso est destinée à un avenir des plus florissants.

Paso del Norte a profité également des

causes qui ont favorisé le développement d'El Paso.

Cette ville est situé au centre d'une région riche, fertile et particulièrement apte à la culture de la vigne ; elle produit actuellement une grande quantité de vin dont il serait facile d'améliorer la qualité.

Paso del Norte est en outre parfaitement situé pour l'établissement des industries qu'il est plus avantageux d'établir au Mexique même, comme celle des conserves en boîtes. On pourrait facilement y fabriquer des conserves de bœufs du Chihuahua ou de fruits Mexicains.

Voici la frontière, voici la douane américaine et il ne reste plus qu'à résumer brièvement ce que nous avons vu dans cette longue route et les conclusions que l'on peut en tirer maintenant que l'on parle

plus que jamais de relations commerciales entre le Mexique et le Canada.

Il n'y a pas longtemps encore, on représentait le Mexique comme un pays sauvage, barbare, et toujours en révolution, il est temps d'en finir avec ces billevesées.

Les idées et les choses ont bien changé pendant ces derniers temps. Les hommes marquants n'ont pas cessé, sans doute, d'être ambitieux ; mais cette ambition semble se borner désormais à être utiles à leur pays et à lui faciliter le développement de ses richesses et de ses ressources. L'expérience du passé a été profitable à tous ; les auteurs de *pronunciamientos* ne trouvent plus aussi facilement des dupes qui se sacrifient à leurs ambitions égoïstes. Une des plaies vives du Mexique était le nombre de ces généraux et de ces colonels sans troupes qui ne recevaient du gouvernement que des salaires intermittents,

et dont l'industrie était, s'il est permis de dire ainsi, la production du désordre. Aujourd'hui les cadres de l'armée régulière ont été grandement réduits ; les officiers maintenus dans ces cadres sont régulièrement soldés, tandis que ceux qui ne leur appartiennent plus reçoivent des subsides jusqu'à leur mise à la retraite, ou de l'emploi dans les services civils

Les finances, longtemps gaspillées, s'y gèrent maintenant d'une façon plus prudente, et il semble bien que si l'ère des troubles intérieurs se ferme définitiment, le Mexique pourra, avec un peu d'efforts, faire face à des obligations extérieures qu'il a répudiées au grand détriment de sa bonne réputation financière comme de ses intérêts mêmes, en tant qu'Etat nouveau qui a besoin, pour le développement de ses res-

sources latentes, du savoir et du capital des vieux pays.

On a tout à fait tort de considérer le Mexique comme une nation fatalement vouée à la banqueroute, " une nation incapable d'offrir un liard d'intérêt pour une livre prêtée—*unable to offer a farthing in the pound.*" ses ressources sont immenses comme l'a dit Humboldt, " ce vaste empire convenablement cultivé produirait à lui seul tout ce que le commerce demande au reste du monde. "

EN FIACRE

A TRAVERS LE CERRO

Par une belle journée de Novembre 1883, le Tout-Mexico était réuni à l'hippodrome de Peralvillo où le Jockey Club Mexicain donnait ses courses d'automne. Une foule élégante garnissait les tribunes et l'affluence était telle que beaucoup de personnes, qui n'avaient pu y trouver place avaient dû se résigner à rester debout dans le promenoir qui longe les gradins.

Tout à coup, au moment où la cloche des juges faisait évacuer la piste et rentrer les curieux dans l'enceinte qui leur était réservée, un tumulte attire l'attention générale vers la tribune de gauche où tout le monde est levé pour voir entraîner par les gardes ruraux, un jeune homme bien mis suivi de plusieurs amis qui protestent tous contre l'excessive brutalité déployée à l'égard d'un citoyen paisible.

Renseignement pris, il s'agissait d'une simple difficulté à propos de siéges laissés inoccupés dans l'intervalle de deux courses par un spectateur et dont un nouveau venu s'est emparé par erreur.

Malheureusement la chose qui eût pu être réglée en deux mots, s'est envenimée par des insultes réciproques et le titulaire primitif des siéges a cru devoir appuyer sa réclamation de l'intervention officielle qui a

eu pour triste résultat, l'arrestation toute injuste et arbitraire d'un citoyen respectable et une esclandre regrettable.

Le jeune homme arrêté faisait partie d'une certaine portion de la colonie française de Mexico que l'on désigne généralement et qui se désigne elle-même sous le nom de *Barcelonnette,* son pays d'origine.

Depuis de longues années, c'est dans les Basses-Alpes que se recrute le plus fort contingent d'émigrants français pour le Mexique. Tous, d'ailleurs, réussissent fort bien dans leur pays d'adoption où ils se soutiennent beaucoup entre eux et s'accordent un cordial appui. Ils sont à la tête du commerce, font de belles fortunes mais restent invariablement d'une susceptibilité farouche à l'égard de tout ce qui peut sembler une allusion à la modestie de leur origine. Beaucoup descendent de familles d'honnêtes pâtres de la

montagne, mais il ne fait pas bon, en leur présence, de risquer un mot qui pourrait, de près ou de loin, sembler destiné à le leur rappeler.

Or, M. de G*** dont la réclamation avait causé tout ce fracas, avait eu le grand tort de l'accompagner de remarques désobligeantes à l'égard de celui qui avait pris ses places et se trouvait justement être un Barcelonnette, un des chefs d'une des maisons les plus importantes de la ville et de comprendre dans ses remarques toute la section de la colonie à laquelle il appartenait. Naturellement, cette affaire fit un bruit épouvantable, tous les Français étaient soulevés, la plus grande partie prenant fait et cause pour la victime de l'arrestation, d'abord par esprit de caste et ensuite à cause de l'impopularité de M. de G*** dont les manières hautaines et le mépris affiché pour la vul-

gaire roture avaient depuis longtemps froissé bien des gens.

J'étais alors rédacteur en chef du *Trait d'Union*, et le lendemain de l'affaire, je fus assailli de demandes de protestations de toute sorte, mon confrère de la *Colonie Française* était dans le même cas ; d'un commun accord nous décidâmes de ne pas intervenir dans l'affaire mais de laisser à M. O*** aussitôt qu'il serait sorti de prison, le soin de voir ce qu'il aurait à faire.

En attendant, on fit jouer des influences, et M. O*** fut vite libéré. Il s'empressa aussitôt de déclarer qu'il se réservait à lui-même de demander compte à M. de G*** de sa conduite à son égard et nous chargea, mon confrère Regagnon et moi d'être ses seconds et de prendre de suite des dispositions pour une réparation par les armes.

Le jour même, nous nous mettions en rap-

port avec deux des amis de la partie adverse et les conditions de la rencontre étaient fixées. On se battrait le lendemain matin à la Castaneda, à six heures, à l'épée de combat, jusqu'à ce qu'un des adversaires fût blessé au point d'être mis dans un état d'infériorité qui obligeât la cessation du combat.

Notre mission terminée, nous allâmes trouver O*** pour lui en faire connaître les résultats. Il prit très gaillardement la chose. Comme il avait une certaine habitude de l'épée, je l'emmenai le soir à la salle d'armes et après lui avoir poussé quelques bottes sérieuses pour le mettre en main, je le reconduisis chez lui en lui conseillant de bien dormir, de se reposer pour être frais et dispos le lendemain matin.

Quant à moi, j'allai veiller chez Regagnon où nous piochâmes le Châteauvillard pour être ferrés le lendemain et je rentrai à mon

domicile. De grand matin, j'allai chercher le médecin que nous avions prévenu, puis prendre O***, chez qui nous devions nous retrouver.

Regagnon nous rejoignit bientôt avec le épées enveloppées dans la traditionnelle serge verte et bientôt nous montions tous quatre en voiture pour gagner le lieu du rendez-vous situé à un mille environ des portes de la ville.

L'emplacement choisi était une magnifique avenue bordée d'encalyptus au centre de la ferme de la Castaneda, et on y accédait par une grande porte ouvrant sur le Paseo.

Nous entrâmes avec notre voiture et quelques instants après nous voyions arriver par l'autre bout de l'avenue les adversaires, qui avaient fait le grand tour par Chapultepec.

Les voitures s'arrêtèrent à une distance

respectueuse, et les deux groupes, formés par les témoins et les médecins se rapprochèrent pour prendre les dernières mesures relatives au combat. Les adversaires étaient naturellement restés à l'écart.

On tira au sort les épées et les places ; le juge du combat fut choisi et l'on appela les deux combattants qui, dans l'intervalle, avaient mis habit bas et attendaient qu'on leur mît les armes entre les mains.

Une fois placés à bonne distance, le bras tendu, les pointes des épées séparées d'un pied environ, le juge les fit mettre en garde en arrière ; chacun de nous était à son poste à côté des combattants à quelque distance, juste assez pour ne pas gêner le combat et le mot fatidique fut lancé : Allez !

Jamais je n'oublierai le serrement de cœur qui me saisit en entendant le cliquetis des épées qui, cette fois, ne ferraillaient

plus pour la galerie, dans la salle d'armes.

Les deux adversaires s'attaquaient avec un acharnement indicible ; en quelques secondes ils étaient corps à corps, les gardes se touchaient ; collés l'un à l'autre, ils se mesuraient en face, se mangeant du regard ; d'un bond tous deux se dégagent en arrière; toujours bien couverts, ils reprennent du champ, rompent, avancent ; maintenant, ils sont à portée, tous deux se fendent en même temps, plus rapides que l'éclair, les deux épées touchent en même temps, c'est un coup fourré : je vois de suite que O*** est touché sérieusement ; sur un signe, le juge fait arrêter le combat, peine inutile, le pauvre garçon baisse son épée et tombe en avant comme une masse.

Je m'élance et le reçois dans mes bras, le docteur arrive en courant, ouvre la chemise, il n'y a rien, presque rien, un petit trou

triangulaire au dessous du sein droit ; le docteur met la main au cœur et ne dit qu'un mot: c'est fini. Notre pauvre camarade était mort. Il n'ouvrit pas les yeux, un peu d'écume rougeâtre lui vint à la bouche et ce fut tout. Pas un mot, rien.

Je le tenais appuyé sur mon genou, j'étais affolé.

Tout à coup on appelle encore une fois notre docteur.

L'autre combattant de G***, auquel je n'avais pris garde gît, lui aussi, au pied d'un arbre, le cou traversé ; de sa blessure s'échappe un jet de sang épouvantable à voir et il s'est déjà évanoui deux fois.

Allons-nous avoir deux victimes !

Enfin, il se remet et peut se lever ; il vient saluer le cadavre de son adversaire étendu à terre : ses amis l'entraînent et le font

monter en voiture, évanoui encore, par l'émotion, cette fois.

Maintenant, nous nous consultons : que faire ? où conduire le cadavre ? allons-nous oser rapporter à sa famille, à ses amis, celui que nous avons emmené ce matin plein de vigueur de santé et qui n'est plus maintenant qu'un cadavre ?

Oh ! maudit soit mille fois cet implacable orgueil, ce stupide amour-propre, ce point d'honneur idiot qui met en jeu une existence humaine pour satisfaire la galerie !

Ne me parlez jamais du duel. Je le hais !

Quand vous aurez vu s'éteindre aussi brutalement fauchée la vie d'un jeune compagnon ; quand une épée imbécile aura tranché sous vos yeux les jours d'un de vos semblables, vous comprendrez tout le dégoût qu'un homme peut ressentir pour ce faux préjugé que l'on prétend ériger à la hau-

teur d'une institution noble ou chevaleresque ; ou plutôt, que le ciel toujours vous préserve d'être obligé de remplir le pénible office que j'ai rempli ce jour-là !

Cependant, nous ne pouvions pas rester ainsi, il fallait enlever notre mort. Le docteur qui naturellement avait gardé plus de sang-froid nous conseille alors de le transporter à l'Hôpital Français, où nous aviserons.

Nous appelons la voiture et nous mettons en mesure d'y installer le cadavre de façon à pouvoir gagner l'hôpital sans encombre, nous le rhabillons et l'asseyons sur un siége à la même place que le malheureux occupait vivant, une heure plus tôt.

Au moment de repartir, le cocher nous montre là-bas, sur la route où aboutit l'allée de l'hacienda et où se trouve la porte que nous devons franchir pour sortir, un esca-

dron de gendarmerie qui arrive au grand trot et dont le capitaine s'arrête net pour causer au gardien.

Plus de doute, la gendarmerie a été prévenue, mais par malheur, elle arrive, comme toujours, trop tard.

Que de tristesse n'eût-elle pas épargnée en paraissant un quart d'heure plus tôt !

Maintenant, comment faire, comment passer inaperçus avec un cadavre dans la voiture ? Nous sommes pris.

Il n'y a qu'une ressource, c'est de payer de toupet et jouer son va-tout.

Nous demandons au gardien d'ouvrir, il refuse en nous disant que la gendarmerie est avisée qu'il y a eu un duel dans l'hacienda et que personne ne doit sortir.

Alors mes deux compagnons se mettent à la portière du côté des gendarmes, ils rient et plaisantent, comme des gens en partie de

plaisir ; je glisse quelques piastres dans la main de l'homme en lui disant que nous venons de fêter à Chapultepec, il nous ouvre la porte toute grande et, fouette cocher ! nous partons grand train.

Les bons gendarmes qui ne suspectent rien entrent dans la ferme ; aussitôt qu'ils ont disparu, notre cocher prend un raccourci à travers champs et à plein galop nous gagnons l'Hôpital. Nous escaladons le fossés, les sillons etc., le cadavre ballotté retombe de droite et de gauche, il me faut le maintenir assis avec mes deux mains, mais enfin, nous arrivons.

Je saute à terre, tire la cloche de toutes mes forces, la porte cochère s'ouvre à deux battants et nous nous engouffrons sous le portique : nous sommes sauvés pour le moment.

Tout le personnel accourt et s'empresse

autour de nous. A nos airs on voit qu'il y a quelque chose de grave.

Notre docteur, qui est justement le médecin en chef de l'Hôpital explique en peu de mots ce qui en est à la directrice, et deux infirmiers retirent de la voiture le corps du pauvre O*** qu'on place à la salle des morts.

Enfin on sort de la voiture les épées dont une est ensanglantée sur près de 10 pouces ; elle est entrée du côté droit et a traversé jusqu'au cœur.

Cette fois, la f ·ce m'abandonne et je m'affaisse comme une masse sur un banc : c'en est trop, la réaction se fait, mes nerfs n'étant plus surexcités se détendent à leur aise.

Au bout de quelques instants, un de mes amis resté en ville, mais qui est au courant du duel, en a déjà appris le résultat, qui

s'est transmis dans Mexico comme un coup de foudre et arrive tout essoufflé en nous disant de nous sauver : la police est à nos trousses, le chef de police en personne est venu me demander à mon bureau et il nous faut disparaître de suite pour permettre à nos amis d'arranger l'affaire.

Nous nous laissons entraîner hors de l'Hôpital et conduire chez un français qui réside à deux pas de là et où nous serons temporairement en sûreté ; là nous commençons à reprendre nos esprits et à retracer les évènements qui se sont précipités dans les deux dernières heures.

C'est un triste réveil, un réveil accablant. Il me semble sortir d'un mauvais rêve et pourtant la réalité est là, cruelle, épouvantable. Bien plus, les rumeurs qui nous arrivent de la ville sont encore plus attristantes ; les amis du défunt, affolés par la dou-

leur, rendus inconscients par le chagrin oublient maintenant que c'est eux qui ont voulu cette rencontre, eux qui nous ont imposé le soin d'accompagner leur champion et nous mêlent injustement dans leur imprécation contre celui qui a porté le coup, nous englobent dans leur colère.

Ma foi, je suis assez anéanti, pour ne pas même ressentir leur injustice. Je pardonne à leur folie, je leur pardonne à cause de l'étendue de leur douleur, mais il faut évidemment disparaître pour quelques jours, afin surtout de donner aux esprits excités le temps de se rasseoir et leur permettre de juger les choses plus posément.

Maintenant où aller ? Là est la question. Il nous faut de toute nécessité sortir de Mexico, du District Fédéral, pour être à l'a[illegible] de la justice de cet État et empêcher u[illegible] arrestation immédiate. L'État le plus pro-

che est celui de Mexico où se trouve Texcoco, petite ville de villégiature, dont le préfet ou chef politique est de mes amis et nous mettra à l'abri d'un coup de main.

Maintenant, pour gagner Texcoco, nous ne pouvons penser aux chemins de fer, où nous devons être signalés ; il faut de toute nécessité traverser la montagne cette nuit. Mais comment ? A cheval, ce serait le moyen le plus facile, malheureusement mon compagnon n'est pas cavalier ; il veut faire le voyage en voiture, et je suis obligé d'y consentir. Nous engageons un fiacre, un simple fiacre de ces rodeurs qui font à grands renforts de cahos le service urbain, dans les rues de la capitale. Nous lui promettons une forte somme s'il consent à nous faire escalader le Cerro.

Pour qui connait le Mexique, qui a passé à Mexico et a aperçu le *cerro* qui l'encercle

et forme la vallée de l'Anahuac, l'idée de traverser en fiacre cette masse volcanique, abrupte, dénudée, est certainement l'idée la plus grandiose par son immensité qui ait jamais pu germer dans le cerveau humain. Cela dépasse toutes les limites du fantastique, de l'incroyable.

Il fallait certainement des cerveaux déséquilibrés comme les nôtres à la suite des incidents de la journée pour y avoir même songé.

C'est d'ailleurs cette note curieuse d'une aventure que je ne puis me rappeler sans un douloureux serrement de cœur qui m'a poussé à la raconter ici.

Puisse-t-elle faire pardonner les tristesses qui précèdent !

Nous ne pouvions pas, certainement, en attendant notre automédon, rester aussi près de l'hôpital, où d'un moment à l'autre la foule

allait se porter et nous bloquer toute retraite, aussi nous décidâmes bien vite de changer d'abri et de nous retirer dans un autre refuge où nous puissions à notre aise combiner notre départ.

Maintenant une question s'élève entre nous ; à qui nous adresser, qui a encore confiance en nous, va nous croire, écouter notre triste histoire, nous aider, quels sont nos amis, quels sont ceux qui nous soutiennent encore et comprennent les terribles exigences dont nous souffrons tant maintenant ?

A tout hasard nous nous décidons à nous retirer, à fuir réellement, chez un compatriote qui tient une tannerie auprès de Bélem, et sans plus tarder, prenant congé de notre hôte momentané nous partons à pied par des chemins détournés pour rejoindre cette nouvelle destination.

Il est environ une heure après-midi : le

soleil frappe sur nos pauvres têtes et le chemin que nous parcourons, tout poussiéreux, impraticable pour tout autre que les péons habitués à voguer dans des flots de poussière des grandes routes mexicaines, alourdit notre pas, nous éreinte.

Cependant nous ne disons mot ; aucun doute que nos pensées sont les mêmes, inutile de se les communiquer.

Ma foi, maintenant que le temps a un peu adouci ces souvenirs et me permet de les exprimer franchement, l'idée qui me tenait le plus au cœur, c'était d'avoir été mêlé dans une affaire qui ne me regardait pas, d'avoir été dans l'obligation d'y jouer un rôle que je n'avais pas sollicité, d'avoir encouru une responsabilité aussi bien civile, légale et criminelle que morale pour une cause aussi futile et ridicule.

Que m'importaient en somme les *pas-*

tours de Barcelonette et l'insulte réelle ou imaginaire faite à leurs mânes par ce monsieur que je ne connaissais pas et dont je n'avais aucune envie de faire la connaissance.

Enfin, sur les deux heures nous arrivâmes chez notre ami Lessance, qui nous offrit largement l'hospitalité.

J'avouerai prosaïquement que toutes ces émotions m'avaient atrocement creusé, et que je mourais de faim. Mon premier coup de dent fut pour un beefsteak, que j'absorbai avec une effrayante vélocité et autant de voracité ; puis il fallut s'occuper des préparatifs du départ.

Je désirais quitter la ville au plus vite, car les nouvelles qui nous parvenaient par le téléphone étaient peu rassurantes ; la police était sur pied à notre recherche et d'un

moment à l'autre pouvait découvrir notre retraite.

Pourtant, il nous était impossible de fuir sans avoir revu les deux autres témoins du duel et rédigé un procès-verbal qui constatât officiellement les évènements de la rencontre et régularisât notre position au point de vue du Droit Commun. Le difficile était de les retrouver, car ils devaient comme nous se tenir à l'abri des indiscrétion de la police municipale et, bien qu'ils fussent certainement aussi anxieux que nous d'en finir, ce n'est que vers quatre heures qu'ils se présentèrent chez Lessance. On conçoit que l'entrevue ne fut pas des plus gaies ; nous ne nous étions pas revus depuis le terrible évènement du matin et nous ignorions encore comment avaient pu tourner les blessures de leur ami. Ils nous rassurèrent de suite en nous disant qu'il était

au lit avec un peu de fièvre, mais que la justice avait immédiatement fait une descente à son domicile et l'avait placé sous la surveillance des autorités.

La rédaction du procès-verbal fut aussi concise que possible ; d'ailleurs le dénouement avait été si rapide et si foudroyant qu'il n'y avait eu place pour aucun incident. Une fois qu'il fut signé, nous nous séparâmes. Comme nous, les témoins de de G*** s'écartaient pour quelque temps de Mexico, mais eux se dirigeaient au nord, à Celaya, où l'un d'eux possédait une hacienda.

Avant de nous quitter, il fut convenu de part et d'autre que l'on ferait jouer toutes les influences nécessaires pour apaiser l'affaire et atténuer les désagréments judiciaires qu'elle ne pouvait manquer de nous amener et que nous nous tiendrions mutuellement au courant des progrès des démar-

ches faites, de façon à rentrer aussitôt que possible à Mexico.

Sur les six heures, à la tombée du jour, nous quittions la ville pour entreprendre la traversée de la montagne. Nous emportions chacun une bonne couverture du pays, un *zarape*, un bon revolver et une bouteille de *tequila*, ou eau de vie du pays, et enfouis dans notre fiacre de louage, attelé de deux petits chevaux mexicains, nous traversâmes bon train les rues écartées de la cité pour arriver au plus tôt en rase campagne.

Nous étions silencieux ; mon compagnon et moi, fumant force cigarettes, nous réfléchissions à la triste journée qui venait de s'écouler et nous faisions peu attention à la route que nous suivions ; notre cocher prétendait connaître à merveille la montagne et s'était engagé à nous conduire à bon port.

Nous avions quitté la portion habitée de la vallée, et à part quelques huttes en terre, dont l'existence nous était révélée par les hurlements de gardiens, moitié chien, moitié *coyote,* le désert s'étendait devant nous.

La lune s'était levée ; la lune brillante des tropiques éclairant tout le firmament sur lequel se détachaient comme un morne décor les pics dentelés de la montagne.

Rien de plus étrange que de contempler l'ombre projetée par notre véhicule moderne sur le sable gris fer de la montagne âpre et désolée ; ce vulgaire sapin, dont l'image, amplifiée encore, roulait sa course fantastique sur le transparent régulièrement immaculé que forme le flanc du *cerro* me rappelait des visions d'ombres chinoises.

Tout à coup nous nous arrêtons, nous sommes arrivés à un pont qui traverse un

arroyo assez important ; mais, il y a un inconvénient.

La circulation en voiture et surtout en fiacre étant inconnue dans cette région, le pont a été complètement abandonné aux rigueurs de temps et un gué qui se trouve tout près répond suffisamment aux exigences des communications. Malheureusement, l'eau est trop profonde pour que nous puissions faire passer notre fiacre et il nous faut aviser à un autre moyen. Le pont consistait autrefois en longrines, espacées d'un pied à peu près, dont les extrémités reposaient sur chacune des rives ; les intervalles avaient été remplis de grosses pierres et une épaisseur de terre battue, ou plutôt de sable battu, car il n'y a pas de terre dans les environs, recouvrait le tout. Les pluies ont délayé cette couche protectrice et le temps et les orages ont balayé les pierres qui for-

maient le tablier de ce pont primitif.

Maintenant il ne représente plus qu'un vaste gril à clairvoie ; les poutres sont assez larges pour permettre de poser le pied ; nos chevaux pourraient passer ce gué, mais c'est le fiacre qui est le *hic*. Comment faire ?

Il n'y a qu'un moyen, c'est de refaire l'œuvre détruite par la main céleste, c'est-à-dire de recouvrir à nouveau de larges pierres un espace suffisant pour permettre aux roues de la voiture de trouver un appui et de la faire passer ainsi de l'autre côté.

Nous nous mettons à l'œuvre : le cocher, mon compagnon et moi.

Se figure-t-on ce spectacle ; en plein *cerro,* à onze heures du soir, deux journalistes transportant des roches pour se faire un pont ?

C'est à dégoûter d'être témoin !

Pour comble d'infortune, nous voyons

tout à coup se détacher sur le bleu de l'horizon, une cavalcade qui a gravi la montagne de l'autre côté et descend au galop sur nous.

Nous sommes seuls, en rase campagne, notre fiacre est le seul abri où nous puissions nous retrancher dans cette immensité en cas d'attaque, et ce blockhaus moderne n'est pas absolument à l'épreuve de la balle.

Nous nous décidons de suite à renoncer à la lutte si elle nous est offerte ; nous dissimulons soigneusement nos pistolets pour ne pas exciter la susceptibilité ni les convoitises de braves caballeros qui s'approchent et sans songer au ridicule de notre situation nous attendons de pied ferme auprès de notre sapin dételé.

Nous avons heureusement affaire à de très braves gens ; ce sont des *arrieros* qui rentrent à Mexico, d'un voyage dans l'intérieur, poussant devant eux un troupeau de

mulets de bât qui gambadent joyeux de rentrer à l'étable. La tête du troupeau s'engage dans le gué et les conducteurs passent à côté de nous parfaitement indifférents à notre infortune comme à l'étrangeté de notre position, en nous lançant un *buenas noches* sonore qui fait écho dans le calme de la nuit.

Nous voilà rassurés. Nous nous remettons à l'œuvre de plus belle et au bout d'une heure nous sommes assez heureux pour pouvoir faire passer sans encombre notre voiture de l'autre côté du ruisseau.

Nous rattelons les chevaux, reprenons nos places et partons au trot à l'ascension de la montagne. Par exemple, le chemin devient de plus en plus impraticable. Les roues s'enfoncent dans la lave jusqu'au moyeu, les pauvres chevaux y entrent jusqu'au ventre et refusent de tirer.

Cela devient critique. Rester en plan et passer ainsi la nuit au milieu de la montagne est une perspective qui manque de gaîté, d'autant plus que nous sommes de moins en moins rassurés sur la sécurité des lieux. L'imagination aidant, tout point noir sur le fond grisâtre de la montagne nous apparaît comme un ennemi galopant à notre rencontre et sans mot dire, instinctivement, je tire mon pistolet de ma ceinture et, la tête à la portière, le canon braqué par cette meurtrière, j'inspecte l'horizon.

Au bout de quelque temps, fatigué et n'entendant pas remuer mon compagnon, je rentre la tête pour voir s'il est endormi, mais je ne puis retenir ma stupéfaction : mon compagnon a fait comme moi, et sans rien me dire, il s'est lui aussi mis à la portière de l'autre côté, le pistolet à la main.

La position est trop comique : je l'in-

terpelle, il se retourne et nous nous regardons tous deux pris d'un fou-rire inextinguible à la vue de notre venette réciproque.

C'est égal, nous devions avoir une bonne tête, chacun à notre portière, le pistolet braqué sur des ennemis imaginaires !

Bientôt la voiture s'arrête et notre cocher nous prévient que les chevaux sont à bout de force, et pourtant nous approchons d'un village, car les aboiements des chiens arrivent jusqu'à notre oreille : il faut tenter un dernier effort.

Nous descendons de voiture, je tire du coffre une bouteille de *tequila*,et je frictionne vigoureusement les jambes et les flancs des pauvres animaux, puis je leur fais avaler une partie du contenu. Nous ingurgitons le reste, et avec une bonne volée de coups de fouets nous repartons enfin.

Un quart d'heure après nous entrions

dans le village montagnard dont la population effarée, entendant le roulement de notre fiacre sur la terre battue, se réveille en sursaut avec terreur, se croyant revenue aux jours sombres de l'intervention, où les canons fraçais avaient violé cette inviolable solitude.

Quelques hommes nous barrent le chemin, arrêtent nos chevaux et nous intiment l'ordre de descendre et de venir expliquer au chef politique notre présence en ces lieux.

Eh bien, j'aimais encore mieux cela ; comme prisonniers, nous étions au moins en sûreté.

Notre voiture est conduite sur la place publique et remise aux soins de la garde civique.

Mon Dieu, quelle garde civique, je vivrais cent ans, je la reverrais encore !

Quatre citoyens au visage jus de chique

composent cette remarquable institution : leur costume consiste dans une chemise, un caleçon et un chapeau de paille ; leur armement est absolument hétérogène, l'un porte un vieux mousquet d'infanterie, l'autre un winchester qui doit provenir de quelque maraude, avec un vieux pistolet d'arçon, et le quatrième un immense *machète*, ce redoutable couteau mexicain qui sert à tout, à abattre les arbres et à hacher le tabac.

Rien de moins rassurant que ces représentants de l'autorité ; mais nous n'avons pas à nous montrer difficiles. Nous laissons à leurs soins notre voiture et nos bagages en affectant une confiance illimitée, et nous nous dirigeons vers une *tienda*, espèce d'épicerie où le chef politique doit venir nous rejoindre.

Naturellement, la masse nous suit, et bien-

tôt nous nous trouvons acculés dans un coin de la pièce, serrés de près par une foule à l'aspect fort peu bienveillant qui nous accable de questions bizarres.

Il est assez difficile de donner des explications parfaitement plausibles de notre présence dans ces lieux. C'est fort joli de raconter que nous sommes des artistes en quête de points de vue, mais cela entre mal dans ces cervelles peu civilisées, et d'ailleurs nous avons l'air assez dégommés et assez peu en veine de pittoresque pour que nos dires soient accueillis avec défiance.

Un grand gaillard à la mine patibulaire semble le plus incrédule :

—Mais, dit-il, vous n'avez pas peur de voyager comme cela la nuit dans la montagne. Si pourtant vous étiez attaqués ?

Je prends alors un ton dégagé pour lui répondre en montrant mon pistolet :

—Oh, nous avons des armes et nous nous serions défendus."

—Bon, bon, dit notre homme, mais voyez-vous, il y a la surprise sur laquelle vous ne comptez pas.

Evidemment notre interlocuteur, comme l'on dit en anglais, *was there before,* et des commentaires sont inutiles.

Enfin, le chef politique arrive, il écoute sans mot dire notre petite histoire et nous prévient qu'ils nous emmène coucher chez lui.

Entre nous, il a l'air aussi farouche que les autres, mais il n'y a pas à dire non et nous le suivons, heureux d'être débarrassés de la foule qui devenait inquiétante.

Nous traversons une série de ruelles noirâtres, puis il nous fait pénétrer dans sa maison. Il tient lui aussi une boutique

d'épiceries, et son fils, qui couche dans le magasin vient nous ouvrir.

Nous subissons un nouvel interrogatoire, toujours sans commentaires, de la part du bonhomme ; cela commence à être fatigant. Nous exprimons le désir de nous rendre à Texcoco le lendemain et de partir de bonne heure. Le fils qui n'avait encore rien dit exprime,lui,l'intention de nous accompagner.

C'est très obligeant de sa part, mais, enfin cela ressemble à une arrestation. Ces gaillards-là vont-ils fruster nos plans et aurons-nous été assez bêtes de nous fourrer dans la gueule du loup pour nous faire ramener sottement à Mexico ?

Sur ces réflexions qui sont loin d'être couleur de rose, nous montons nous coucher car il faut partir de grand matin. On nous conduit dans une immense pièce au-dessus de la boutique et le patron nous indique

auprès de la porte d'entrée un lit, le seul qui existe dans cette vaste pièce et qui nous est destiné.

Une obscure clarté règne dans toute la chambre éclairée seulement par une lanterne fixée au mur du fond : tout autour sont étendus par terre des paquets informes qui font de larges taches noires sur le plancher ; le plus grand silence règne partout.

Nous nous jetons sur le lit tout habillés, mon compagnon dans la ruelle, moi au bord du lit, le pistolet sous l'oreiller.

Il m'est impossible de dormir, je repasse dans ma tête cette journée si fertile en imprévu et dont les surprises ne sont peut-être pas encore finies. L'hospitalité dont nous jouissons m'est plus que suspecte. Ce chef politique et son fils ne m'inspirent aucune confiance. Je les entends justement au-dessous de nous qui discutent à haute voix en

patois indien, et les circonstances aidant, je ne doute pas un seul instant qu'il s'agisse de notre sort.

Qui ne connaît cette charmante histoire que raconte Paul Louis Courrier : deux gentilshommes voyageant en Calabre se réfugient chez des charbonniers et pendant la nuit ils entendent leurs hôtes, le mari et la femme, qui discutent s'il faut en *tuer un ou les tuer tous deux.* Ils ne doutent pas un seul instant qu'il s'agit de leur précieuse existence et lorsque le charbonnier vient les réveiller le matin, ils mettent l'épée à la main pour se défendre.

Ce pauvre homme tout effaré d'une telle réception réussit enfin à les calmer.

Tout s'explique, il s'agissait seulement entre le mari et la femme de savoir si l'on tuerait un ou deux cochons le lendemain pour leur faire honne

J'étais absolument dans le même état d'esprit en écoutant ce conciliabule dont je ne comprenais pas le sens.

Aussi, au matin, lorsque j'entendis des pas lourds gravir l'escalier et que je vis la tête de mon hôte apparaître à l'ouverture, je me mis sur la défensive.

Pour comble de stupeur, je vis immédiatement tous ces paquets dont j'avais constaté la présence autour de la chambre se mouvoir, s'étirer et je constatai que nous avions couché sans le savoir avec au moins vingt personnes, hommes, femmes et enfants réunis dans ce dortoir.

Ce brave homme de chef politique me rassura bientôt par une bonne parole en me disant que son fils nous attendait et qu'il avait passé la nuit à nous préparer quelque nourriture pour la route.

Mais il n'avait pas été sans voir ma mine

inquiète et menaçante et en avait compris l'expression.

Alors il me montra que j'avais eu bien tort de redouter de mauvais traitements, car il avait lui-même laissé son pistolet accroché à la tête du lit où nous avions couché.

C'était pourtant vrai ; nous ne nous en étions pas aperçus.

Notre voiture était attelée, nos valises en parfait état, le fils du chef à cheval prêt à nous escorter.

Nous prîmes le coup de l'étrier en remerciant ces braves gens, les plus honnêtes gens que nous ayons jamais rencontrés.

Avis à ceux qui parlent de la sûreté du Mexique : étrangers au pays, en fuite au milieu de la nuit, en pleine montagne, tombés chez des indiens incivilisés, nous avons pu séjourner au milieu d'eux, notre voiture

a passé la nuit sur la place publique, avec nos bagages dedans et nous n'avons pas été touchés du doigt, il ne nous a pas disparu une épingle.

Je ne voudrais pas tenter le même essai dans les faubourgs de villes éminemment plus civilisées.

Il fait encore nuit noire, notre guide au petit trot devant la voiture indique la route, nos lanternes allumées projettent leurs lueurs blafardes sur les clôtures en *adobe* ou terre battue qui bordent le chemin ; nous redescendons grand train la montagne vers le lac. La terre est moins inculte. De ci de là quelques pièces cultivées nous indiquent la présence d'êtres animés.

La route réservée aux cavaliers et aux mulets de bâts, seul mode de transport en usage, est rocailleuse. Nous tressautons de place en place, rebondissons l'un sur l'autre

sans trève ni merci. Enfin, le jour se lève, nous avons franchi maintenant le versant de la montagne et nous sommes en terrain plat.

La vue est plus gaie, la végétation a repris ses droits, les cabanes montrent leurs clôtures de cactus, de geraniums géants, de lauriers roses. Dans les champs, des péons travaillent à la récolte du maïs, de l'avoine, de l'orge.

Tout à coup, nous sommes arrêtés net. Nous mettons le nez à la portière et interpellons le cocher sur la cause de cet arrêt insolite et il nous montre avec effroi l'obstacle auquel nous venons de nous heurter.

Par une de ces bizarreries, de ces frasques dont la nature a seule le secret, le terrain se trouve tout-à-coup brusquement surélevé à pic, de vingt-cinq pieds. Un mur de roc garnit la paroi.

Comment faire passer notre voiture ?

Quelques gradins taillés dans le vif permettent aux chevaux et aux mules de gravir cette formidable banquette mais quant à faire passer un fiacre, inutile d'y songer.

Impossible également de tourner l'obstacle, à notre gauche la montagne, en face le mur, à droite le lac.

Notre cavalier mexicain, habitué au chemin, a enfoncé les deux éperons dans le ventre de son cheval et escaladé la pente sans se détourner, tant cela lui semble naturel ; mais pour un fiacre, ce n'est pas naturel.

Nous hêlons notre guide et il revient sur ses pas pour nous contempler du haut de l'obstacle.

Nous sommes bien mal pris.

Archimède, avec un levier et un point d'appui, aurait soulevé le monde, il eût été

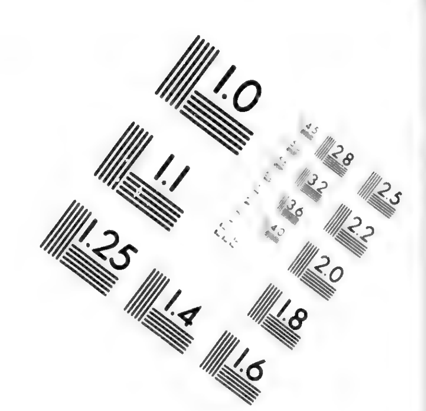
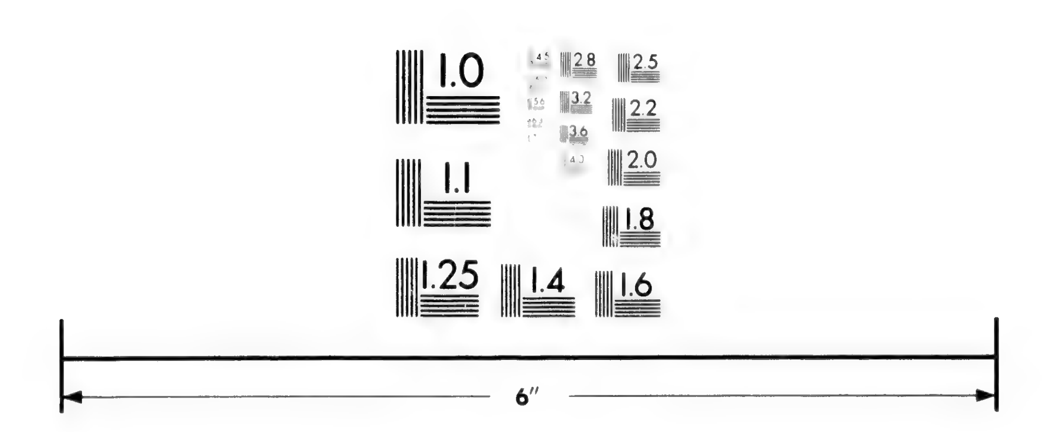
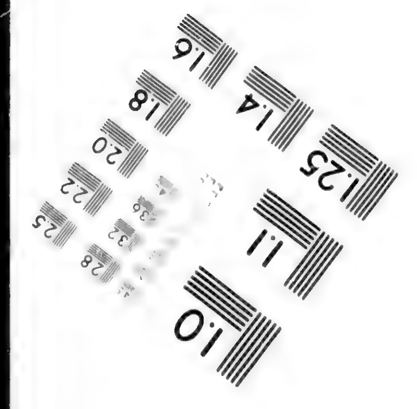


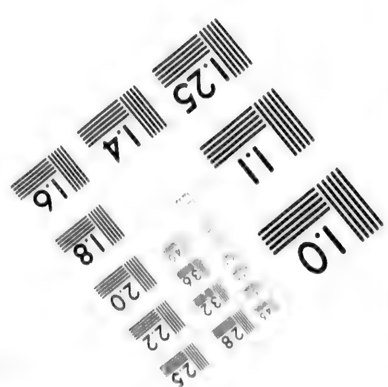
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

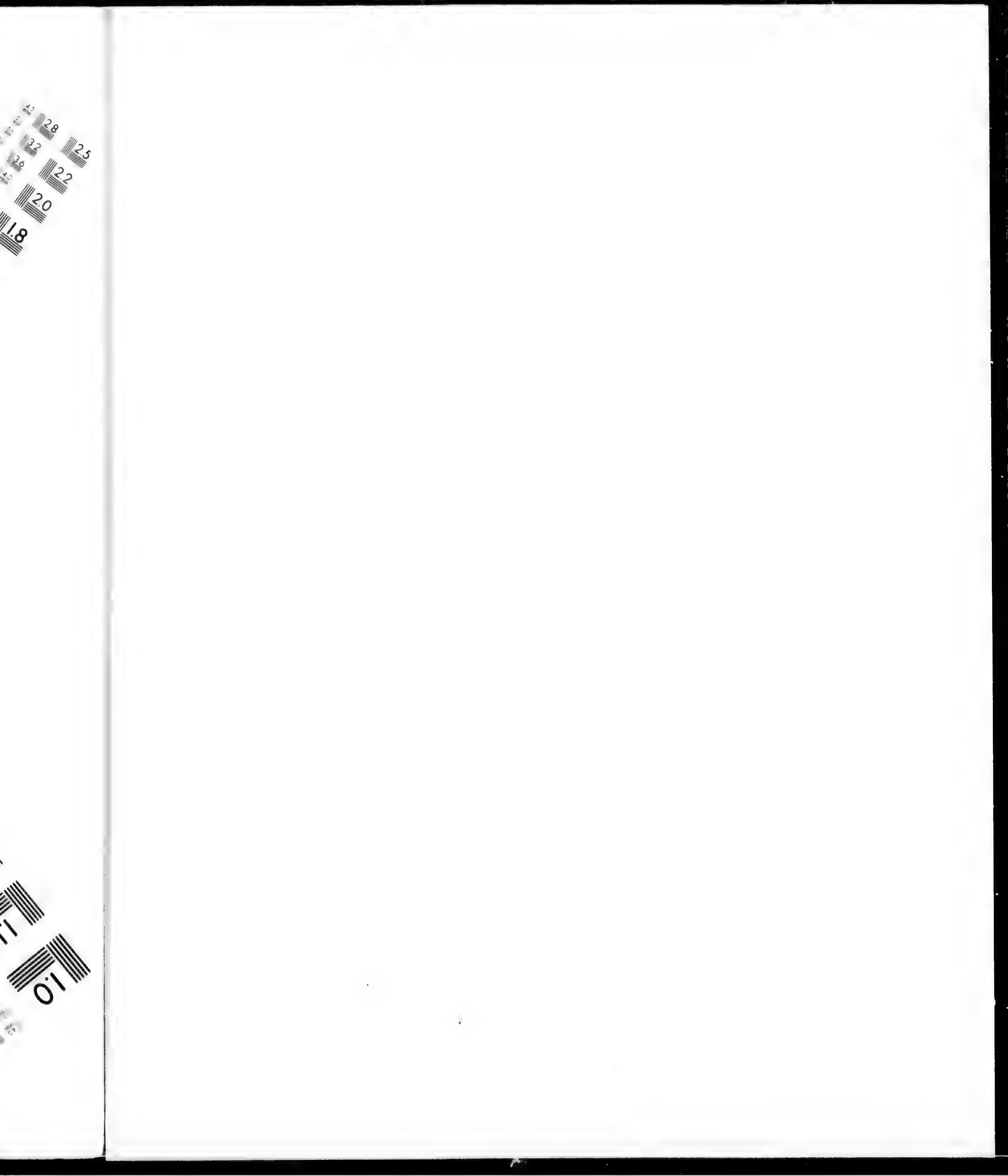




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503





bien plus embarrassé de soulever notre voiture à vingt-cinq pieds.

Enfin, notre homme redescend et nous nous consultons.

Quelques travailleurs des champs voisins sont venus, attirés par la curiosité à la vue de notre boîte roulante ainsi bloquée contre la barricade et nous les appelons à notre aide.

Nous dételons et décidons de monter à bras la voiture au premier étage. Les chevaux grimpent facilement, puis avec de longues cordes, de ces bonnes cordes de lasso mexicain, des *reatas*, nous les attachons à la voiture ; le conducteur a pour mission de les faire tirer doucement pour nous aider à lever la machine et surtout l'empêcher de retomber : nous nous mettons deux à chaque roue et au signal donné, les chevaux tirent ferme et soulèvent le terrible sapin que nous élevons

graduellement, en nous appuyant sur les gradins du roc jusqu'à la surface du précipice où un dernier coup de collier le fait émerger d'aplomb sur les quatre roues.

Si jamais on a vu quelque chose de bizarre, c'est bien la binette d'un sapin gravissant perpendiculairement une pente de 90 degrés ; je recommande ce coup-d'œil aux amateurs d'excentricités.

Une fois sortis de ce mauvais pas nous pouvons continuer notre route sans encombre et sur le midi nous arrivons à notre destination à San Isidro.

Ce village est plus important que celui qui nous a fourni l'hospitalité la nuit dernière. Il est situé sur la ligne du chemin Interocéanique au bord du lac de Chalco et c'est le rendez-vous favori des pêcheurs de la ville et aussi des chasseurs de *gangas*, la grive mexicaine, qui abonde dans ces

parages au retour de ses migrations dans les terres chaudes. La voie ferrée passe au milieu de la rue au route unique du village et, de la terrasse de la *posada* où nous nous payons un excellent dîner, nous voyons la marmaille mexicaine qui construit des forteresses de sable avec le ballast de la compagnie sous l'œil bienveillant de leurs papas et de leurs mamans qui n'attachent aucune importance à cette violation de l'œuvre de la civilisation.

Avec la mauvaise fortune qui nous caractérise, nous avons manqué le train et il nous faut rejoindre l'embranchement de Reyes pour nous rendre à Texcoco.

Nous n'avons pas de temps à perdre car le train doit passer à quatre heures et nous avons six milles à faire avec des chevaux éreintés que nous remettons sans merci sous le harnais, puis nous repartons.

Il devient bientôt évident que les pauvres bêtes sont à bout et incapables de se rendre à destination. Nous sommes obligés de les abandonner au tiers de la route dans une montée qu'elles se refusent obstinément à avaler.

C'est fort ennuyeux, le temps avance ; allons-nous être obligés de finir le trajet à pied dans ce chemin de lave où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe ? J'aurais peut-être risqué l'aventure, mon compagnon s'y refuse.

Mais, Dieu soit loué, nous sommes sauvés encore une fois ! J'aperçois dans un champ un indigène qui s'apprête à fixer sur le dos de ses *burros*, de ses ânes, leur charge régulière de maïs provenant de sa petite récolte et une idée sublime me passa par la tête.

Je m'approche de l'homme et j'ai vite appris qu'il demeure justement dans la direction que nous suivons. J'entre en

pourpalers avec lui et je bâcle l'affaire ; j'engage deux de ses ânons pour nous transporter, mon compagnon et moi, à destination.

Pour ceux qui n'ont jamais vu ces humbles serviteurs du péon mexicain, la chose peut ne pas faire sourire ; mais il faut avoir rencontré un spécimen de la race pour se faire une idée de l'aspect que nous offrions Regagnons et moi dans cette bizarre chevauchée.

Pelées, dénudées, l'échine saillante, nos montures pliaient sous notre poids ; pour empêcher nos pieds de traîner à terre, il nous avait fallu nous asseoir en plein sur la croupe et passer sur le garrot une corde munie de boucles aux deux extrémités en guise d'étriers.

Joignez au tableau le chapeau mexicain, la zarape multicolore qui retombait sur nos

épaules et nous enveloppait comme une châsse, en ne laissant sortir que la tête et les pistolets flamboyants : nous avions évidemment l'air de héros d'un autre âge.

Enfin, nous laissons là le fameux fiacre qui nous a trimballés dans le Cerro et qui est destiné à rentrer à Mexico par une voie plus catholique cette fois : c'est avec un coup-d'œil de regret que nous nous séparons de cet auxiliaire inoubliable de notre fuite. Nous récompensons largement notre brave cocher et nous filons au trottin de nos montures pour atteindre le train à son passage.

Nous arrivons en temps ; bientôt nous voyons poindre au-dessus des *magueyes*, de ces immenses cactus qui font la richesse des terres froides, la fumée blanche de la locomotive et quelques instants après le train s'arrête. Naturellement, il n'y a pas de

gare : rien. On monte et descend à sa guise en plein champ.

Nos frayeurs ne sont pas encore terminées ; le train venant de la ville, nous nous gardons bien de monter en première classe : nous nous casons dans les wagons des indiens : des chars découverts, comme ceux dans lesquels on transporte ici le charbon, mais le long desquels on a mis de chaque côté un banc.

En un quart d'heure, nous sommes à Texcoco.

Ici du moins nous sommes à l'abri. Nous avons quitté le District Fédéral et la police de Mexico n'a plus prise sur nous.

Texcoco est une ville importante, avec un bon hôtel français où nous nous retrouvons au sein de la civilisation.

Regagnon connaissait le propriétaire ; il lui explique notre aventure et lui demande

gîte et discrétion. L'un et l'autre nous sont amplement accordés.

Ce brave compatriote met à notre disposition une grande chambre où nous nous empressons après un bon dîner de goûter un repos amplement mérité.

Le lendemain matin, nous recevons la visite du chef politique que nous avons fait demander et il pénêtre dans nos appartements avec une dignité que je ne puis m'expliquer, car nous sommes d'anciens amis.

Je vais au-devant de lui, mais il m'accueille avec une foule de salamalecs auxquels je ne puis rien comprendre, d'abord et dont j'ai bientôt eu le secret. Notre hôtelier pour plus de sureté nous avait fait coucher dans la salle des séances de la loge maçonnique attenante à son hôtel et c'est là l'explication du mystère dont était entourée l'entrée de notre protecteur.

En effet le plafond est décoré de triangles, de nuées, d'*œils* symboliques auxquels, profane, je n'avais d'abord attaché aucune importance.

Dès le premier mot, le chef politique nous met à l'aise et, comme tout bon fonctionnaire, enchanté de jouer un tour à ses collègues de Mexico, nous assure qu'on ne viendra pas nous prendre tant que nous serons sous sa garde.

Nous passons ainsi deux jours sans bouger et enfin nous recevons avis de Mexico que tout est arrangé avec Dame Justice et que, si nous arrivons, nous serons admis à caution de suite ,sans difficulté, en attendant le procès.

Le soir même nous rentrions à Mexico et le lendemain nous nous présentions à la *Diputacion* où le juge chargé de l'enquête nous attendait.

Après avoir donné nos dépositions, on nous demande chacun $1,000 de caution pour la mise en liberté.

Le chiffre était un peu fort pour des journalistes, surtout au retour d'une expédition du genre de celle que nous avions entreprise et je pense que nous serions encore à pourrir sur la paille humide des cachots, si le juge n'eût facilité la chose en acceptant pour nous le cautionnement de deux greffiers qui eurent pitié de notre sort.

Un mois après nous passions en jugement tous les sept, le combattant qui avait eu la vie sauve, les quatre témoins et les deux médecins.

Tous les sept, nous fûmes acquittés haut la main.

C'est égal, je ne suis pas prêt à recommencer !

LA CANADIENNE

De taille moyenne, bien campée, le buste bien sorti, droite comme une lame d'acier, flexible comme une épée de Tolède, souvent brune, rarement blonde, promenant son gai minois rose éclairé par des yeux toujours beaux, quelquefois magnifiques, la Canadienne arpente d'un pied sûr, Montréal son domaine.

La tête est bien rejetée en arrière, le nez est tendu au vent et elle s'avance crânement, les mains dans les poches. A sa seule vue on sent qu'un homme entier ne lui fait pas plus peur qu'à son ancêtre Serpolette.

Le costume fait bien ressortir les qualités de la race. Le manteau de drap, de coupe un peu homme peut-être, la toque hardiment plantée sur l'oreille, dénotent bien le sang des vaillantes petites françaises qui en cent ans ont presque deux fois décuplé la population franco canadienne.

Tout dans la canadienne respire la santé et la gaité. C'est là d'ailleurs le fond de son caractère. Caractère un peu insouciant peut-être comme celui de toute la jeunesse heureuse, née sur un continent neuf où elle n'assiste pas aux duretés, aux luttes, aux misères, aux chagrins du *struggle for life* de l'ancien continent.

L'avenir lui apparait tout en beau, elle sent autour d'elle sa patrie qui grandit chaque jour, qui s'élargit, qui s'enrichit chaque année et son esprit se détend insouciant pour s'épanouir en toute liberté.

Sa gaieté, son entrain éclatent malgré elle. Voyez les canadiennes sortant le samedi de la matinée et descendant en ville pour faire un tour de rue St-Jacques.

Vous les rencontrez par bandes dans le Beaver Hall qu'elles descendent de front, en caquetant et déchirant à pleines dents les passants qui les croisent ou ceux qui les dépassent.

Malheur à celui qui s'expose à cet aréopage ou que la malchance amène à affronter ces juges implacables.

D'aussi loin que l'essaim espiègle l'a aperçu, il est passé en revue par trois ou

quatre paires d'yeux malins qui ne pardonnent pas.

De la pointe de ses bottes au sommet de son chapeau, il est saisi, coté, mesuré, apprécié et jugé.

Le pauvre passant incapable de soutenir sans broncher l'inspection dont il est l'objet, mâchonne son cigare, baisse les yeux et renfonce ses gants.

Tout-à-coup un éclair a traversé la bande. L'une des promeneuses à poussé le coude de sa voisine et soufflé un mot.

Comme une traînée de poudre, le mot fait le tour de la bande et tous les yeux se sont fixés impitoyables sur le point défectueux de la personne ou de la toilette du pauvre passant.

Le malheureux a sans doute le nez rouge ou le nœud de sa cravate est mal fait.

Il ne s'en doute pas et continue à s'avancer sous une batterie de regards narquois.

Les joues sont tendues, les yeux brillent, toutes se serrent l'une contre l'autre pour ne pas laisser échapper l'envie de rire qui les étouffe.

La victime est passée et tout-à-coup part comme une fusée un éclat de rire moqueur qui se communique de l'une à l'autre et fait retentir les échos de sons argentins qui sortent de ces jolies bouches impitoyables.

Le malheureux passant cherche et recherche quel est le point qui a pu faire rire ces jeunes têtes et celles-ci qui se sont retournées sans pitié continuent encore à se délecter de la déconvenue de leur victime.

Mais comment se fâcher, elles rient de si bon cœur et montrent de si jolies dents !

Si la canadienne est rieuse et espiègle elle a aussi d'autres qualités plus sérieuses.

Elevée dès son jeune âge dans la liberté la plus grande. elle se fait vite aux exigences de la société.

Encore toute jeune fille, fillette quelquefois même, elle sait recevoir au salon avec un aplomb et une facilité vraiment charmante. Elle sait déjà intéresser les visiteurs, faire la part de chacun, accorder à l'un le mot désiré, à l'autre le regard convoité.

C'est de cette agréable habitude contractée fort jeune que résulte le grand charme des réceptions canadiennes.

C'est à cette liberté que nous devons, nous autres étrangers, de nous trouver tout de suite à notre aise dans toutes les familles où les jeunes filles secondent si bien leur mère dans la lourde tâche de recevoir les visiteurs et trouvent moyen d'accorder à tous leurs amis anciens ou nouveaux, jeunes ou vieux, laids ou jolis garçons, niais ou spirituels, les mêmes attentions et les mêmes prévenances.

Avec quelle finesse, la canadienne, pareille

à un général dirigeant ses troupes, voit tout, observe tout, fait cesser les conversations qui s'éternisent, réchauffe les froids, encourage les timides et finit par accorder à chacun les cinq minutes réglementaires.

La canadienne dans sa conversation se ressent de sa liberté d'éducation, elle est quelquefois un peu entière et autoritaire.

Habituée à avoir dans sa famille les coudées franches elle continue à agir de même avec les étrangers.

Quelques-uns ont parfois la maladresse de se plaindre de cette franchise, ce sont des grincheux.

Quant à moi, tout en la constatant je ne m'en plaindrai, car je dois avouer que, comme la lance d'Achille, elle sait guérir les blessures qu'elle cause et si elle vous vaut quelquefois un attrapage sur les défauts des Français, elle a l'attrait de nous procurer

bien des compliments que nous n'aurions pas osé espérer.

Malgré cette indépendance d'allures, la canadienne est fervente catholique. Elevée dès sa plus tendre enfance dans la stricte observation d'une religion qu'elle sait être la garantie de sa nationalité elle marche dans la vie avec l'âme tranquille et le calme de la croyante.

Elle repousse les idées d'émancipation ou de révolte et traverse les mille incidents de l'existence le front haut et le cœur reposé.

De ce mélange de liberté sociale et de retenue morale, résulte un être charmant, un peu bizarre, peut-être, difficile à analyser, tout extérieur, tout en dehors, mais si aimable, si entraînant que l'on ne veut pas approfondir et que l'on craindrait de briser l'idole en le ramenant au sérieux de l'existence.

L'hiver est surtout l'époque où ce tempérament de feu se montre dans toute sa force.

La canadienne est la créole du nord. S'il faut aux unes les bananiers et le hamac, il faut aux autres la neige.

Aussitôt que la terre a recouvert son blanc manteau, une femme nouvelle apparaît.

La canadienne est dans son élément. Armée de pied en cape pour lutter, vous la voyez poindre aux premières neiges.

Avec son habit bleu ou blanc, Trappeur ou Canadien, son petit bonnet de laine campé sur l'oreille avec la crânerie d'une cantinière de voltigeurs, chaussée de fins mocassins, elle défie vents et tempêtes.

Que nous sommes loin de nos petites parisiennes blêmies par le froid, se cachant le nez et les oreilles, gémissant à chaque rafale

et rappelant ces frêles petits rosiers cravatés de mousse, emmaillottés de paille, qui, sur le Marché aux Fleurs, s'effeuillent au vent d'hiver.

Par contraste, voyez un peu un groupe de ces charmants démons : toute la fleur hivernale est réunie là et s'il fallait jouer aux petits jeux, quelle magnifique moisson pour un bouquet d'hiver.

Depuis le perceneige au blanc calice, la bruyère aux clochettes roses, l'épine chargée de corail, le gui aux guirlandes ponctuées de grains d'argent, jusqu'aux branches de houx dont les baies éclatantes se détachent comme des gouttes de sang, chaque fleur, chaque plante trouverait son type et sa personnification.

Et maintenant, pour finir ce portrait aussi consciencieusement tracé que possible, si

vous me demandez quel est en somme mon avis, je vous répondrai comme dans votre chant national :

Vive la Canadienne !



SPORT MEXICAIN

La vie du véritable mexicain, non pas du mexicain des villes, qui est un être complexe, un composé bizarre de gommeux et d'atzèque, mais du mexicain de l'intérieur, du propriétaire cultivateur, se passe constamment à cheval. Le cheval, pour, lui est le seul mode de locomotion raisonnable et vous l'étonneriez fort, je crois, en lui disant

qu'il y a dans le monde des gens qui vont à pied.

Tous ses amusements, tous ses exercices sont donc équestres et dans ce genre il acquiert une spécialité réellement incontestable.

Tout le monde connaît les courses de taureaux, tous ont certainement lu et relu toute les descriptions qui en ont été faites depuis Alexandre Dumas jusqu'à Théophile Gautier, il serait donc très fastidieux de revenir sur un exercice qui est si connu. J'indiquerai simplement un travail spécial que j'ai vu faire au Mexique par le grand torero mexicain, le Frascuel ode la Nouvelle Espagne, Ponciano Diaz. On appelle cet exercice la *pose de la cocarde.*

Le torero se fait amener un cheval nu, portant simplement un surfaix avec une boucle pour maintenir le pied gauche. Il

prend entre les dents une cocarde, une rose ayant au centre une pointe d'environ un pouce de long et se place dans un coin de l'arêne.

Lorsque l'attention du taureau est un peu détournée par les capes qu'agitent devant lui les autres toreros, Diaz lance son cheval à plein galop, passe juste au ras du taureau qui détourne aussitôt brusquement la tête; au même moment l'homme se penche complétement de côté, se couche sur la tête du taureau et lui plante entre les deux cornes la cocarde qu'il tenait à la bouche.

C'est un exercice très élégant, mais qui rencontre peu d'imitateurs.

Mais en dehors de ces tours de force, les jeunes cavaliers mexicains pratiquent deux amusements plus pacifiques et malgré cela fort jolis et fort intéressants à suivre. Ce sont : le *laso* et le *coleadero*.

Le *laso*, comme on sait sans doute déjà, est une longue corde de 60 à 70 pieds à l'extrémite de laquelle est une boucle. Avec cette boucle le cavalier fait un nœud coulant d'environ 5 pieds de diamètre.

Il fait tournoyer le nœud au-dessus de sa tête et le laisse ensuite échapper aussitôt qu'il est à portée du but.

En vertu de la vitesse acquise toute la corde se déroule et le nœud tombe juste sur les cornes ou la tête de l'animal qui continue sa course. Le cavalier s'arrête, enroule autour du pommeau de sa selle le bout du laso qu'il a conservé à la main. Le petit cheval mexicain qui est dressé à cet exercice s'arc-boute sur ses jambes de devant et le nœud qui se resserre brusquement arrête net le taureau.

Cet exercice demande beaucoup d'adresse. Quelques mexicains arrivent à y être d'une

force réellement extraordinaire au point de désigner à l'avance telle partie de l'animal qu'ils vont saisir avec le laso, soit la patte gauche, soit la patte droite, soit la tête.

De vrais concours ont lieu le dimanche dans les immenses cours des haciendas et là, en présence de la maîtresse de céans, tous les jeunes rancheros se disputent la palme de la victoire et les acclamations des brunes mexicaines, qui ne ménagent ni leurs sarcasmes ni leurs moqueries au con current inexpérimenté, pêcheur malheureux dont le laso revient au but, absolument vierge de la moindre proie.

Le *coleadero* demande non moins d'agilité et beaucoup plus de force et de science. Il consiste en ceci :

Une cinquantaine de taureaux sont enfermés dans un enclos au milieu d'une prairie. Tous les concurrents sont formés en

groupe auprès de ce corral et deux d'entre eux sont d'abord désignés pour *colear.*

Les rancheros ouvrent une porte du corral et laissent échapper un taureau qui se sauve en bondissant. Les deux premiers cavaliers désignés partent à sa poursuite et cherchent chacun à se rapprocher de lui du côté gauche en le tenant à leur droite. Le premier arrivé saisit la queue du taureau à son extrémité, puis la tenant fortement, il la prend sous sa jambe droite qui la maintient absolument serrée contre la selle. Aussitôt il donne un vigoureux coup d'éperon à son cheval qui fait un brusque saut en avant.

Le taureau enlevé ainsi perd pied et roule à terre en faisant quelquefois trois ou quatre tours sur lui-même.

On ne peut imaginer quelle passion excitent ces jeux. De plusieurs lieues à la ronde

les jeunes gens viennent y assister, j'y ai vu quelquefois jusqu'à 3 et 400 cavaliers, la fine fleur de la jeunesse de l'endroit.

On y vient également des villes voisines et les mailcoachs attelés de dix mules, les calèches à quatre et six mules y amènent en foule toutes les jeunes mexicaines qui, non moins cruelles que les belles romaines, ne demandraient pas mieux, pour s'amuser un peu, de voir découdre quelques uns des amateurs par un taureau récalcitrant à ce genre d'exercice.

Ce sont là au Mexique les deux genres d'amusements les plus originaux que l'on puisse signaler. Nous avons également l'attaque des diligences qui fait partie du sport financier et les *pronunciamentos* mais ils rentrent dans un autre genre de sport, le sport politique, dont il n'est pas bon de s'occuper outre mesure dans ce pays-là.

LE LAZARET DE TRACADIE.

Cette maladie, dont les historiens du Moyen-Age nous ont appris les terribles ravages dans les rangs des Croisés, la lèpre, puisqu'il faut l'appeler par son nom, s'est, par une inexplicable circonstance, implantée dans une partie du Nouveau-Brunswick, le comté de Gloucester.

Les dangers qui résultaient du développement de l'épidémie, la difficulté de soigner des malades disséminés, la nécessité de les isoler et surtout d'empêcher des alliances dont le résultat aurait été la production d'une race condamnée d'avance, furent autant de causes sérieuses qui amenèrent l'autorité à construire un lazaret destiné à recueillir et à soigner les tristes victimes du terrible fléau.

Tracadie se trouvait être le centre de la partie infectée. La situation excellente de ce village au point de vue hygiénique, la proximité de la mer à l'embouchure de la rivière Pokemouche, le firent choisir d'un commun accord pour l'établissement de l'asile projeté.

Nous nous trouvions, il y a quelques années, plusieurs amis de Montréal et moi, dans les environs de Tracadie en partie de

chasse, et l'envie nous prit de visiter cet établissement, fort curieux à tous égards, et, surtout fort intéressant à cause de sa rareté. C'est, je crois, un des rares établissements de ce genre qui existent dans le monde entier, et à ce point de vue, il méritait d'attirer notre attention. Le lazaret est situé sur le bord de la baie et vu de loin, je vous avouerai que ses bâtisses blanches, ses balcons découpés et ses constructions si régulières sont peu faites au premier coup d'œil pour rappeler le terrible mal qui abrite là ses victimes.

Un élégant jardinet entoure la maison et nous le traversons pour frapper à la porte principale et solliciter la permission de visiter l'établissement.

Après quelques minutes d'attente dans le parloir, la sœur directrice se présente elle-même et s'empresse d'accéder à notre de-

mande. Nous parcourons d'abord plusieurs dortoirs fort propres, fort bien tenus ; nous arrivons dans une grande salle où une dizaine de malades sont occupés à lire, à fumer et à causer. Ils se lèvent à notre approche et nous pouvons les examiner successivement.

Le trait principal de la maladie est la perte absolue de la sensibilité dans les mains et la difformation complète des muscles des doigts et du poignet. Les doigts se recourbent et il devient impossible de les ramener à leur position normale. En même temps la face se boursouffle et devient absolument difforme, le front se couvre de bosses au point de faire perdre à la physionomie toute expression humaine. C'est d'ailleurs là le point le plus avancé de la maladie ; après arrivent les plaies qui font tomber tous les doigts. Il y a à l'asile

plusieurs malheureux qui n'ont plus de mains ; les doigts sont tombés et il ne leur reste que le moignon.

Tous ces pauvres gens supportent patiemment leur mal ; ils ne souffrent plus disent-ils, et ils attendent ainsi leur sort. Plusieurs ont eu déjà des parents morts à l'asile, et c'est le triste héritage de la maladie paternelle qui les a amenés à finir leurs jours, séparés du reste du monde.

Nous avons ensuite visité les salles où sont traitées les femmes. Elles sont encore plus horribles à voir que les hommes, et il y a là actuellement plusieurs cas qui sont arrivés au maximum d'intensité de la maladie. Une vieille femme à la figure toute décomposée, n'ayant plus de mains nous dit avec une certaine fierté qu'il y a trente ans qu'elle supporte le mal. Le cas est, paraît-il, assez extraordinaire, car habi-

tuellement lorsque le mal s'est déclaré, le patient meurt dans un délai de dix ans au plus.

La sœur directrice nous conduit ensuite dans la chapelle, à la pharmacie et enfin dans toutes les parties de l'établissement.

Tout en marchant nous lui demandons quelques renseignements sur les particularités de la lèpre.

Son origine au New-Brunswick, nous a-t-elle dit, n'est pas encore fixée d'une façon irréfutable, malgré toutes les recherches qui ont été faites. Tout porte à croire qu'il a été apporté par un bateau venant de la Méditerranée à bord duquel un habitant de Tracadie était allé travailler. Il en était revenu malade et c'est, croit-on, le premier cas constaté dans le pays. Depuis il s'est successivement propagé et l'indolence des habitants, le défaut de précaution

dans les alliances lui avaient fait prendre une extension redoutable dont les progrès furent arrêtés par la création du Lazaret.

Fait très curieux, la lèpre n'est pas toujours héréditaire, elle saute quelquefois plusieurs générations pour reparaître à plusieurs années d'intervalle. Mais, règle absolue, en recherchant la lignée de tout nouveau cas, on est sûr de retrouver un cas de lèpre dans la parenté.

La question de la contagion est aussi fort discutée et même absolument niée, car, depuis la fondation de l'asile, aucune des personnes qui y sont employées n'a été atteinte de la maladie.

Tels furent les principaux renseignements que nous pûmes obtenir.

Notre visite touchait à sa fin, après avoir remercié la sœur directrice de sa bienveillante complaisance, nous traversâmes de

nouveau le jardin où les pauvres lèpreux fumaient tranquillement leur pipe au soleil Quelques cigares que nous distribuâmes, nous valurent leurs chaleureux remerciements et tout en songeant au temps lointain où ces pauvres infortunés parcouraient les rues, une clochette attachée au cou pour prévenir les passants de s'écarter de leur chemin, nous sortons de cet asile du malheur.

Une fois dans la campagne, nous respirons l'air pur et la brise saline de l'océan et nous jetons un dernier regard sur la porte de cet asile à laquelle ne manque que le sinistre frontispice que le Dante a placé à celle des enfers :

Ogni intrate lasciate la speranza.

LES PÊCHEURS CANADIENS.

C'est une terrible vie que celle des pêcheurs canadiens. Il faut avoir vécu au milieu d'eux pour comprendre et admirer ces luttes contre les éléments, ces actes d'héroïsme obscurs dans lesquels l'homme seul aux prises avec la tempête cherche à lui arracher sa proie.

Les longs récits du soir dans les pauvres cabanes des Acadiens, des Français, comme ils s'intitulent avec orgueil, sont un vrai martyrologe des victimes de la grande mangeuse, de la mer, leur ennemie et leur passion. Quelques-unes de ces tempêtes sont devenues légendaires parmi eux et mieux que toutes éphémérides marquent les étapes de leur rude et pénible existence. Sans être sceptique, j'avoue que je m'attendris assez difficilement; néanmoins je dois dire que j'ai été profondément touché par le récit d'une tempête célèbre que me fit un jour un vieux pêcheur de Shippagan, petite ville du comté de Gloucester. Ce récit est resté gravé dans ma mémoire et je ne puis résister à l'envie d'en faire connaître quelques traits.

Il y a une trentaine d'années, quelques pêcheurs de Shippigan étaient sortis pour pêcher la morue au Banc des Orphelins. Ce

nom seul ne donne-t-il pas le frisson ?—Presque tous avaient amené avec eux leurs garçons, de jeunes enfants qui aidaient à la manœuvre et commençaient ainsi leur apprentissage de la vie.

La pêche avait été belle, le ciel était radieux, chacun s'apprêtait à retourner à la maison, lorsque tout à coup le ciel se couvre, le vent commence à souffler et les pêcheurs se préparent à tenir tête à l'orage.

En quelques minutes l'ouragan éclate avec furie, la flottille est dispersée et chacune des petites barques devient le jouet de vagues énormes qui menacent de les engloutir. —Un grand nombre disparaissent dans les flots.—Quelques-unes plus heureuses peuvent pousser jusqu'au port où se répand bientôt la triste nouvelle. Toute la population accourt sur la grève, on veille toute la nuit pour ramasser les cadavres poussés par

la mer et le lendemain on en comptait 79, sur 125 pêcheurs qui étaient partis.

Impossible de décrire les pleurs des femmes et des enfants, le désespoir de toute cette population, le spectacle atroce de ces vieux marins racontant leur douleur.

Un malheureux père ramène deux cadavres. Au milieu de la tempête sa barque a chaviré, il a pu sauter sur la quille, mais ses deux fils sont tombés à l'eau. Il plonge et les ramène à flot, mais ce ne sont plus que deux cadavres. Malgré tout, le père veut absolument les faire ensevelir et les ramener au port. Il prend sa cravate, et avec elle il attache les deux cadavres corps à corps par le cou, puis il les place sur la quille à côté de lui, chacun pendant d'un côté. C'est dans ce funèbre appareil qu'il revient au port.

Un autre qui avait avec lui son fils, son

jeune enfant, chavire également et se sauve en sautant sur la quille. L'enfant qui est dans la cabine ne peut sortir et se trouve enfermé. Le malheureux père entend ses cris à travers les parois du bateau, mais que faire ?

Il s'épuise en vains efforts pour arracher les planches, mais il est sans outils. Pendant ce temps les appels sont plus pressants et plus désespérés. Le père se désole. Enfin on touche terre, on accourt, on retourne la barque, on ouvre la cabine. L'enfant venait d'expirer.

Tout ceci est raconté avec une telle simplicité, sans émoi ni colère, que le cœur se serre réellement.

Ce sont les mêmes hommes qui vont s'enfermer tout un hiver dans leurs tristes cabanes, sans pain quelquefois.

Les années mauvaises se succèdent et

chaque fois on vient demander des secours pour ces pauvres gens. Je souhaite toujours que ces demandes réussissent, car je vous assure que quand on a vu de près de tels hommes, c'est presque les larmes aux yeux qu'on lit ces chiffres froidement alignés dans les rapports officiels et qui signifient dans leur sécheresse qu'il y aura peut-être encore bientôt de pauvres Canadiens qui mourront de faim.



LA

NOUVELLE-ORLEANS, MEXICO, LA HAVANE

La Nouvelle-Orléans est le rendez-vous des Américains qui veulent éviter les durs froids du Nord ; bien des Canadiens y vont aussi se régaler du soleil du midi, au sein d'une population française et catholique. Mieux que tout autre, ils peuvent comprendre la sublime mémoire du cœur qui lui a conservé son cachet ancien.

Il est pourtant impossible d'arriver à la Nouvelle-Orléans sans être immédiatement stupéfait du grand air que présente la vieille Cité du Croissant au milieu de ses désordres.

Pareille à la vieille marquise ruinée dont on sent encore la race sous les manteaux râpés il faut convenir qu'on y retrouve la trace des glorieuses nations qui s'y sont échangé l'honneur d'y répandre la foi, la délicatesse, la touche artistique des races latines.

La Nouvelle-Orléans, fondée par des Français, bâtie par des Espagnols, instruite par des Français, a conservé toutes les qualités et tous les défauts des races qui s'y sont succédées.

Pour ne parler que du quartier français, qui seul offre un cachet spécial, c'est merveille de voir le bariolage de style, de mœurs que l'on y rencontre à chaque pas.

Prenons une des grandes rues, par exemple, la rue Royale : elle est étroite comme les rues françaises, mal pavée, avec des trottoirs impossibles, sur lesquels on ne peut marcher en temps de boue. A chaque pas une dalle se dérange et retombe en éclaboussant d'une façon souvent indiscrète votre voisin ou votre voisine.

La rue est obscurcie par une nuée d'enseignes de toutes couleurs, de toutes formes, de toutes dimensions, qui donnent au ciel une apparence de *crazy quilt*.

Les magasins sont surplombés par des balcons aux jalousies baissées où les belles Créoles, nonchalamment étendues dans des berceuses, vêtues d'un long peignoir blanc, le pied chaussé de minces sandales, écoutent en s'éventant avec une feuille de latanier, des histoires que leur conte avec son gros rire, la négresse familière ou les chansons

du crû que chante son fils, bambin créole, vêtu uniquement d'une courte chemise.

Tout ce mélange de patois français, de balcons espagnols, de réclames américaines frappe au premier coup d'œil et inspire le désir de se lier avec ces gens qui semblent si heureux et si insouciants de la vie.

Le triomphe de la Créole, c'est la promenade du dimanche après la grand'messe.

Foncièrement catholique, comme tout descendant de race française, la Créole assiste régulièrement à l'office du dimanche à la cathédrale française, la cathédrale Saint-Louis.

Après l'office a lieu la promenade fashionable qui se fait au *Marché Français* sur le bord du fleuve.

Au milieu d'un immense marché, tenu avec la propreté la plus scrupuleuse, une foule bigarrée en habits de fête monte et descend en caquetant et flirtant.

Les bouchers, tous français, et qui plus est, tous gascons, sont là, devant leur étal, en grande tenue, chemises blanches à boutons d'or, manchettes et tabliers blancs.

Ils débitent la viande avec la même grâce et la même netteté qu'un commis de Siraudin peut mettre à servir une livre de marrons glacés.

Autour d'eux tournent et retournent les jeunes Créoles, au type opulent, aux brunes torsades, poussées sous les soleils des tropiques et alliant à la vivacité et à la gaité de la française, la splendeur du type espagnol.

Rien ne peut rendre l'impression que produit le mélange et la diversité des couleurs dans cette cohue.

Les toilettes des Créoles aux nuances multiples, les madras insensés des vieilles négresses, tous ces visages dont la gamme varie du noir de jais au blanc d'albâtre, se

fondent dans l'ensemble pour former un ton d'un intensité vraiment étrange.

Après cette promenade, la Créole sort peu dans le jour ; le soir elle va prendre le frais au bord du lac, soit au West-End, soit au Fort Espagnol.

Quel que soit le rococo évident de ces constructions sans style, il est impossible de ne pas y trouver un cachet.

Figurez-vous deux ou trois restaurants plantés au milieu d'un grand jardin public où l'on admire un lion en terre cuite, deux ours vivants et deux crocodiles dans un bassin.

Les eaux jaunes du lac Pontchartrin sont le seul point de vue qu'offre ce lieu de délices où l'on vient enfin aspirer quelques bouffées d'air frais.

Les bull-frogs tenus à l'écart par la lumière électrique et les jeux des enfants,

croassent tout à l'entour avec leur claire voix de basson.

Eloignez-vous maintenant de quelques pas de ce centre, et suivez un instant le chemin en coquillage qui mène à la ville : les bruits mystérieux du marécage—brusques plongeons de bêtes invisibles, clapotements de l'eau sans cause appréciable, susurrements d'insectes, cris rauques de pélicans—feront aux serments d'amoureux et aux valses de Strauss qu'écorche l'orchestre du Fort, un bien original accompagnement.

Et voilà comment se passe un dimanche à la Nouvelle-Orléans.

MEXICO

Mexico, *la Ville des Palais*, comme l'intitulent modestement ses habitants, est loin de répondre de suite au tableau enchanteur que promet ce pompeux surnom.

Le premier aspect est glacial. Ces vieilles maisons, aux murs de quatre pieds d'épaisseur, toutes surmontées de toits plats, dont la ligne continue forme une lourde terrasse au-dessus de la ville ; ces immenses cours intérieures sur lesquelles donnent de longues galeries toujours désertes ; tout cet ensemble donne à la vieille cité mexicaine une gravité et un sérieux que l'on s'attend bien peu, au premier abord, à rencontrer dans ce pays tropical.

Sur la foi des Gustave Aymard et consorts, on arrive à Mexico avec l'idée d'une population tapageuse et sans cesse grouillante, ne rêvant qu'estocades et batailles, que poignards et revolvers, et au lieu de cela on trouve la ville la plus paisible du monde.

C'est un dimanche ; les cloches sonnent à toute volée, et les rues sont pleines d'élégants endimanchés. Les cravates sont peut-être un peu éclatantes, les bottes vernies un peu pointues, mais enfin nous sommes si loin des Boulevards. Les brunes mexicaines, le paroissien à la main, se dirigent de ce pas lent qui caractérise les nations espagnoles vers la cathédrale dont les hautes tours dominent la ville entière et surplombent la belle promenade du Zocalo où la musique militaire fait entendre les airs favoris de *Carmen*,

Dans toute cette foule, pas un cri, pas une bousculade; à peine quelques saluts esquissés du bout des doigts, et la promenade continue.—Mais tout cela, me direz-vous, manque absolument de couleur locale? —Patience, elle a aussi sa place, et, en première ligne je signale l'attachement de la mexicaine à la mantille. Les modes les plus élégantes n'ont pas encore détrôné cette élégante coiffure dont les plis savants font ressortir avec tant d'avantage les beaux yeux noirs des charmantes promeneuses. L'immense sombrero galonné, brodé, surchargé d'argent, s'est conservé aussi pour les hommes comme signe distinctif du costume national; et tous ces fiers gaillards solidement campés, brunis par le soleil, ont sous cette coiffure un aspect un peu farouche mais bien caractéristique. C'est là d'ailleurs un des cachets particuliers de la nation

mexicaine, la domination morale et physique de l'homme.

La femme mexicaine est la femme du foyer, un peu par force peut-être ; elle sort peu ou point ; jamais dans une réunion elle n'élève la voix ; son seigneur et maître le défend, et seul il commande. Aussi les relations manquent-elles forcément de la cordialité à laquelle nous sommes habitués. Je suis loin de me poser en apôtre de l'émancipation des femmes, car je suis sûr qu'elles sauront bien se défendre elles-mêmes, mais enfin c'est le cas de demander aux Mexicains de donner à leurs femmes un peu plus de liberté. S'ils ne le font pas pour eux, qu'ils le fassent au moins pour les autres.

L'élément indien forme à Mexico les deux tiers des habitants, et dans le Mexique entier il compte pour huit millions dans une population de dix millons.

L'Indien mexicain est l'être le plus paisible et le plus inoffensif que l'on puisse rêver. En le voyant on comprend sans peine que les barbares conquérants venus à la suite de Fernand Cortez l'aient si facilement dépouillé du bel empire des Astecs qui fut dans un temps à la tête de la civilisation de l'Amérique toute entière.

Vous le voyez traverser les rues en trottinant derrière son âne qui apporte au marché quelques fleurs ou quelques légumes ; il s'arrête de temps en temps pour vous demander d'une voix chantonnante et câline : " Voulez-vous un petit bouquet, mon petit patron, mon chéri : *Un ramillete patroncito, nino?* Et, s'il n'a pas trouvé acheteur, il repart de son petit trot, jusqu'à ce qu'il ait réalisé les quelques sous auxquels se monte sa cargaison. Puis il achète trois ou quatre galettes de maïs, un litre de la boisson

nationale, et retourne à sa cabane, toujours en trottinant derrière son âne.

Mexico n'est pas une ville gaie, bien loin de là. Le pays est à la veille d'une transformation, et chacun semble se demander ce qui va arriver. L'indolence habituelle de la race l'empêche de réagir aussi fortement que le nécessiterait la situation, et il est bien à craindre que le géant du Nord ne s'implante un jour bien lourdement dans cette belle contrée.

Espérons qu'il n'en sera rien de ces noirs pressentiments ; mais pour cela il faudrait que les races latines, la France en particulier dont les attaches là-bas sont si puissantes, où l'affinité des races leur a créé, en dépit des erreurs de 1867, des sympathies indélébiles, que la France n'oubliât le beau rôle qu'elle pourrait y jouer à son tour.

Ne serait-il pas vraiment noble, après

qu'un empire français avait cru par une intervention militaire pouvoir y fonder un empire mexicain, de reconnaître son erreur et de laisser à une république le soin de réparer ses fautes et de consolider par une intervention, pacifique cette fois, la liberté et la richesse de la république mexicaine ?

LA HAVANE

La Havane !. . . . à ce seul mot, une délicieuse brise, embaumée d'orangers et de citronniers, semble encore m'apporter les derniers flonflons des *habaneras* et des *danzas*, que du soir au matin les musiques font entendre à l'ombre des bananiers.

Une nuée bleue semble encore s'élever de toutes parts, et le palais semble encore savourer les partagas, les brevas, les panatellas, etc., etc., de la *Perle des Antilles*.

Je crois encore voir passer devant moi les splendides havanaises au teint vieil or, aux yeux étourdissants, aux pieds microscopiques, à la démarche langoureuse. Il me semble être encore à la promenade où elles

vous lancent en pleine figure avec une impudence provocante la bouffée de leurs cigarettes et se sauvent ensuite en riant comme des folles de la déconvenue de leur victime.

Agrémentez le tableau d'un soleil qui chauffe à un nombre incalculable de degrés et qui surexcite à la fois le cerveau et l'enthousiasme, et vous aurez l'idée des sensations d'un nouveau débarqué à la Havane.

L'entrée du port est vraiment grandiose. Un fort planté sur les rochers domine la passe, et le vapeur s'avance lentement dans la baie. Immédiatement une flottille de petites chaloupes blanches se détache du quai, et arrive à force de rames vers le vapeur pour s'accrocher à ses flancs.

Le pont est aussitôt envahi par une multitude, qui, dans toutes les langues du monde, cherche à accaparer un client pour l'emmener à terre ; une peur terrible d'être

déchiré en morceaux par tous ces rivaux s'empare du malheureux passager qui presque toujours se décide, pour avoir la tranquillité, à aller visiter la ville.

Aussitôt débarqué, la première préoccupation est invariablement de trouver à se rafraîchir, et, comme les cafés ne manquent pas, il n'y a que l'embarras du choix. C'est là d'ailleurs le lieu de réunion ; c'est là d'ailleurs que riche et pauvre, négociant et soldat, matelot et bourgeois, viennent chercher le peu d'air respirable nécessaire à l'existence.

Dans d'immenses salles puissamment ventilées, une foule sans nombre est assise devant des tables surchargées de tout ce que l'imagination humaine a pu trouver en fait de boissons rafraîchissantes ; des monceaux de glaces, de limonades s'empilent sur les tables et chacun, les jambes étendues, se

balance sur les berceuses en jetant au vent les bouffées de la cigarette et en se pâmant comme des carpes à chaque légère brise qui trop rarement vient de la baie apporter, en même temps que les émanations salines, les émanations plus dangereuse cette fois de la fièvre jaune, le *Général Fièvre* comme l'appelaient les Cubains pendant la guerre de l'insurrection, où il faisait parmi les Espagnols plus de victimes que les escopettes des guerilleros.

La Havane est la ville sociable par excellence. Dans aucun endroit vous ne trouvez plus d'affabilité, un peu trop démonstrative peut-être, mais enfin bien agréable pour l'étranger qui trouve là les prévenances, l'amitié dont la race anglo-saxonne est souvent trop chiche.

La ville semble d'ailleurs être d'un autre âges ; les troupes qui la traversent rappel-

lent les pays d'opérettes qu'a célébrés Offenbach ; les chasseurs à cheval, avec leur large panama, leurs habits bleus, leurs longs sabres, leurs paquetages fantaisistes, rappellent les défilés du Cirque Olympique, tandis que les gardes de nuit armés de la hallebarde antique rappellent le bienheureux temps où les populations étaient encore réveillées chaque nuit par la voix lugubre du veilleur, et cet avis rassurant : " Le temps est beau ! "

Le temps est beau à la Havane, trop beau peut-être, car il ne peut durer. Depuis un demi-siècle le sol de l'île gronde sous les colères accumulées et trop longtemps maintenues. L'implacable Espagne a poussé à bout la patience des Cubains, qui lèvent chaque jour l'étendard de la révolte. Abattue chaque fois, elle se relève chaque jour triomphante, et malheureusement aujour-

d'hui, elle a l'aide des Américains. Là, comme au Mexique, on se sent encore en face des progrès menaçants des Etats-Unis dont les races latines ne peuvent que redouter et combattre l'accaparement.

AMOUR ET PÉRIL

PAR

LE MARQUIS DE LORNE

TRADUCTION

AMOUR ET PÉRIL

Nos actes et nos exploits sont quelquefois bien insignifiants, quelquefois bien sots ; et pourtant il existe en nous un fond de vanité égoïste qui nous rend fiers de les rappeler.

Je ne crois pas que personne éprouve, pour le fait d'avoir frappé un homme à mort, toute l'horreur qu'imagine le romancier. On songe avec épouvante à l'atrocité

du meurtre brutal, mais le sentiment hostile qui a inspiré l'acte vit toujours dans le cœur de celui qui a frappé, et cela au point de réveiller chez lui plutôt la satisfaction de la vengeance assouvie, que le remords du crime perpétré.

C'est du moins mon opinion, si j'en juge par mon expérience, aussi bien chez les sauvages que chez les peuples civilisés.

Il est bien rare que nous regrettions une mauvaise action, si elle n'est pas pour nous une source de privations, de dangers ou de difficultés. Il est vrai qu'alors nous nous écrions quelque fois : Quelle folie j'ai faite ! Mais, dans ce triste monde, le châtiment ne vient pas toujours à point. En dépit des prédictions, la semence du crime ne produit pas toujours une moisson de douleurs, et trop souvent le mal passe sous nos yeux en triomphateur.

C'est faire beaucoup de morale, mais ces réflexions sont dues aux amis qui m'ont reproché, en certaines occasions, une conduite qui, pourtant, ne m'inspire aucun regret.

Au contraire, c'est avec intérêt, avec joie, avec plaisir, que je me reporte aux jours passés où je jouais le rôle romanesque d'un homme des bois, rôle autrement plus gai que la vie réelle de votre humble serviteur John Uptas, Esquire, de Toronto, au Canada membre du barreau de cette ville et favorisé sans trop de réclame d'une jolie clientèle. Je ne porte pas encore la toge de soie, mais elle pointe à l'horizon ; et Osgoode Hall, le sanctuaire de nos cours provinciales a vu sûrement des figures plus tristes et des visages plus agités que le mien arpenter ses corridors, et émerger des portiques italiens de sa massive architecture.

La toge et les pandectes étaient peu appréciés de ma jeune imagination qui, toute imprégnée des aventures du Nord-Ouest, ne concevait rien de comparable aux jouissances du trappeur de la baie d'Hudson, pas même la glorieuse carrière du général victorieux. Qu'était-ce que la mitraillade de quelques bataillons auprès des luttes corps à corps avec les ours blancs ?

Cette idée m'avait tourné la tête ; je ne pouvais plus supporter le collège.

J'aimais fort le professeur Wilson ; j'admirais son talent, comme celui des graves personnages qui honorent les chaires de l'université, mais cela ne m'empêcha pas de m'arracher à leurs séductions, en compagnie d'un ami, et de décider à tout hasard que quelques années de séjour au milieu des trappeurs auraient pour excellent résultat de m'endurcir le corps et de me former l'esprit.

Un soir, pendant un souper d'étudiants, la conversation tomba sur mes projets. J'étais à mon aise, indépendant, possesseur d'un nombre respectable de dollars qu'un père économe m'avait placés en lieu sûr ; j'offris avec magnanimité de faire tous les frais du voyage.

Ce point réglé, il n'y avait plus qu'à jeter la plume au vent, et à partir au plus vite.

Mais de quel côté ? Dieu seul le savait.

Aux Etats-Unis ?

Non, nous étions trop patriotes pour cela, et notre Nord-Ouest nous offrait un champ d'aventures amplement suffisant.

A l'Ouest ? naturellement. A l'Ouest, dans la direction suivie par la marche absorbante du " Grand empire."

On but force rasades à notre succès.

Le lendemain n'amena ni migraine, ni repentir.

Quinze jours après, nos préparatifs étaient terminés, et nous prenions, au Détroit, la ligne du Grand-Tronc pour Chicago. Notre grande entreprise nationale, le Pacifique Canadien était encore un projet en l'air qui hantait le cerveau de quelques enthousiastes suspects auprès des esprits forts d'avoir plus d'imagination que de lest au fond des idées.

Chicago, par exemple, existait déjà avec ses rues aussi droites qu'innombrables ; mais notre séjour y fut de courte durée.

Nous étions en été, le temps était beau, le voyage par eau offrait donc tous les avantages.

Après avoir côtoyé les rives de la Rivière Rouge du Nord, comme on disait alors, un petit paquebot, puis un humble bateau nous transportait à petites journées jusqu'à Fort-Garry, aujourd'hui Winnipeg.

Je me rappelle maintenant avoir écrit de

là à notre excellent professeur, M. Wilson, une lettre qui, pour moi, était ce que les Anglais appellent *conscience money,* lorsque poussés par le remords ils adressent au ministère des finances quelques farthings de taxe soustraits un jour à la vigilance du fisc. Ma lettre était tout bonnement une reconnaissance de la dette que j'avais contractée envers mon *Alma Mater* et l'homme de bien dont j'avais été l'élève.

Ce qu'on me racontait alors des crues considérables qui se produisaient chaque printemps sur la Rivière Rouge m'avait frappé.

Ces inondations surprenaient autrefois les immenses troupeaux de buffles qui paissaient dans les riches et gras pâturages arrosés par cette rivière.

Les buffles étaient balayés par centaines, que dis-je, par milliers ; et, dans mon esprit,

je faisais un rapprochement avec ce que j'avais lu des immenses dépôts d'ivoire mammouth et de squelettes d'éléphants que l'on trouve à l'embouchure des gigantesques fleuves de Sibérie.

L'origine de ces dépôts ne peut-elle pas être de même nature ?

Des troupeaux d'éléphants aussi nombreux que nos bisons américains ne vivaient-ils pas autrefois dans ces vastes plaines, sur les rives de ces puissants cours d'eau ?

Les inondations du printemps n'ont-elles pas pu en emporter des centaines, les noyer, et disperser les carcasses sur leurs rives ou dans leurs estuaires, absolument comme la Rivière Rouge a emporté ces milliers de buffles, et déposé leurs ossements sur ses bords ?

Je ne pensais jamais revoir Toronto, et j'y adressais le résultat de mes observations

comme un tribut tardif payé à ses érudits.

Nous n'avions rien à faire à Winnipeg, qu'à acheter des provisions, et bientôt nous voguâmes sur le lac du même nom, qui s'étendait au loin devant nous.

Au bout de quelque jours, notre bateau nous laissait à l'embouchure de l'immense Saskatchewan, qui se perd dans le lac à travers une immense région de marais, de lagunes couvertes de plantes aquatiques, dont les bas-fonds herbeux m'inspirèrent une réminiscence classique de ce bon Virgile exilé sur les bords du Danube.

Le poète se lamentait de l'aspect désert et glacé de son lieu d'exil, et regrettait les douceurs de Rome. Pour nous, nous ne partagions en aucune façon sa manière de voir. Nous faisions des hécatombes de canards, de pélicans et d'outardes. Un vrai paradis!

Il était maintenant impossible de conti-

nuer notre voyage autrement qu'en canot, et après nous être assuré les services de deux sauvages pour remonter la rivière, nous reprîmes notre route vers l'Ouest, toujours vers l'Ouest.

La nourriture ne nous manquait pas ; nos fusils en fournissaient en abondance.

Quelle joie, en sortant de la vie policée des villes, d'être enfin son seul maître, son propre pourvoyeur !

Oh ! le charme de ces soirées passées au campement, auprès d'un feu de bouleau ou de peuplier, en fumant ou en rêvant aux voyages et aux explorations futures !

Une seule chose nous dégoûtait : c'était, les jours de pluie, de rencontrer dans les sentiers qui longent la rivière ces gros lézards immondes, boursoufflés, hideux.

Caressant leur rugueuse échine de leur queue épaisse, se traînant ou plutôt ram-

pant sur leurs pattes bouffies, ils disparaissaient devant nous dans le gazon.

Un amateur d'histoire naturelle eût peut-être trouvé un charme à les étudier ; mais pour nous, tout ce qui n'était pas comestible nous intéressait fort peu ; nous réservions pour le reste seul notre haute appréciation.

On voyagea ainsi jusqu'à un établissement de Sang-Mêlés, de Métis, comme on les appelle ici, en aval des Fourches où se réunissent ces deux grandes jumelles, la Saskatchewan du Nord et celle du Sud. La contrée était boisée et contenait plusieurs établissements de ce genre.

De là, notre voyage se continua par terre ; nous trouvions cette route préférable, le bois qui couvrait les rives étant peu touffu et assez facile à pénétrer.

Enfin, nous aperçûmes les bastions en palissades du fort Carleton, où stationnait

un solide poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, bien pourvu de provisions et de fourrures, et où nous attendait une cordiale bienvenue.

C'est là qu'il fut décidé entre nous de modifier notre itinéraire, de traverser le fleuve et de pousser droit au Nord.

Jusque là, mon compagnon avait fait preuve des meilleures dispositions à seconder mes plans. Je considérais, à mon point de vue d'organisateur et d'auteur du voyage, que cette conduite lui faisait honneur.

A quoi, du reste, aurait pu servir une opposition inutile, qui n'eût pu que troubler notre bonne harmonie et déranger nos projets d'excursion ?

Mais l'hiver approchait, et je ne tardai pas à remarquer chez mon compagnon une tendance à se ranger aux idées d'un jeune commis du fort, qui lui donnait à entendre

qu'on pouvait avoir beaucoup plus de chasse et d'amusement sans aller si loin.

Cela ne me convenait guère. Mon camarade se rendit d'abord à mes conseils, et consentit à m'accompagner ; mais en définitive, il revint encore avec opiniâtreté sur son idée de ne pas aller plus loin. Avec non moins d'opiniâtreté, j'insistai sur le départ, et finalement mon idée prévalut.

La voie que nous devions suivre était une route bien connue, un peu dure peut-être, mais parfaitement tracée. Mon compagnon de voyage voulait continuer à longer encore quelque temps la rivière pour rencontrer de l'outarde et du canard. Il en résulta un compromis, toujours la plus stupide des solutions.

Le départ eut lieu le lendemain. Nos provisions étaient entassées sur un toboggan qu'une couche de neige déjà assez

épaisse nous permettait de traîner facilement.

Le commencement de nos difficultés approchait.

Le gibier fut d'abord suffisant, mais la marche devint fatigante.

Nous avions dû chausser la raquette, une nouveauté pour nous. Il faut y avoir passé pour savoir combien la marche en raquettes est fatigante pour les débutants.

En Europe, on se figure de suite un mode de progression rapide et aisé. On songe à la raquette norvégienne, ces longues planches pointues aux extrémités et fixées au pied par une courroie ; toute autre est la raquette canadienne.

Imaginez une raquette de lawn-tennis, en forme de cœur, dont la partie la plus large au lieu de se refermer sur le manche, se prolonge en pointe par une courbe douce.

Au centre du croisillé est un espace vide où s'attachent les lanières qui fixent le pied à la raquette par son extrémité antérieure.

Au début tout va bien ; la marche est un peu monotone, mais il y a le charme de la nouveauté. Survient un premier accident, un rien, une culbute dans un banc de neige, on en rit ; mais bientôt cela devient sérieux. Après les heures et les journées de marche, les doigts des pieds se fatiguent, la plante devient douloureuse, c'est le *mal de raquettes,* comme disent les Canadiens-français.

Alors que de fatigues entraîne la marche ! que de douleurs à ces pauvres pieds !

La température se refrodissait et les nuits étaient loin d'être chaudes ; mais nous trouvions du combustible dans les buissons qui garnissaient la rive Nord. Mon but était toujours de pousser au Nord, où la contrée

était plus boisée, mais mon compagnon était naturellement de l'avis contraire.

—Continuons encore quelques jours à suivre la rivière, disait-il.

Il souffrait plus que moi des pieds, et chaque soir le trouvait de plus en plus grincheux au moment de camper.

Il me fallait aller couper le bois pour le feu, car il était si fatigué et souffrait tant des pieds qu'en arrivant au camp il se déclarait incapable d'aucune autre besogne que celle d'aider à cuisiner le souper.

Il me jugeait déraisonnable, je le trouvais entêté. Les marches étaient trop courtes à mon avis ; trop longues au sien.

Enfin, la querelle éclata. La fatigue nous avait rendus irascibles, quoique la marche de la journée eût dû nous suffire sans ces tracas.

La température baissait encore.

Nous n'avions qu'une bonne robe de buffle pour nous couvrir, et il fallait la partager la nuit. Bientôt la brouille fut complète.

Je ne sais si mon ami me reprochait ma bonne humeur et mes espérances dans notre malheur, ou s'il m'en voulait de l'avoir vertement relevé quand ses remarques étaient déplacées, ou bien enfin s'il méditait de me quitter à la première occasion, toujours est-il qu'il cessa de me parler.

Je lui prouvai de la même façon la piètre opinion que j'avais de sa conduite, et le silence le plus absolu régna entre nous.

Tandis que son caractère s'empirait à mon égard, je remarquai que ses pieds se guérissaient. Il marchait maintenant aussi bien que moi, et souvent je crus remarquer qu'il essayait de me punir en me battant à la marche.

Mais mes pieds se guérissaient aussi, et je pris la détermination d'avoir le dessus.

Chacun complotait de son côté, et se renfermait dans un silence hautain. La position était absurde.

Nous étions là, deux individus, rivés à la même chaîne, forcés de suivre la même route, mais chaque jour plus étrangers l'un à l'autre, et doutant davantage, chaque jour et chaque minute, de notre sagesse respective.

II

Quand le reflet bleuâtre de la neige s'évanouissait devant l'ombre envahissante de la nuit d'hiver, nous cherchions soigneusement un bosquet de bouleau où nous pussions trouver un abri et du feu ; puis nous nous arrêtions silencieusement, renversions notre

toboggan et son chargement sur le côté pour nous abriter et protéger notre feu qui était vite allumé.

Alors, prenant notre robe de buffle, nous nous étendions dessous, aussi froids au moral qu'au physique, nous pressant l'un contre l'autre, avec l'instinct animal qui nous fait rechercher cette chaleur que les corps se communiquent naturellement les uns aux autres.

J'étais devenu le plus fort ; et, un soir, comme la marche se prolongeait, je remarquai que mon ancien ami tirait la jambe derrière moi.

Cette vue, j'ai honte aujourd'hui de ce sentiment, me fit plaisir.

Enfin, il va parler, pensais-je avec une malicieuse satisfaction; et je continuai à arpenter régulièrement la neige.

Nous venions de laisser derrière nous un

emplacement convenable pour camper, quand j'entendis une voix derrière moi.

Allons, était-ce bien mon camarade, qui avait retrouvé la parole ?

Mais oui, c'était lui.

—Allons-nous enfin nous arrêter, Uptas ? où voulez-vous donc aller ?

Le tout était accompagné d'un formidable juron.

Je fus tenté de ne pas lui répondre, mais j'eus un remords.

—C'est bon, mon vieux, lui dis-je, arrêtons ici.

La glace était rompue, et une conversation aigre-douce s'engagea. Mon ami m'annonça qu'il allait profiter de la première occasion pour retourner chez lui ; je ne fis aucune objection.

Il nous fallait d'abord trouver la grand'-route, puis une hutte de sauvage, ou une tente de *voyageur*.

Nous savions fort bien que c'était au Nord que nous avions plus de chance de rencontrer l'une ou l'autre : il fut vite convenu de marcher droit sur la chaîne de postes qui devait se trouver de ce côté.

Cette décision était toujours un soulagement.

Nous avions trop appuyé à l'Ouest, mais en faisant un angle au Nord-Est nous devions tomber juste sur le chemin public du Fort à la Crosse par le lac au Pélican.

Je m'en souviens toujours, cette nuit-là, au moment où nous nous préparions à dormir en discutant auprès du feu les mérites du pémican, la forme silencieuse et solitaire d'un Indien nous apparut soudainement, debout à nos côtés. Le sauvage se tenait là dans l'attitude d'une apparition, immobile comme une statue.

Comment s'était-il approché de nous ?

nous l'ignorions. Pas un bruit, pas un cliquetis de ses raquettes n'avait révélé son approche.

Drapé dans une couverture, un arc à la main, il nous contemplait solennellement, tristement même. Il prit dans sa main, sans un geste, sans une parole, la nourriture que nous lui offrîmes. Il pouvait cependant avoir des compagnons, et, ma foi, je n'étais pas habitué à des visites aussi impromptues et aussi mystérieuses.

Rien ne pouvait faire soupçonner, pourtant,qu'il eût de mauvais desseins. Il disparut bientôt dans l'ombre de la nuit. Nous étions convenus de monter la garde chacun notre tour ; mais le sommeil fut le plus fort, et l'emporta. Jamais plus nous ne revîmes cet ami des mauvais jours. Jamais cependant je n'oublierai l'aspect sinistre de cette figure rouge, immobile, nous toisant de toute sa

hauteur, et détachant son galbe de médaillon dans la lueur du foyer, comme une sombre personnification du Génie de ces steppes.

Je songeai alors que bientôt lui et ses semblables seraient mes seuls compagnons, puisque mon ami était décidé à abandonner aussitôt que possible notre vie d'aventures.

A mesure que le sommeil m'envahissait, toutes les phases de mon voyage se déroulèrent devant mes yeux : les tourbillons écumeux de la Rivière-Rouge, ses rives basses creusées dans un sol fertile, cette nappe sans fin du lac Winnipeg, les dangereux bas-fonds et les rapides de l'embouchure de la Saskatchewan, le large estuaire du fleuve se rétrécissant graduellement en même temps que les rives s'élèvent, les collines boisées de sapins, les palissades de Fort Carleton et les hauteurs voisines éclai-

rées par les lueurs orangées de ces magnifiques levers de soleil canadiens, nos dernières étapes si pénibles, la glaciale beauté de ces paysages de neige... Et je m'assoupis en rêvant aux abris murmurants des pins du Nord, bien résolu à hâter notre marche vers les retraites perdues des vaillants pionniers du commerce de fourrure, dont nous voulions atteindre les campements au plus vite.

Mon ami, nouvellement réconcilié avec moi, dormait encore à mes côtés, lorsque le matin m'éveilla. J'étais à peine debout que le froid me saisit à la tête et me tomba droit entre les épaules.

Je grelottais tout en sautant pour me réchauffer; mais il fallait préparer le départ.

Maintenant que nous étions décidés à gagner à tout prix les endroits où il y avait

quelque espoir de rencontrer des blancs, nos différends s'étaient oubliés aussi vite que le souvenir d'une mauvaise nuit.

Comme ce soleil scintillait gaiement à travers les ramilles gelées du bouleau ! Comme ce beau tapis de neige nous éblouissait de sa blancheur éclatante ! Comme cet air délicieux purifiait, vivifiait ! Le pouls battait ferme, la force redoublait !

Nous avions une boussole pour nous diriger ; d'ailleurs la prairie était devenue tout à fait dure, et les lacs étaient gelés.

Nous désirions changer de région car les outardes et les canards nous avaient quittés pour le Sud, et devenaient introuvables. Il nous restait à tenter fortune à la pêche. Le pémican que nous avions emporté était assez agréable au goût, mais nous en étions fatigués. Souvent il ne contient pas autre chose que de la viande sèche pilée et pressée,

dans le fond d'un sac, avec un peu de graisse fondue ; le nôtre était réellement bien préparé, bien assaisonné et le goût n'en était pas désagréable.

Néanmoins un peu de poisson eût varié le menu ; mais à notre grand chagrin il nous fallut constater que l'eau des lacs était trop alcaline, et que le poisson n'y pouvait pas vivre. C'était une autre raison pour nous de quitter au plus tôt cette plate contrée d'alluvion, si profondément sillonnée par les affluents souterrains de la Saskatchewan.

Enfin, après deux ou trois jours de marches forcées, l'aspect du pays se modifia. Au lieu de la plaine monotone que nous laissions derrière nous, quelques monticules couverts de sapins apparaissaient çà et là à nos regards charmés, alternant avec de petits lacs dormant sous leur couche de glace.

Le camp fut vite dressé auprès du premier étang que nous rencontrâmes ; et nous résolûmes d'y prendre quelques jours de repos, et aussi notre part de poissons, s'il était possible.

Est-il une jouissance plus vive pour le pêcheur convaincu que celle de sentir mordre à son hameçon ? Nous avions percé un trou dans la glace et jeté nos lignes. Tout faisait présager une belle pêche.

Quelle serait notre première prise ? Nous attendions avec anxiété.

Soudain une secousse furieuse, puis cela mollit. Je tire avec précaution ma capture jusqu'au bord de la glace. Encore une secousse ; puis rien ! L'avons-nous perdu ? Non, le revoilà, je tire cette fois tout doucement, retenant ma respiration. Bravo, le voilà ! C'est une splendide truite qui gît maintenant sur la neige, bouche béante et pâmée.

Hourra pour le pémican! c'était mon seul appât, Mais peut-être se mangent-ils entre eux ces poissons? Essayons. L'appât fut plus long à produire son effet.

Enfin, voici une secousse, puis la ligne se roidit fortement. Nous en tenions un autre. La lutte fut plus courte, et bientôt une nouvelle prise venait rejoindre notre première victime mutilée.

Cette fois ce n'était plus une truite mais un poisson blanc, la convoitise des amateurs de pêche des lacs grands et petits de l'Amérique du Nord; jamais ils ne s'en fatiguent. Aussi étions-nous fiers de notre exploit.

Moins que jamais nous songions à abandonner un endroit où l'on trouvait à la fois le repos et la bonne chère.

Une fois nos provisions faites, le camp fut installé, un grand feu allumé, et après

avoir déposé nos poissons sur la glace d'une petite mare, nous nous étendîmes par terre pour savourer tranquillement nos pipes auprès du feu, en laissant nos imaginations folâtrer au-delà des épais buissons qui nous protégeaient contre le chasse-neige, en nous offrant leur chaleur et leur abri.

Nos truites qui cuisaient à la broche nous parurent un excellent repas. Mais quel fut notre étonnement, après avoir longuement causé et fumé, de voir que la chaleur du foyer avait fondu une partie de la glace, et formé un petit bassin où s'abattaient tranquillement les poissons que nous avions rapportés gelés et qui maintenant se croyaient redevenus de vraies truites et de vrais poissons blancs.

Leur illusion fut de courte durée; malgré notre étonnement, nous arrêtâmes net les progrès de cette résurrection par une battue en règle.

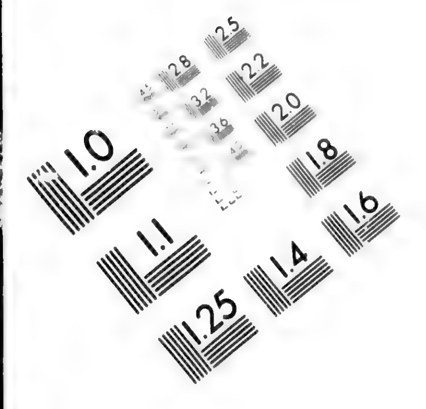
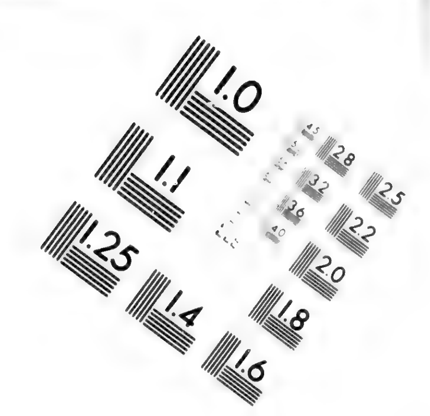
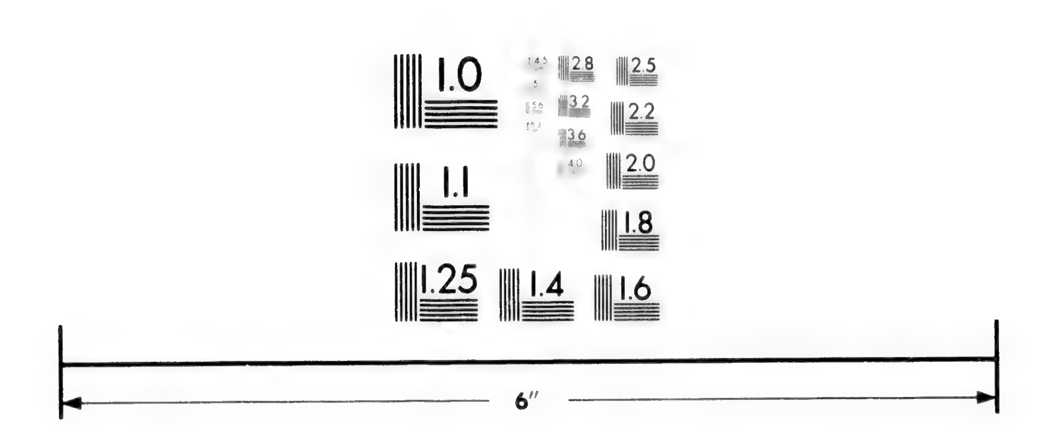
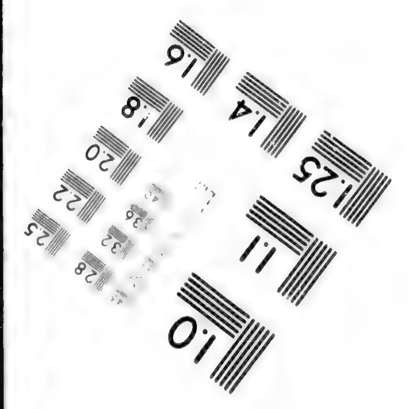
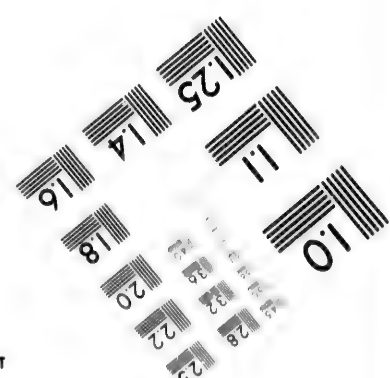



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

C'est ainsi que se passa notre première soirée, et bien d'autres encore ; car nos quartiers d'hiver nous plaisaient, et nous étions loin de désirer les quitter.

L'hiver augmentait d'intensité, mais la neige était en somme peu abondante,— moins que nous le pensions et certainement moins que nous avions coutume de la voir dans notre province d'Ontario. De fait, nous ne nous étions jamais trouvés aussi bien à Toronto que dans cette zone terrible, appelée par les savants région sous-arctique.

Les excursions de chasse ne manquèrent pas ; partout nous apercevions des traces de cerfs, d'orignal, de daim, qui venaient rôder autour de notre lac.

Un soir je rencontrai un brocard qui cherchait pour boire un trou sur la rive. Il se tenait fixe, tête droite, prêtant l'oreille

au bruit qui lui avait révélé mon approche.

Sa silhouette brune se détachait clairement sur la neige. Je l'abattis d'un coup de carabine, et ce soir-là fut un vrai soir de gala dans notre campement. C'était un jeune caribou, et sa chair était excellente.

Deux semaines plus tard, nous levions le camp; le froid avait augmenté et la traverse des lacs qui coupaient notre route fut assez facile.

Vers la fin d'une de nos marches nous apparut un soir la fumée bienvenue d'un campement abrité, sur la rive, par un massif de pins et de bouleaux.

Un des grands avantages du voyageur dans le Nord-Ouest canadien, c'est qu'il n'a pas, comme aux Etats-Unis, à se méfier de la réception qui l'attend de la part des Sauvages.

Si quelquefois il arrive des accidents, la suite de ce récit démontre que, presque toujours, les Sauvages n'en sont pas coupables, mais bien leurs frères, les Métis, qui les ont mal conseillés.

Nous n'avions donc aucune crainte d'approcher, et c'est en amis attendus que nous pénétrâmes dans le camp des Sauvages. Leurs manières à notre égard furent celles de parents habitués à nous voir entrer et sortir.

Les anciens se turent. Les jeunes montrèrent la tête et s'approchèrent pour nous regarder, et ce fut tout. Le chef était assis devant son wigwam. Il écouta nos demandes comme si nous avions été pour nous établir chez lui.

—*Ukayow* (il fait froid), dit-il, combien êtes-vous ?

—*Nesho* (deux seulement), fut notre

laconique réponse faite en levant deux doigts pour rendre plus éloquente cette première tentative de nous exprimer en langue sauvage,

Quelques instants après, comme il était nuit close :

—*Nipakak,* nous dit-il.

Cela voulait dire d'aller dormir. Nous installâmes notre campement, et bientôt l'ordre du chef était exécuté à la lettre : nous dormions profondément

Le lendemain, mon compagnon s'enquit tous d'abord du moyen de retourner à Carleton ; et, sur la promesse d'une récompense, un indien s'offrit pour le guider et l'y conduire en peu de temps.

Tous les Sauvages accueillirent avec joie —apparement du moins—mon intention de rester parmi eux. La séparation entre mon ami et moi fut vraiment triste, malgré cette, petite querelle survenue en route.

Ici commence la partie sérieuse de mes aventures.

Toutes les histoires d'amour sont sérieuses, si insignifiantes qu'elles puissent paraître au premier coup d'œil. Elles laissent des traces dans la vie d'un homme qui reparaissent tout à coup au moment le plus inattendu.

J'aurais du le savoir—mais on ne songe pas à tout—et quand je m'aperçus que la fille du chef était jolie—autant qu'une sauvagesse peut l'être—j'avoue que je commis la faiblesse de lui lancer imprudement plus d'un coup d'œil, et de lui faire une trop large part dans mes pensées.

Elle était fille unique, et, sans avoir la prétention de comparer une demoiselle peau-rouge au beautés torontoniennes, je dois déclarer qu'à cette distance et sous l'ombre des grands pins elle était vraiment fascina-

trice. Elle portait un fort joli nom, mais un nom de terroir d'une longueur démesurée, divisé en deux phrases et signifiant à peu près *Celle devant laquelle tous se taisent quand elle parle.* Ma langue ne put jamais se faire à une pareille gymnastique, et je préferai l'appeler *Kioshka*, nom qui correspondait à peu près euphoniquement au mot dont se servait son père pour l'appeler : ma fille.

Elle apprit vite mon nom, lorsque j'eus l'occasion de le lui enseigner. Elle nous suivait souvent dans nos courtes expéditions, me demandant toujours à porter quelque chose ; si bien que je finis par craindre, avec une défiance qui n'était pas sans charme, d'avoir fait sur elle une trop sérieuse impression.

Pourquoi voulait-elle donc toujours porter mes divers ustensiles, veiller à mon

campement, me préparer un lit moelleux avec des ramilles de sapin ? Pourquoi était-elle toujours à mes côtés quand nous revenions de la chasse ?

Je me doutais bien de quelque chose, mais je me raisonnais autant que possible, lors qu'enfin—comme il arrive souvent dans la bonne société—je fis un compromis avec ma conscience !

Qu'y faire, d'ailleurs ? Cette chère petite, aux yeux noirs et étincelants, aux joues d'un teint de noix, qui empruntaient à la chaleur d'un sang chaud et vigoureux une jolie teinte rouge-sombre, était la pourvoyeuse de mon camp et l'ange-gardien de ma solitude.

Quand je ne pouvais tirer de ses parents qu'un baragouin déplaisant, elle, au contraire, avait toujours un sourire pour moi ; et rien de ce qu'il était en son pouvoir d'obtenir ne manquait à mon confort.

C'est là une qualité qu'on apprécie toujours chez une femme.

III

" Grands dieux ! quel ange que cette Kioshka !" pensais-je souvent, mollement étendu sur mon matelas de sapin, devant le feu qu'elle avait allumé, et savourant une tranche de venaison ou de jambon fumé qu'elle avait préparé à mon intention. Et le temps passait sans songer même aux regrets de ne pas fêter Noël, au loin, là-bas, dans l'Est avec mes amis. Les flammes qui s'échappaient des bûches du foyer éclairaient pour moi de plus beaux arbres de Noël que tous ceux élevés jadis pour les enfants sous le toit paternel. Les étoiles qui paraissaient et disparaissaient dans les branchages vert-sombres des vieux pins y remplaçaient ces petites bougies qu'allumaient les bébés

et au-dessus de leurs cimes dentelées brillait dans toute sa splendeur le beau ciel d'hiver, clair, sec et glacial.

Ma tente, formée d'écorce de cèdre et de bouleau, était dressée sur des pieux solides. C'était la plus confortable et la meilleure du camp, garnie d'une provision complète de gibier et de poisson fumé, ainsi que d'une magnifique collection de peaux de cerfs et d'ours que j'avais tués, que Kioshka avait préparées et sur lesquelles je me reposais pour fumer en paix le calumet de la satisfaction.

Mais bientôt les affaires commencèrent à s'embrouiller considérablement. J'étais allé à la chasse avec deux sauvages dont l'un passait pour un admirateur de Kioshka. Bien qu'elle ne parût guère l'encourager, il était considéré généralement comme son fiancé. Ce jeune et estimable Brave n'avait

évidemment pour moi qu'une médiocre sympathie, et je l'avais déjà surpris à m'examiner d'un mauvais œil. Ces deux compagnons m'avaient suivi sans invitation en me voyant prendre mon fusil.

Après avoir marché quelque temps nous tombâmes, dans un bouquet de cèdres, sur des traces de caribou. Mistassu, l'ami de Kioshka, le mécontent, était justement à mes côtés ; l'autre sauvage s'était éloigné et depuis trois heures au moins nous ne l'avions pas revu. Je ne m'attendais pas à une longue chasse et n'avais pris à tout hasard que quelques cartouches de rechange que je perdis dans les chûtes inévitables de notre course précipitée. Dans tous les cas, mon fusil était chargé et tandis que je fouillais le fourré couvert de neige, le bruit d'un animal qui se levait attira mon attention et une forme noire détala rapidement devant

nous. Je lâchai un coup de fusil et me lançai dans le buisson touffu et profond pour suivre la piste sanglante très visible sur la neige.

Après une demi-heure de marche, je découvris enfin un magnifique orignal caché dans un bas-fonds et dont les cornes seules dépassaient. Je m'arrêtai un instant pour recharger mon fusil ; à ma grande surprise je manquais de cartouches.

Il n'y avait plus à reculer. Saisissant mon couteau, je me précipitai sur l'animal, mais il avait retrouvé ses jambes et baissant les cornes, il me chargea comme un vrai taureau espagnol ; je m'écartai, mais pas assez vite pour éviter un de ses formidables appendices qui m'enlèva une partie de la cuisse et me jeta sur le côté.

Ce fut son dernier effort, après avoir poussé un râlement, il expira. Ma balle

avait porté juste et était entrée entre les deux épaules.

J'appelai mon Indien, mais personne. Ma jambe me faisait souffrir horriblement et me privait de tout mouvement, aussi fis-je de mon mieux retentir ma voix dans la forêt. Personne ne répondit.

Les sentiments de Mistassu à mon égard m'étaient parfaitement inconnus, mais, pour moi, il ne m'inspirait aucune confiance. Bien plus, sans savoir pourquoi, l'idée de lui voir bientôt épouser Kioshka m'était particulièrement désagréable.

Ce n'était pas gai d'être surpris par la nuit dans cette position, aussi, criai-je, criai-je de mon mieux, mais sans succès. Mes allumettes n'étaient heureusement pas perdues, je fouillai dans ma poche, elles y étaient, intactes. Cette découverte me tira d'une fameuse inquiétude, car en attendant

mieux je n'avais pas à craindre de mourir de froid ; j'avais toujours de quoi faire du feu, et il n'y avait pas de doute que Kiosha ou son père allaient bientôt venir me délivrer.

Le temps s'écoulait ; je cherchai à faire le plus de chemin possible avant la nuit, mais je marchais bien lentement ; la souffrance que me causait ma blessure était telle que je me trouvais en nage pour refaire ce chemin parcouru le matin si légèrement à la poursuite du gibier.

Il m'était impossible de continuer et le mieux était de profiter de ce qui me restait de force pour réunir le bois nécessaire à un petit feu. Après avoir gratté la neige, j'allumai le produit de ma récolte et succombai bientôt au sommeil qui l'emporta sur la douleur.

Dès le point du jour je me traînai de

nouveau vers le camp, et, au moment de faiblir encore, Kioshka qui venait au devant de moi avec quelques uns de ses hommes m'apparut au bout du sentier. Une litière fut bien vite faite, et quelques instants après je rentrais au camp.

Là, Kioshka se constitua mon vrai ange gardien.

Ma jambe était enflée, la jeune sauvagesse m'apporta comme lotion pour ma blessure, une décoction d'écorce blanche qui me fit beaucoup de bien, mais il m'était évidemment impossible pour quelque temps de songer à marcher. Les cornes de l'animal avait attaqué les muscles et les tendons au point de nécessiter un repos absolu.

La médecine blanche avait fait son œuvre, le repos devait faire le reste, mais ma saison de chasse se trouvait ainsi close brusquement à mon grand regret. Kioshka, elle

ne semblait pas trop mécontente. Je lui demandai des nouvelles de Mistussu, elle se contenta de hocher la tête.

Un matin l'ouverture de ma tente fut complètement obstruée par un personnage bigarré, une sorte de médecin sauvage, drapé, " dans un attirail pontifical." Il était venu pour me soigner, je suppose, mais dans la fièvre ou je me trouvais, cette figure hideuse me fit l'effet d'un cauchemare. Sur sa tête se dressaient deux cornes d'où tombaient deux rangées de plumes qui lui couvraient la tête et la poitrine. Son visage était presqu'entièrement caché par une sorte de fourrure blanche, provenant sans doute d'un écureuil blanc ou de quelqu'animal du même genre ; tout autour étaient cousus de petits morceaux d'étoffes de différentes couleurs : des plumes et des verroteries, recouvraient tout le costume de cet étrange

personnage; il se balançait au dessus de moi en faisant force incantations, en dansant et gesticulant, puis, me relevant la tête, il tenta de m'introduire quelque chose dans la bouche.

Bien que très faible et tout surpris, j'eus assez de force pour repousser la matière nauséabonde qu'il m'avait offerte et examinant en face cette tête maquillée, il me sembla reconnaître Mistussu.

A mon appel Kioshka entra. Aussitôt qu'elle aperçut le sauvage elle accourut vers moi en poussant dans son idiôme des cris, qui, me semblèrent être, tout en restant dans les limites de la décence féminine, des imprécations énergiques, puis poussa violemment dehors le fameux médecin, en le poursuivant, même après son départ, de ses malédictions.

Elle était évidemment inquiète de mon

sort ; ramassant vite la coupe d'écorce qui m'avait été présentée, elle la flaira, puis la jeta au loin en me faisant comprendre avec une foule de signes et un flux irrésistible de paroles que je n'y devais pas toucher.

Au nom de Mistussu que je prononçai, elle me fit un signe de tête approbatif, et recommença à parler avec une volubilité qui me surprit, car je ne lui avais jamais vu faire preuve de tant d'excitation.

Ne doutant pas un instant qu'elle ne m'eût sauvé la vie, je lui pris la main, et l'attirant vers moi, malgré ma faiblesse, je l'embrassai. Depuis lors, il me sembla qu'elle veillait incessamment sur moi. Elle ne permettait à personne de venir me voir et me soignait avec la jalousie d'une femme et le dévouement d'un ami.

Ma jambe se guérissait et je commençais à marcher, ou bien, m'asseyant à côté de

Kioshka, je cherchais à lui faire comprendre mon mélange de cri et d'anglais.

La vie commune dans les bois commençait à me paraître une perspective beaucoup moins irréalisable qu'autrefois et pourtant je ne pouvais m'empêcher de songer à ces mariages de blancs et d'Indiennes, dans lesquels il m'avait toujours semblé que l'homme descendait bientôt au niveau de la femme au lieu de l'élever au sien.

Il n'y a pas de règle, me disais-je, sans exception et sans doute il se peut que, dans ces cas-là la femme, n'ait pas eu la chance de s'élever ? Comment peut-elle se perfectionner si on ne la sort pas de son milieu ? Tous ceux que j'ai connus ainsi mariés ont continué à vivre avec les Indiens ou se sont cloîtrés avec leur femme.

Et pourtant j'ai vu des hommes de mon rang et de mon éducation vivre heureux

ainsi ; n'ai-je pas rencontré un jour dans une hutte indienne un bébé blanc et rose jouant tranquillement avec ses compagnons. Il appartenait à un jeune ingénieur d'Ontario marié récemment à une charmante peau-rouge qui ne pouvait s'empêcher de dire avec joie et fierté : " mon enfant est moitié indien et moitié ingénieur."

Ces simples réflexions étaient une vraie capitulation de conscience.

Oh, Kioshka, que l'homme est faible, même s'il est avocat de Toronto !

Je ne m'étais encore permis qu'une déclaration sérieuse à l'adresse de Kioshka, pour lui conseiller timidement de supprimer cette ligne de vermillon qu'elle avait l'habitude, les jours de fête, de tracer dans sa chevelure au-dessus de la raie, ainsi qu'une plaque de rouge dont elle parait ses joues dans les mêmes occasions. Cette démarche dut peut-

être la froisser un peu, mais enfin elle était certainement mieux sans vermillon, et cessa d'en mettre aussitôt que je lui eus fais comprendre que je l'aimais mieux au naturel. C'était d'ailleurs tout ce qu'il y avait en elle d'artificiel : jamais elle n'avait, comme les beautés de Toronto, agrémenté le bas de sa taille d'une cage à moireaux ou garni son chignon d'une vieille éponge pour en rehausser le volume. Elle était nature, bien taillée et je la trouvais charmante. Ses dents étaient splendides, sa voix plaisante, son maintien gracieux, son affabilité irrésistible et surtout son attention à mes observations me paraissait absolument louable.

On pouvait, j'en avais l'expérience, tout lui enseigner promptement. Un jour, par exemple, je l'avais coiffée à la façon des beautés civilisées cette coiffure lui allait à

merveille. Je le lui dis dans mon meilleur cri et elle parut enchantée.

Oh, les heureux jours trop vite envolés !

Un soir Kioshka m'annonça qu'elle avait vu un orignal auprès du camp.

—Voulez-vous venir le tuer ? me dit-elle.

—Certainement !

J'étais plein de bonne volonté et nous partîmes avec une foule de précautions, doucement, faisant aussi peu de bruit que possible. Nous étions en plein bois lorsqu'elle me montra l'orignal auquel j'envoyai une balle ; nous courûmes ensemble, il était tombé mort.

Comme nous nous tenions côte à côte devant l'animal expirant, elle me prit la main et dit simplement :

—Saké Ittan (je vous aime.)

Que faire ? Je l'embrassai.

Au même moment j'entendis un siffle-

ment, une flèche passa juste au-dessus de mon épaule et la frappa en pleine poitrine. Elle poussa un long cri et tomba.

Eperdu, je tirai d'abord plusieurs coups de fusil en désespéré dans le buisson d'où était parti le coup, puis volai à son côté. Arracher la flêche me semblait impossible et inutile. Elle était plantée dans le cœur et un instant après Kioshka rendait le dernier soupir.

Je courus au camp en accusant violemment Mistussu de cet assassinat, car j'étais sûr que c'était lui qui avait tué Kioshka en tirant sur moi.

Tout le monde était dans la consternation mais le père et les chefs étaient calmes et silencieux ; je les conduisis vers le corps en demandant partout Mistussu et jurant de le tuer.

On rapporta le cadavre au camp ; mon cœur était brisé.

Mistussu avait disparu : fasse le Ciel que je ne le rencontre jamais !

Le séjour dans le camp m'était devenu intolérable ; je me rendis à Fort Carleton, où je dis adieu les larmes aux yeux aux deux Indiens qui m'avaient accompagnés et que je regardais comme des frères. Un attelage de chien me conduisit à toute vitesse par la route bien connue du Portage Laprairie à Fort Garry où j'arrivai épuisé et brisé au moral comme au physique.

Ce n'est pourtant qu'au printemps, lorsque la prairie eut retrouvé son vert manteau, et lorsque les lacs se furent couverts encore une fois de leur gibier sauvage que je continuai ma route vers l'Est.

J'étais décidé à me replonger dans l'ancienne vie et mes amis de Toronto me reçurent comme si je venais de les quitter. Il me semblait pourtant que bien des années s'étaient écoulées depuis mon départ.

Bien du temps s'est passé jusqu'au jour où le sort m'appela à quitter encore une fois mes occupations et la Cité Reine.

Mais un jour vint où toutes les tristesses que j'ai racontées me revinrent cruellement à la mémoire.

IV

L'insurrection des Métis du Nord-Ouest venait d'éclater, Riel qui avait déjà créé des difficultés en 1871, suscitait une nouvelle rébellion. Il avait, cette fois, changé ses quartiers, et s'était établi dans une contrée que je ne connaissais que trop bien.

Ses compatriotes, les Métis s'étaient mis dans la tête que "les Anglais" voulaient porter atteinte à leurs propriétés, dévisées suivant la vieille méthode française du Canada en longues bandes de terres appuyées à la Saskatchewan.

Les Anglais, pensaient-ils, voulaient diviser leurs terres en carrés et intervenir dans leurs titres de possession.

C'était une idée fausse qu'il eût été facile de faire disparaître, mais on ne voulut pas les rassurer à temps. Ils avaient des armes, ils s'en procurèrent de nouvelles, avec des munitions. Riel sur leur invitation quitta les Etats-Unis et vint les rejoindre.

Il y avait alors de la poudre dans l'air et les Indiens avaient déjà rejoint leurs frères métis.

Depuis quelque temps, j'étais membre actif d'un des beaux régiments de milice de Toronto. Nous avions reçu l'ordre de marcher aux avant-postes. Mais quelle différence entre ce voyage et celui que j'avais déjà fait au Nord-Ouest ! Nous voyagions maintenant régulièrement dans les splendides trains du Pacifique qui, sans

grands dérangements, nous conduisirent de Winnipeg, devenu une grande ville, bien différente de l'humble village dont j'avais conservé le souvenir, jusqu'au premières lignes.

Les troupes se comportèrent avec courage. Il existait alors dans la voie ferrée,au nord du Lac Supérieur quelques intervalles inachevés, et nous eûmes le désagrément d'avoir à traverser d'assez grands espaces couverts de neige fondue et de glace délayée, conséquence de l'approche du printemps. Mais rien ne pouvait décourager nos hommes.

On en eut la preuve lorsque nous quittâmes les voies ferrées pour commencer la longue et monotone traversée de la prairie sur cette route que j'avais suivie autrefois au milieu de l'hiver, avec mon attelage de chiens. La nourriture était quelquefois insuffisante, les souffrances du froid et de

l'humidité étaient grandes, mais nous marchions toujours, faisant de notre mieux, pour nous montrer dignes de la noble réputation de la milice canadienne.

Lorsque le corps principal, après avoir atteint la branche sud de la Saskatchewan fut dirigé vers Batoche, nom appelé à devenir célèbre à la suite du combat désespéré qui s'y est livré, et où l'ennemi, au moins notre égal en nombre, avait tous les avantages de la position, je fus désigné pour faire partie d'un groupe moins important qui était dirigé vers l'Ouest pour empêcher les Cris ou autres Sauvages de se joindre aux rebelles.

Je revis Fort Carleton, mais il était en ruines ; l'ennemi l'avait brûlé. Quel curieux sentiment j'éprouvai de me trouver là maintenant, entouré d'habits rouges en nombre suffisant pour balayer tout le pays ! Mais

le manque de provisions de bouche régulières tracassait nos hommes et l'on se remit en marche en grognant jusqu'au blockhaus, le plus voisin sur la rivière, Fort Battleford.

C'était toujours bien cet interminable horizon de la prairie insignifiant et triste ; mais enfin il y avait aussi pour nous distraire la grande rivière basse roulant ses eaux tranquilles au sein de l'immense sillon qu'elle s'est creusé dans le cours des années au milieu des graviers et des sables de la plaine.

Une rivière égaye toujours un paysage.

Sur la Rivière Bataille, à son confluent avec la Saskatchewan, nous rencontrâmes un village enfoui dans un bouquet de peupliers. Les Sauvages l'avaient pillé et avaient pris, nous assuraient-on, *le sentier de la guerre.*

Eh bien, tant mieux, on va donc leur faire goûter notre plomb !

Nous avions avec nous un détachement de la Police à cheval, un très beau corps, bien monté et habitué aux Indiens.

Nous avions aussi ce brave Short, un type de l'officier d'artillerie qui eût fait honneur à n'importe quelle armée, que nous aimions et dont nous étions fiers.

Les éclaireurs nous avaient appris que Poundmaker, un Cri, qui peu de temps avant avait servi de guide au Gouverneur-Général dans un voyage entrepris aux Montagnes Rocheuses pour visiter les Pieds-Noirs, s'était joint aux rebelles. Cette nouvelle semblait indiquer que le soulèvement était général, car Poundmaker était un Indien intelligent, bien connu des Pieds Noirs et chef reconnu des Cris. Il fallait empêcher Poundmaker de gagner l'Est et de se joindre à Riel. Nous quittâmes donc Battleford avec une mitrailleuse Gatling, deux

canons de campagne, quarante-cinq chariots et 150 hommes.

Après une courte halte à la tombée du jour pour attendre la clarté de la lune notre détachement marcha toute la nuit à travers cette longue plaine dont la monotonie n'était brisée que par quelques monticules au pied desquels se dressaient de petites touffes de peupliers. Au point du jour, nous étions auprès du camp des Indiens et nos canons ouvrirent le feu par une pluie d'obus dès qu'on se fût assuré de leur position. Ils ripostèrent par un feu assez vif et assez meurtrier, à cause de l'imprudence de nos hommes qui s'exposaient trop.

Je me tenais auprès du major Short qui, avec Rutherford, dirigeait l'artillerie ; Short, comme disait plus tard notre chef, le colonel Otter, semblait avoir un talisman lorsqu'il se tenait ainsi en première ligne, compléte-

ment découvert et pointant ses canons.

L'action était vive et il était impossible de distinguer les tirailleurs de l'ennemi embusqués dans les buissons.

Tandis que je surveillais un engagement sérieux qui avait lieu sur la gauche, quelqu'un nous cria :

" Gare ! gare ! voyez là ! "

Aussitôt j'aperçus un groupe d'Indiens dans un buisson, tout près de nous. Ils arrivaient à la course pour sauter sur la mitrailleuse. En un instant Short nous avait appelés et le sabre d'une main et le revolver de l'autre, il se précipitait dans le bois, nous entraînant à sa suite. Je vois encore le képi de Short tomber, traversé d'une balle tandis qu'il était aux prises avec les Indiens ; il abattit le tireur d'un coup de revolver et sauta sur un autre qui le tenait en joue. L'Indien tomba aussitôt frappé à

mort, en lançant une imprécation farouche.

Nous tirions sans arrêter et bientôt les Indiens prirent la fuite.

Dans la poursuite, je m'arrêtai pour examiner le corps de celui qui avait tiré le dernier sur Short. Quelle face blême, la bave sanguinolente sortait de sa bouche!

C'était Mistassu.

Nous voilà donc retrouvés!

J'eus à peine le temps de m'emparer de sa coiffure sacerdotale; dans l'excitation je crois que je lui aurais enlevé toute sa friperie indienne, mais il fallait revenir à la hâte à la mitrailleuse. La lutte se continua, et ce n'est que plus tard que notre mission fut terminée. Nous avions fait notre possible pour arrêter la marche de l'ennemi vers l'Est et nous ne pouvions nous risquer davantage avec le peu d'hommes dont nous disposions. Enfin la leçon était donnée. On amena les

avant-trains et on se retira lentement au milieu de routes de charroi complètement défoncées. Short, toujours au poste d'honneur, à celui du danger, quitta sa place le dernier en lançant une dernière volée qui étouffa le crépitement de la fusillade.

Les Indiens ne nous poursuivirent pas et nous atteignâmes Battleford en bon ordre avec tous nos morts.

Inutile d'insister sur notre courte campagne et notre utile victoire.

J'en ai fini avec les aventures indiennes, de guerre et d'amour.

Nos succès avaient été chèrement payés au prix d'une bonne leçon pour le gouvernement canadien. La rébellion avait montré que le rôle de soldat se joue même au milieu de la plus paisible et tranquille population ; que c'est folie de n'avoir pas en tout temps une force organisée pour la défense

et aussi, s'il le faut, pour l'attaque, qui est la sauve garde de la défense.

Si le Canada avait eu sous les armes plus de troupes régulières, la rébellion eût été impossible. S'il avait reconnu plus tôt la nécessité de protéger la paix par des hommes armés sur un pied convenable, il n'aurait pas eu déplorer la bataille douteuse de Cut-knife et les pertes douloureuse de Batoche.

Ici finit mon histoire.

La connaissance que j'ai faite des Indiens, est bien suffisante, et pourtant je suis resté dans la milice canadienne tout en promenant dans les tribunaux le grand sac bleu qui est le signe distinctif de l'avocat d'avenir.

J'ai commencé par des réflexions de haute moralité sur le regret qui n'accompagne pas toujours nos mauvaises actions. Je crois

que le Canada sera plus sage à l'avenir.

Quant à moi, il y a longtemps que je suis marié et cependant je ne regrette pas d'avoir aimé autrefois la pauvre Kioshka et surtout je n'ai aucun scrupule de m'être trouvé là lorsque Mistassu a attrapé un mauvais coup.



TABLE DES MATIÈRES